

A. M. D. G.

CONVICTUS

SANCTÆ MARIÆ AD SILVAM MAJOREM

S. J.

[illegible] Præmium [illegible]

meritus ac consecutus est

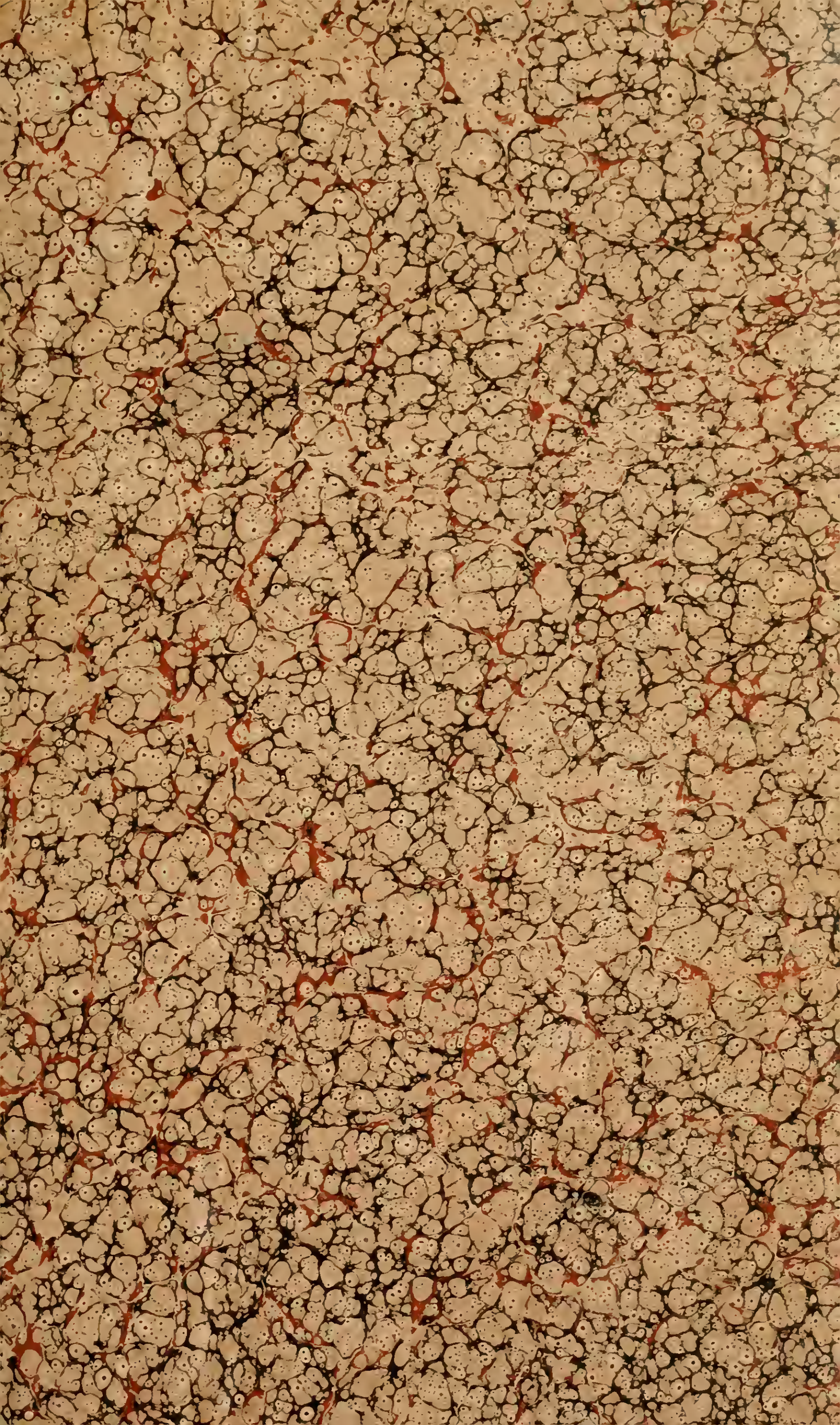
[illegible]

schola [illegible] auditor

Die [illegible] mensis [illegible] anno 18[illegible].

Superior.

Aug. [illegible]



HARMONIES SACREES.

LYON. — IMPRIMERIE DE LOUIS PERRIN, RUE D'AMBOISE, 6.



HARMONIES SACRÉES

—

POÉSIE

DE L'OFFICE DIVIN,

PAR L'ABBÉ F. PRON.

Offrons toujours à Dieu un sacrifice de louange, c'est-à-dire, le fruit de nos lèvres qui confessent son nom.
(*Hebr.* XIII, 15.)



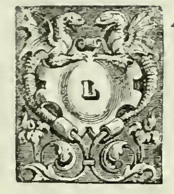
LIBRAIRIE CATHOLIQUE DE PÉRISSE FRÈRES.

LYON,	PARIS.
ANCIENNE MAISON	NOUVELLE MAISON
Grande rue Mercière, n. 33, et rue Centrale, n. 8.	Rue du Petit-Bourbon, n. 18, angle de la pl. St-Sulpice.

1850.



PRELUDE.



A prière, aux jours d'innocence primitive, est une suave et pure louange qui monte du paradis terrestre avec le parfum des fleurs, sans ombre d'amertume. Elle commence avec le premier regard de l'homme, sa première pensée, sa première parole, le premier battement de son cœur. Doux concert d'amour, dont les anges seuls pourraient nous dire toute la beauté, quoique nous en gardions de vagues souvenirs.

Ensuite, la prière est un profond gémissement. Ce gémissement s'échappe de la poitrine navrée de nos pères, à l'heure que le péché et la misère y sont entrés.

1

Que sont devenues ces deux natures de la prière ?

Elles sont restées et se sont confondues. La prière est donc alternativement et simultanément ce que nous avons dit. Elle est joie pure et joie troublée, joie et douleur, douleur déchirante, et tout cela à la fois. Elle est comme notre âme un tout complexe et profondément mystérieux, pénétré d'innocence et d'iniquité, doué de vie et frappé de mort. Il nous reste d'Eden des *souvenirs* délectables et amers, des instincts qui nous réjouissent et nous dévorent. Après le péché est venue l'*espérance :* — quelle belle apparition ! — L'espérance a révélé la *miséricorde;* la miséricorde a fortifié ce qui nous restait d'amour ; et cet amour, fortifié mais tourmenté, bouillonnant sous le poids du malheur, présage quelque splendide éruption. Voilà notre âme : devinez la prière, car elle en est l'émanation la plus vive, l'encens le plus pur, le rayon le plus ardent.

C'est assez dire que la prière est la plus haute harmonie de la terre.

La douleur, toutefois, a sillonné les plus grands caractères de la prière. Ainsi, larmes et sanglots, pures et profondes expressions de douleur, sont encore de véritables et belles

prières. Ainsi, le nom de la douleur est quelquefois donné à la prière : dans la langue si philosophique du *Latium*, qui est devenue la langue de l'Eglise, *supplice* et *prière* s'expriment par le même mot, *supplicium*. Ainsi, la plus antique prière, celle que personne n'apprend, que tout le monde sait, qui fut répétée dans tous les siècles, est courte comme un gémissement et lui ressemble : *Seigneur, ayez pitié de moi;* et, quand on veut prier longtemps, on la redit toujours la même, comme un gémissement suit un gémissement : *Seigneur, ayez pitié de moi; Seigneur, ayez pitié de moi.* Ce cri de misère ne cesse de retentir dans l'Eglise qui sait pourtant les plus savantes prières; elle le répète en trois langues : *Kyrie eleison, Miserere nobis, Seigneur, ayez pitié de moi.*

Il suffit même d'être malheureux pour prier : la douleur produit la prière, comme une tige sa fleur : fleur céleste, issue d'une tige brisée, Dieu l'a fait naître là pour réparer un désastre et consoler un malheur.

Bien plus, la douleur domine tellement en nous, qu'elle impose son rhythme uniforme à tous les sentiments divers de la prière ainsi qu'à toute notre âme : ne pleure-t-on pas pour

se réjouir, comme on pleure pour pleurer?

Cette grave mélancolie s'est répandue jusque sur les êtres privés d'intelligence. La nature paraît prendre part au malheur de son roi déchu; de tous côtés s'élèvent des voix gémissantes qui s'harmonisent avec la prière. Au cri lugubre des animaux sauvages, au chant doux et triste des petits oiseaux, chaque feuille d'arbre apporte une plainte, chaque flot de la mer un vagissement; et toutes ces voix réunies forment un bruit saisissant qui monte en haut avec le soupir des âmes. Saint Paul avait remarqué ce concert, lorsqu'il disait : « Toute créature gémit avec nous. » [1]

Mais l'homme impie ne gémit pas, ne prie pas, et pourtant il souffre! La grande harmonie de la douleur et de la prière est donc rompue; il y a des douleurs sans voix, sans consolation, sans espoir; et la foule des impies est grande sur la terre..... Seigneur, envoyez quelque prophète pour gémir sur eux.

Et le prêtre paraît.

Il est vêtu de deuil; un manipule est à son

1.—Omnis creatura ingemiscit... non solum autem illa, sed et nos ipsi. (*Rom.* VIII, 22 et 23.)

bras pour essuyer ses larmes [1] ; à la main il tient une lyre, montée au ton des grandes douleurs, pour compenser par la beauté des sons la multitude des voix qui font silence. Son cœur innocent, qui ne devait envoyer au ciel que des soupirs doux comme sa vie, son cœur va devenir la scène des grands repentirs et des larmes amères.

Autour de la face de Dieu, rayonne une gloire formée d'esprits célestes ; reflets d'intelligence, de grâce, de force et d'amour qui nuancent l'auréole divine de plusieurs gerbes mystérieuses. Dans les rayons de l'amour sont les anges de paix, qui pleurent amèrement : *Angeli pacis amare flebunt.* [2]

Tels, ici-bas, autour du saint tabernacle, vivent en se consumant des cœurs embrasés du divin amour. Le prêtre a le plus ardent : ange pacifique de la terre, il pleure amèrement, et Dieu pardonne : *Angeli pacis amare flebunt.*

1. — Le manipule, qui s'attache au bras gauche, était, à son origine, un petit mouchoir destiné à s'essuyer les larmes. En le prenant, le prêtre dit encore : « Que je mérite, Seigneur, de porter le manipule *des larmes et des douleurs*, afin que je recueille dans la joie la récompense du travail. »

2. — Isa. XXXIII, 7.

Mais le prêtre n'a pas que des larmes, il a aussi de douces louanges à offrir dans la communion avec les belles âmes de ce monde; il en sait de plus douces encore pour remplacer, dans l'harmonie de l'univers, celles que deux voix innocentes chantaient dans Eden; enfin, il en sait d'une joie toute angélique qu'il répète pour faire chœur, d'ici-bas, avec les esprits bienheureux qui chantent éternellement les louanges de Dieu.

Le recueil de toutes ces prières est ce que déjà nous avons nommé la lyre du prêtre; c'est la lyre de David, c'est le bréviaire, c'est l'Office divin, c'est la moitié du sacerdoce : *lyre*, par ses sublimes poésies; *office divin*, par sa grande importance; *moitié du sacerdoce*, parce que le prêtre, chérubin de la nouvelle loi, a deux ailes qu'il étend sans cesse vers le propitiatoire : la messe et l'office. Tout ce travail sera la justification de ces titres. Quant au mot *bréviaire*, nom commun des saintes prières, quelques lignes vont suffire pour en donner la valeur.

Bréviaire vient du mot latin *breviarium*, qui veut dire sommaire, abrégé. Pline et Suétone l'ont employé dans ce sens. Le bréviaire est, en effet, l'*abrégé* de ce qu'il y a de plus saint dans

les deux Testaments : les soupirs des patriarches s'y rencontrent avec les homélies des docteurs, les psaumes de David avec les oraisons des papes, et l'histoire du peuple de Dieu avec l'histoire des Pères du désert. Toutes les plus belles prières qui ont été faites depuis le commencement du monde y sont consignées : ces prières, grandes comme nos misères, grandes comme les gloires de Dieu, toujours antiques, toujours nouvelles, incessamment répétées, faisant de tous les âges du monde une grande église recueillie par les mêmes sentiments, sont donc l'*abrégé* des plus vénérables traditions, et font bien, du bréviaire qui les renferme, l'*abrégé* par excellence.

Déjà le petit dessin, qui fait le frontispice et la préface de ces études, a donné une première idée du livre des saintes prières : les sept Heures canoniales nous ont semblé être les sept cordes d'une HARPE *divine, toute harmonieuse et toute vive*, qui charme le ciel et la terre.

Ainsi, qu'on ne s'attende pas à trouver sous notre plume, à titre d'harmonies, de froides dissertations sur les beautés du reste incomparables des psaumes qui forment le corps des Heures. C'est à peine si nous avons songé à ce point de vue, tant sont nombreuses et frap-

pantes les beautés d'un autre genre écloses au souffle de l'Office divin. Souvenirs du paradis terrestre, majesté des anciens jours, secrets des temples, des cloîtres et des déserts, mystères ineffables de la liturgie, musique, architecture, statuaire et peinture : voilà ce qu'on rencontre mêlé dans un magnifique ensemble, en étudiant un bréviaire : et c'est ce que nous avons nommé *Harmonies*, *Poésie*.

En écrivant les harmonies de la prière, nous ne pouvions nous dispenser de parler du prêtre qui la redit sans cesse. N'est-il pas la plus belle de ces harmonies ? ne lui donne-t-il pas des accents, des joies, des larmes, des chants mélodieux, des sanctuaires admirables ? ne lui fait-il pas une vie de sa vie mystérieuse, un autel de son cœur virginal, un cortége de ses vertus ? Sans lui, après tout, que serait le bréviaire, si ce n'est une lettre morte ?

Mais qu'est-ce que le prêtre ? Nous allons le dire ; il se peut que plusieurs l'ignorent.

En parcourant, à la Bibliothèque nationale, un manuscrit du dixième ou onzième siècle, couvert de miniatures[1], nous en remarquâmes

1. — *Bible historiée*, présentant, sur deux pages en re-

une ainsi conçue : c'était un Christ crucifié, vêtu comme un prêtre, couronné comme un roi; il portait sur l'aube de lin l'ample chasuble antique, et l'or brillait sur sa tête à la place des épines. A côté de la miniature était écrit :

Olim duæ personæ ungebantur, rex et sacerdos: tunc in illis signabatur Christus, qui est rex qui regit nos, sacerdosque qui orat, et offert seipsum sacrificium Deo. En français : *On consacrait autrefois deux personnes, le roi et le prêtre; alors on marquait sur eux : Christ, qui est le roi qui nous gouverne, le prêtre qui prie et la victime qui s'offre elle-même à Dieu.*

Cela voulait dire aux *deux personnes* ainsi consacrées, qu'elles devaient ressembler à Jésus-Christ. Ne soyons pas surpris de voir le roi participer à l'onction du sacerdoce; la royauté d'alors allait enfanter Saint Louis. Il s'agit du prêtre.

L'onction le consacre *roi*, *prêtre* et *victime*.

gard, seize petits tableaux ronds sur fond d'or, avec un petit texte en marge : les feuilles sont en blanc au verso. Ne pas la confondre avec une autre *Bible historiée*, offrant également, sur deux pages en regard, seize tableaux. Cette dernière est peinte au verso des pages; les tableaux en sont carrés et d'un style qui annonce la fin du quinzième siècle.

Roi, il porte la couronne sur la tête (nous dirons plus loin si cette couronne est d'or); prêtre, il offre des sacrifices; victime, il s'immole tout entier, c'est-à-dire qu'il devient un autre *Christ,* et l'on écrit son nom sur sa face : CHRISTUS[1]. Il va sans dire qu'il est encore *homme* et *vierge*[2]; la qualité de victime implique *passibilité* et *intégrité*.

La virginité met le prêtre en rapport avec les anges; l'humanité, avec les hommes; le sacrifice, avec Dieu. La virginité est le baptême céleste de l'humanité, le lustre du sacerdoce, le fleuron de la royauté, le plus exquis parfum du sacrifice. La royauté ennoblit l'homme, la victime et le prêtre; le sacerdoce donne à tout

1. — Cette vieille consécration est aujourd'hui modifiée dans sa forme, mais son esprit reste le même. On fait avec l'huile sainte, sur les mains étendues de l'ordinand, une croix en forme d'X, *chi* grec, initiale du mot *Christ* dans la langue des Hellènes (Χριστος). Quant à l'ancienne onction, nous avons supposé qu'elle se faisait sur le front; c'est à bon droit, mais nous n'insistons pas sur cette particularité, qui est ici sans importance.

2. — Nous disons *vierge*, et non pas *chaste*, qui serait quelquefois le mot propre, parce que la *virginité*, qui est très aimée de l'Eglise, se rencontre aussi beaucoup plus fréquemment que l'autre nuance de l'aimable vertu. Soit dit une fois pour toutes.

cet ensemble un caractère divin ; et le sacrifice, au milieu de tant de grandeur, est un sublime héroïsme.

Voilà le ministre de l'Office divin ; c'est plus qu'un homme, plus qu'un ange, c'est un autre Christ.

Esquissons maintenant son histoire d'un seul trait.

Un jour, après avoir jeté un dernier regard sur un tombeau vide, il partit pauvre, seul et sans armes, pour conquérir le monde.

Le monde, le voyant passer, souffla sur lui avec dédain pour l'anéantir.

Et il en arriva comme à cette tige mûre qui s'épanouit en gracieuse aigrette sur le bord des chemins : les enfants la cueillent, soufflent dessus pour disperser les étoiles du léger globe, et jettent ensuite la tige découronnée, contents d'avoir détruit un être. Ils ne savent pas que chaque petite ombelle soyeuse est comme une aile qui emporte avec elle une graine et va la planter sur un autre sol, où elle croîtra, en attendant qu'une nouvelle tige se couronne et qu'une brise du soir en sème le fruit.

Tel était le prêtre sous le souffle des tyrans.

Rien ne pouvait donc lui résister ; et bientôt il baptisa ses bourreaux et ses juges.

Alors il s'est assis, simple pasteur, à l'ombre de la paix, au milieu d'un troupeau fidèle. C'est lui que vous rencontrez par les chemins, méditant ou priant. Sa demeure, connue du pauvre, n'est séparée de l'église que par la terre sainte des morts. Il est solitaire et rêveur; mais il sourit aux petits enfants et aux infortunés, et sa parole grave et douce rassérène le front du laboureur.

S'il n'arrose pas son pain de ses sueurs, il le trempe souvent de ses larmes.

Toute la consolation qu'il demande à la terre est de lui ouvrir une tombe parmi les tombes qu'il a bénites. Cependant, il sait le chemin de l'exil.

D'un coup d'œil il embrasse toute la part qui lui est échue dans l'héritage du Seigneur, lui que la foi pourrait porter aux extrémités du monde. Son autorité ne s'étend pas plus loin que le tintement du beffroi; mais sa charité ne connaît ni juridiction, ni limites; il prie pour l'humanité entière.

Tel nous semble le prêtre pasteur des hommes, si on le prend parmi les simples. Le montrerons-nous au milieu des grandeurs, sous la pourpre et la tiare? Regardez plutôt aux quatre vents du ciel : il vient du désert je ne

sais quel harmonieux murmure de prières. Le prêtre est encore là ; il a fui le monde pour mieux remplir son office divin.

Les voyez-vous ces phalanges de religieux qui peuplent la solitude? Les uns ont pris le nom d'une forêt [1], ceux-ci d'un désert [2], ceux-là d'une montagne [3]. Tels bâtissent leur nid de colombe au fond des vallées ; d'autres prient sur les hauts sommets, semblables aux prophètes; sur cet écueil, d'autres chantent pendant l'ouragan. Ils marchent, sandales aux pieds, couronne en tête, un bréviaire à la main. Voyageurs sur la terre, ils sont revêtus comme d'une tente portative. Les uns partagent la vie active et cultivent ou les lettres, ou les arts, ou la terre ; les autres vaquent à la contemplation. Il en est qui n'élèvent la voix que pour bénir le Seigneur ; hormis les saints cantiques, ils se taisent éternellement. Si vous faites attention à leur costume, vous le voyez aussi varié que leurs talents et que leurs vertus : mais la prière les réunit tous dans la même pensée ; c'est là leur sacerdoce à tous, si le sacrement

1. — Trappistes.

2. — Chartreux.

3. — Carmes.

de l'Ordre manque à quelques-uns : pour réciter, soupirer, chanter l'Office divin, ils sont tous vierges, victimes et rois comme le prêtre pasteur, et comme lui ils prient pour le monde.

Deux idées se sont partagé ce *prélude :* le *bréviaire* et le *prêtre*, la prière et le priant. Ces deux idées vont faire la division des Harmonies sacrées, soit :

Livre premier : — le Prêtre.

Livre second : — le Bréviaire.

Dans le premier livre, nous considérerons le prêtre dans sa vie intime, dans sa vie extérieure, et dans ses œuvres, en tant que ces choses auront trait à la prière de l'Eglise : — de là la division de ce livre premier en trois parties :

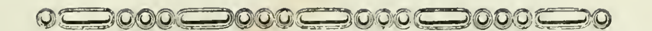
1° Vie intime du prêtre en harmonie avec l'Office divin ;

2° Vie extérieure du prêtre en harmonie avec l'Office divin ;

3° Œuvres du prêtre en harmonie avec l'Office divin.

LIVRE PREMIER.

LE PRETRE.



PREMIERE PARTIE DU LIVRE PREMIER.

VIE INTIME DU PRETRE EN HARMONIE AVEC L'OFFICE DIVIN.



LE prêtre est vierge, homme, roi, victime et prêtre; c'est sous ces différents aspects que nous allons successivement l'étudier pour connaître sa vie intime, son âme, et apprécier tout ce que celle-ci peut donner à la prière de l'Eglise.

Nous allons donc présenter séparément chacun des titres du sacerdoce, les établir s'il en est besoin, et donner quelques exemples d'harmonies qu'ils réveillent dans l'Office divin. Du reste, ces titres, une fois établis, reviendront souvent dans le cours de l'ouvrage; car ici tout se lie comme dans un concert.

Avant d'en venir aux détails, remarquons dès à présent quelle force les cinq titres réunis du

sacerdoce donnent à la prière qui est son premier devoir. L'*homme* seul n'a droit qu'à la compassion de Dieu; mais, *vierge*, il appelle le sourire du Seigneur; *roi*, il est le premier sur la terre; *victime*, il désarme le Ciel; *prêtre*, il surpasse les anges en dignité. Remarquons encore que l'*humanité*, qui semble nuire à ces gloires, leur donne au contraire un charme de plus: la *virginité* n'est si belle que dans l'*homme;* dans un ange on ne l'admire pas; une *royauté humaine,* c'est-à-dire fragile et humiliée, impose davantage; le *sacrifice*, indépendamment de son caractère religieux, est un triomphe sur l'égoïsme *humain;* et le sacerdoce puise dans l'infirmité *humaine* son plus bel attribut, la miséricorde. C'est ainsi que les dons de la grâce, loin de se ternir au contact de nos misères, en deviennent plus éclatants.

Maintenant, entrons dans le sanctuaire cinq fois mystérieux qui s'ouvre devant nous: l'âme du prêtre.

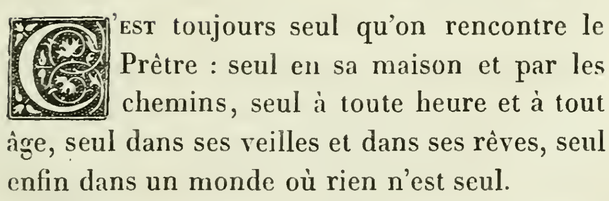


CHAPITRE I.

PRETRE-VIERGE.

RECUEILLEMENT. — PÉNITENCE. — AMOUR.

... Que les noces de Cana en Galilée furent celles de saint Jean l'évangéliste... Le repas terminé, Jésus tira Jean à part, et lui dit : Jean, laisse là ton épouse, et suis-moi : je te prépare de plus hautes noces. Et Jean suivit Jésus. (S. Bonav., *Médit.*, c. xx.)



C'est toujours seul qu'on rencontre le Prêtre : seul en sa maison et par les chemins, seul à toute heure et à tout âge, seul dans ses veilles et dans ses rêves, seul enfin dans un monde où rien n'est seul.

En cela quelques-uns le blâment, d'autres le plaignent; pour moi, je l'admire et le défends. Je dis donc qu'il n'est pas seul. En priant, n'est-il pas, au contraire, le centre même de la communion catholique avec Jésus-Christ?

Ce qui vous paraît une solitude est un recueillement fait à la prière : ce recueillement porte le beau nom de *virginité.* Le Prêtre est donc vierge afin que les soupirs de son âme montent plus haut vers le ciel : n'est-ce pas un enfant qui élève la voix pour tous, à la prière du soir dans les familles chrétiennes ? La pureté rapproche de Dieu, dit l'Ecriture [1]. La virginité est donc consacrée au bréviaire, comme le bréviaire à la virginité : aussi, le Prêtre a-t-il voué ces deux choses le même jour.

La virginité est encore une pénitence sublime, et la pénitence aide puissamment la prière.

Enfin, la virginité est un vrai trésor d'amour, amour si suave que je n'en sais pas le nom; mais je sais que l'amour est l'âme de la prière : ainsi, il faut parler de l'amour des cœurs vierges.

Comme vous, monde, le Prêtre croit à l'amour ; comme vous, il a soif d'amour ; comme vous, il le cherche avec ardeur, mais il ne le cherche pas dans les mêmes régions que vous. Le vôtre est sur la terre ; quel qu'il soit, vous le possédez tout entier, doux ou amer : le sien

1. — Incorruptio autem facit esse proximum Deo. (*Sap.* VI, 20.)

est dans le ciel; il l'attend. Que de poésie dans l'attente de son amour! quelles splendides espérances bercent des rêves à jamais innocents! Cette attente, fût-elle vaine, serait déjà un bien réel; elle bannirait les déceptions cruelles et les tragiques désespoirs attachés aux tristes *jouissances* : mais elle est vraie. Elle repose également sur les certitudes de l'Ecriture et de nos insatiables désirs. Aussi elle jette sur toute la vie de celui qui la partage un grand calme, et sur sa tombe un charme puissant.

Dans le royaume de Naples, lorsqu'une jeune fille meurt, on lui fait de charmantes funérailles. Après l'avoir revêtue de sa plus belle robe blanche, après l'avoir couronnée de roses sur ses cheveux flottants, on la couche dans une bière découverte, gracieuse nacelle sculptée et dorée, où un coussin de velours pourpre reçoit sa tête. On la porte à l'église dans cet appareil; et, à peine a-t-elle franchi le seuil de sa demeure, que ses amies jettent à pleines mains des dragées sur le convoi..... Pourquoi ces dragées? pourquoi ce joli berceau d'or? pourquoi cette robe blanche? pourquoi ces roses sur des cheveux humides du suintement de la mort? Pourquoi! c'est que cette jeune fille est une fiancée

qui va épouser son divin époux dans le ciel.[1]

Toute âme juste est ainsi la bien-aimée de Dieu : lui-même la nomme, dans les Saints Livres, sa *colombe*, sa *sœur-épouse*, sa *douce fiancée*. A ces titres de tendresse correspondent des actes plus tendres encore : l'Incarnation, l'Eucharistie, la Croix, ces adorables folies d'amour, ont été inventées pour elle. Telle est l'âme virginale du Prêtre, l'épouse bien-aimée de Dieu. Epouse exilée, il est vrai, elle ne rencontrera jamais sur la terre que des frères et des sœurs; son époux est au ciel. Jusqu'à ce qu'elle se repose en lui, de vagues inquiétudes l'agitent, comme parle Augustin; mais elle se console en aimant, quoique exilée.

Captivée par les parfums du manteau de Dieu[2], elle le suit sans le voir, le suit jusque

1. — Nous ne faisons que traduire la réponse qui nous a été faite, à Naples même, par un homme du peuple, en présence de semblables funérailles : « *E una zitella che va sposare il suo divino sposo.* » En Italie le peuple comprend la poésie de sa foi. Un autre jour, encore à Naples, c'était le tour d'une femme mariée : elle était couchée sur un superbe lit de parade, aux couleurs joyeuses, et vêtue de sa robe de noces, qu'elle avait conservée soigneusement pour ces secondes et solennelles noces, dont les premières ne sont qu'une pâle figure.

2. — Fragasti... et anhelo tibi. (S. Aug. *Conf.*, l. x, c. 27.)

dans les régions élevées, ou, voisine des portes du paradis, elle se fait, parmi les astres, une solitude digne de ses pensées; et, quand elle redescend sur la terre, la sérénité d'un autre monde rayonne autour d'elle.

La terre est son point d'appui, mais elle ne s'y attache pas; son amour est sans cesse porté en haut : aussi il reste pur. Répandu autour d'elle, il s'affaiblirait rapidement et finirait par périr. Voyez, dans le sanctuaire, l'huile aux reflets d'or qui se consume dans le cristal : répandue à terre, elle ne donnerait plus de lumière et la terre la boirait : le cœur du Prêtre est comme l'huile donnée à Dieu; la virginité est comme le cristal.

Toujours jeune parce qu'il espère, toujours jeune parce qu'il est pur, il voit tous ses âges colorés par les fraîches illusions de l'adolescence qui les confond. Sous les blanches ailes de la virginité peut-il vieillir? n'est-ce pas à lui spécialement que l'Evangile a commandé de ressembler aux enfants, en vue du royaume des cieux? A d'autres les rapides joies de la terre; à lui les radieuses espérances, arguments de l'éternité.

Sous le charme de l'innocence, la nature déjà si belle le devient davantage. Pour le Prêtre qui

a étudié Dieu dans la création et dans la Bible, il y a une sorte de révélation à regarder dans le calice d'une fleur, à contempler une étoile, un vaste lointain et ces teintes charmantes dont, chaque soir, se pare le couchant. La tradition nous apprend que le premier Prêtre vierge, saint Jean, à un âge octogénaire, se récréait avec une colombe. [1]

Bien plus, le monde, sur qui pèse l'anathème de l'Evangile et des infortunés, le monde aussi envoie au saint Prêtre des illusions chastes et riantes, épurées qu'elles sont par les vitraux et les grilles du chœur qu'elles ont à traverser pour venir, expirantes, le remuer au pied des autels. Oui, le monde est beau, vu à de pareilles distances, à travers l'atmosphère bleue de l'encens, sous la mélodie des chants liturgiques : et ces mille voix, au milieu desquelles percent des cris de joie en même temps que des alarmes, toutes réunies en un seul murmure, qui tremble, faible et doux, sous les voûtes de la basilique, ne laissent pas de faire tressaillir ce cœur libre sur lequel jamais cœur humain n'est venu se briser.

Que ne nous est-il permis de louer la virgi-

1. — Voyez la note A, à la fin du volume.

nité par les louanges que tous les siècles et tous les peuples lui ont adressées! Chose étonnante! jamais, au milieu de toutes les corruptions, l'angélique vertu n'a cessé de briller. Elle est moins forte, mais elle n'est pas moins profonde dans le cœur humain que la loi des sens. Vertu antique, si elle n'entrait pas dans les premiers plans de la création, elle ne tarda pas à se montrer dans ceux de la régénération; Milton en découvre le sentiment dans la première femme: Eve, après son péché, dit-il, propose à Adam de rester vierge, pour sauver sa postérité. Vertu singulière et contradictoire, elle plaît et répugne simultanément : la jeune romaine marchait à l'hyménée volontairement, mais en pleurant sa virginité [1]. Vertu sublime : les Grecs, en l'adorant, lui ont élevé le plus beau temple de l'univers, le Parthénon [2]. Vertu divine : Jésus-

1.—Dans nos campagnes, en Bresse, par exemple, *c'est la coutume* qu'une jeune fille, la veille de ses noces, s'en va pleurer sur le sein de sa mère. Et que pleure-t-elle, si ce n'est la perte prochaine de la plus belle perle de son cou? Cette *coutume* ne serait-elle point un dogme secret? A défaut de virginité, elle offre des larmes au péché originel, la pauvre fille d'Eve. Les noces bruyantes, qui viennent ensuite, semblent destinées à faire diversion au premier chagrin de l'hyménée.

2.—Parthénon, du grec Παρθενος, *vierge*, un des sur-

Christ l'a rangée au nombre de ses vertus, après l'avoir conservée à sa mère par le plus étonnant des priviléges. Vertu singulière enfin : ne fait-elle pas le charme de cette littérature futile et dangereuse dont se repaît le siècle ? et ce charme n'est-il pas assez puissant pour gagner le cœur du juge même, intègre et mûr, qui dit : Les romans sont mauvais ?

Virginité, fleur de la poésie, ravissant amour, rêve de l'autre monde, vision de Dieu, passion toujours jeune, toujours vive, toujours pure; passion des cloîtres, des temples et des déserts; douce comme l'enivrement de la solitude, étendue comme les cieux, sainte comme les noms de Jésus et de Marie ! salut !... Il était besoin de toi dans la grande et admirable prière qui, outre ses douleurs, contient les plus tendres sentiments. Sans toi je n'oserais dire à Dieu de me placer si près de son cœur que je sois à l'ombre de ses ailes[1]; de m'abreuver de ses voluptés [2], et de me faire bientôt mourir, car il m'ennuie de vivre : oh ! que mon

noms de Minerve; au propre, l'appartement le plus reculé, qui, chez les Grecs, était réservé aux filles.

1. — Sub umbra alarum tuarum protege me. (*Ps.* XVI, 4.)

2. — Ut videam voluptatem Domini. (*Ps.* XXVI, 4.)

exil se prolonge[1] ! J'ai soif de Dieu[2]; sans Dieu mon âme est une terre aride [3] : brise-toi, prison de boue[4]; venez, mes ailes, que je m'envole et me repose[5] : la tourterelle a bien son nid [6]. J'ai besoin d'aimer plus qu'il n'est possible ici-bas, et j'attends [7] ; j'attends dans la solitude où j'ai fui pour penser librement à mon amour. [8]

Et c'est quand le soleil disparaît à l'horizon, ou que les étoiles brillent au firmament, c'est-à-dire à l'heure des Complies ou des Matines, que cette âme d'ange exhale ces soupirs.

1. — Heu mihi ! quia incolatus meus prolongatus est... multum incola fuit anima mea. (*Ps.* cxix, 5.)

2. — Sitivit in te anima mea. (*Ps.* lxii, 2.)

3. — Anima mea sicut terra sine aqua tibi. (*Ps.* cxlii, 6.)

4. — Educ de custodia animam meam. (*Ps.* cxli, 8.)

5. — Volabo et requiescam. (*Ps.* liv, 7.)

6. — Turtur invenit nidum sibi. (*Ps.* lxxxiii, 4.)

7. — Expectans expectavi. (*Ps.* xxxix, 1.)

8. — Ecce elongavi fugiens, et mansi in solitudine. (*Ps.* liv, 8). On pourrait citer un grand nombre de textes analogues à ceux-ci.



CHAPITRE II.

PRETRE-HOMME.

CHARITÉ.

Quiconque fait la volonté de mon Père, est mon frère, ma sœur, ma mère.

(MATTH. XII, 50.)

Si la *virginité* fait ressembler le Prêtre aux anges, l'*humanité* le met en rapport avec les hommes, qu'il aime et pour qui il souffre. *Souffrir* appartient à la *victime* et trouvera sa place bientôt ; disons ici, s'il est possible, comment le Prêtre aime les hommes.

Il les aime avec toutes les affections d'un fils, d'un frère et même d'une mère.

On sait combien sont profonds dans le cœur des jeunes gens, tant que la chasteté y veille,

les sentiments d'affection qui les rattachent à leur famille. Le Prêtre, qui s'est voué pour toujours à la chasteté parfaite, doit donc aimer beaucoup sa mère et ses sœurs. Mais sa famille est aussi étendue que le monde; tout ce qui souffre, tout ce qui est innocent, tout ce qui fait la volonté de Dieu, est son frère, sa sœur, sa mère : Jésus-Christ lui-même a tracé ce grand cercle de famille.

A la Trappe, quand arrive la nouvelle de la mort du père, de la mère, du frère ou de la sœur de l'un des religieux, le père abbé, qui *seul* la reçoit, assemble la communauté et lui fait part de la triste dépêche, mais sans faire connaître le nom du cher défunt. Il dira, par exemple : « Mes frères, la mère de l'un d'entre « vous est morte ; priez pour elle. » Rien de plus..... Et quiconque a laissé une mère dans le monde avant de le quitter, pleure et prie avec ces émotions apportées du foyer domestique, et qui ne nuisent point à celles de la charité! Ainsi, pères, mères, frères et sœurs des Trappistes qui meurent sont pleurés en commun. Chacun pleure vingt fois sa mère!... Admirable religion! qui met en communauté non-seulement le pain, le toit, la pénitence, mais encore les plus tendres affections de la famille. On sait

que ces religieux se donnent le nom de *frères :* qui eût soupçonné une fraternité aussi sublime ?

Cet exemple de charité, pris dans un Ordre religieux étroitement lié au sacerdoce, figure justement ici comme *preuve;* voyons-y encore une *similitude* propre à faire connaître le ministère intérieur du Prêtre séculier dans le monde. Comme le trappiste, celui-ci pleure et prie avec une *tendresse de fils et de frère* pour des maux souvent inconnus ou étrangers, bien mieux, pour toutes les infortunes; et cela, en récitant le bréviaire.

Nous ne craindrons pas, pour pénétrer tout ce qu'il y a d'étendu, de saint et de suave dans cette singulière affection, de remonter à la nature même de l'amour. Egarons-nous un instant.

L'amour est le besoin de l'homme en tout temps. Mais il prend des nuances différentes et des noms différents selon qu'il change de nature et de raison, pour conserver le nom d'*amour* par excellence à une certaine époque de la vie.

L'enfant, né à peine, aime sa mère de tout son cœur. Qu'il est heureux sous ce premier amour! quelle joie dans ses yeux! quelle fraîcheur et quelle agilité dans ses membres! Son sommeil même est charmé ; il dort, et il lui

semble fendre les espaces avec des ailes. Tendre et sainte passion de l'enfance, après que tu auras traversé les orages d'un autre âge, tu n'auras pas péri entièrement : sur les bords de la tombe, le cœur flétri, déchiré, vieilli, tressaillera encore au doux nom d'une mère.

Cependant, l'enfant a grandi. — Nous taisions les différentes affections qu'il a vouées à son père, à son frère, à sa sœur, au compagnon de ses jeux, pour passer du sentiment qui domina ses premières années à celui qui va s'emparer de son adolescence. — L'enfant a grandi : un peu de gravité tempère ses puériles ardeurs; une singulière beauté brille dans son regard; tout lui sourit, tout lui semble beau. Loin de céder aux joies bruyantes comme naguère, il penche au contraire vers la solitude : il aime les champs, les bois, le désert; toute la nature lui tient un langage mystérieux; il a pressenti un nouveau monde; il va l'écouter venir dans le silence et la retraite.

C'est que ce monde-ci ne lui suffit plus, quoi qu'il n'en connaisse que ce qu'il y a de meilleur, le pauvre enfant, un père, une mère, des sœurs, et qu'il y ait même rencontré un ami : non, ce n'est pas assez; il veut aimer davantage. Son cœur s'est agrandi; son cœur présente un vide

immense que ne peuvent remplir ni père, ni mère, ni sœur, ni ami ; et ce n'est pas Dieu qu'il désire. Où est donc l'être qu'il attend ?

« Brises du désert, nuées voyageuses, astres des nuits, qui connaissez les terres lointaines, les retraites profondes, les îles fortunées, dites si vous l'avez vu. Sans lui je ne puis vivre, et mon cœur l'a deviné. »

Jeune homme, entendrez-vous une voix humaine au milieu de vos songes de bonheur ? Ecoutez-moi, écoutez un Prêtre qui, comme vous, aime le silence des bois, et qui a souvent frayé les sentiers de la solitude en lisant les *Confessions de saint Augustin*, l'*Imitation* ou le *Bréviaire*.

Vous ressemblez à votre premier-père, noble enfant.

Adam, vous le savez, n'eut pas de mère, et son père fut Dieu invisible. Or, comme il était seul sur la terre, il s'endormit un jour sous les ombrages d'Eden. Pendant son sommeil, une partie de lui-même fut détachée, et, à son réveil, il la vit sous une forme autre, mais non moins belle que lui : c'était Eve, c'était sa compagne, c'était la moitié de lui ; comment eût-il pu ne pas l'aimer ? N'était-ce pas pour qu'elle s'aimât que l'image de Dieu venait d'être divisée ; qu'en

s'aimant elle ne fît qu'un, et qu'ainsi elle ressemblât davantage à son divin prototype, où il y a aussi *unité*, *pluralité* et *amour?* En aimant Eve, Adam s'aimait en elle; bien plus, en elle il aimait Dieu. Créé avec des sens, il avait besoin de voir des êtres sensibles pour contempler et bénir son maître; mais de toutes les créatures la plus belle qui ne fut pas lui, qui l'emportait peut-être sur lui, était Eve : en Eve il aima donc et adora l'expression de la suprême Beauté. Heureux temps où l'irrésistible accord de deux âmes était un grand acte de religion!

Hélas! ces beaux temps ne sont plus; Adam les vit s'enfuir avec l'innocence. Et, de tous les ravages occasionnés par le péché, le plus grand a frappé notre bien le plus cher, l'amour. Ainsi Adam eut deux existences.

Ces deux existences se retrouvent en vous, heureux et malheureux enfant, l'une à l'état de rêve, de désir, de besoin; l'autre en toute réalité.

C'est à votre âge surtout que la première se fait sentir. Déjà les allégresses de l'enfance vous ont fui; Adam n'eut point de berceau. Un charme indicible vous appelle dans les forêts; c'est un air pur échappé des bosquets d'Eden. Le vide qui s'est fait en vous est le mystérieux

sommeil; ce qui vous manque et que vous ne savez, est la moitié de vous. L'être incomparable après lequel vous soupirez et que vous adoreriez est votre Eve, cette Eve en laquelle Adam aimait et adorait Dieu.

Mais cette Eve ravissante n'est plus, et avec elle Eden tout entier s'est évanoui. Le *souvenir* qui vous reste de ce lieu de délices est le souvenir que le premier homme en garda, lui qui l'avait habité, et qu'il vous a transmis, enfant, avec le jour, comme une sublime *envie*. Pécheur comme lui, ne fallait-il pas vous souvenir tristement comme lui? Et voilà votre seconde existence, et la seule réelle qui se résume toute en un mot : *souffrir*.

Souffrir! le bonheur n'est plus de la terre. Mais *souffrir* est une expiation qui, grâces à la compassion du Fils de Dieu, nous prépare à une vie meilleure : le ciel, le bonheur véritable. Rêvez encore, rêvez souvent au paradis terrestre que vous connaissez un peu, pour comprendre le ciel qui doit le remplacer et que vous ne connaissez nullement; jamais vous n'irez assez loin. Au ciel, vous aimerez de toutes les puissances de votre âme. Au ciel vous aimerez la suprême beauté, et vous adorerez ce que vous aimez. Au ciel, il ne vous manquera plus rien; vous

serez complété, non par la moitié de l'image divine, mais par l'original divin tout entier. L'éternité à la place du paradis terrestre ; et, au lieu d'Eve, Dieu!

Telles sont vos destinées, jeune chrétien.

Pour les atteindre, deux voies vous sont ouvertes, l'une commune, l'autre particulière : la *jouissance* ou la *privation*, *l'union* ou la *virginité*; deux douleurs, surtout la première, quoique à elle se rattache le nom de *volupté* [1] : choisissez selon le conseil de Dieu. Si l'union est votre partage, allez, et que la vie vous soit légère. Si c'est la virginité, joie parmi les anges qui auront un frère de plus! La virginité ne brisera rien en vous; elle respectera même ces vagues illusions de l'adolescence qui ne peuvent tenir longtemps devant la possession. La virginité bercera doucement votre âme souffrante jusqu'à ce qu'elle se repose. La virginité est l'échelon d'or du sacerdoce. Votre cœur, cher

1. — Volupté, « don corrompu du Créateur, vestige, emblème et gage d'un autre amour, trésor pernicieux et cher qu'il nous faut porter dans une sainte ignorance, enseveli à jamais, s'il se peut, sous nos manteaux obscurs, et qu'on doit, si l'on en fait usage, ménager chastement comme le sel le plus blanc de l'autel. » (Sainte-Beuve, *Volupté.*)

enfant, est comme un bouton de rose qui ne peut toujours rester clos [1] : si vous le portez au grand air, il s'ouvrira prématurément, et le vent le desséchera, après en avoir dissipé les parfums ; si vous le cachez à l'ombre de l'autel, il restera frais et pur pour ne s'ouvrir que dans un autre monde où les roses sont immortelles comme les lis.

Lecteur, verrez-vous dans cette scène intime une digression superflue? Mais l'adolescent qui figure ici ressemble à ceux parmi lesquels recrute le sacerdoce; et, le langage que nous lui avons tenu, la religion le fait entendre à ceux-ci, avant même qu'ils aient porté leur vue au-delà de la simple amitié.

Elle leur montre le plaisir dans la paix de l'âme, la volupté dans la charité, la poésie dans la virginité, le beau dans l'innocence, l'harmonie dans les pleurs, le type de l'humanité dans Jésus et Marie, nouvel Adam et nouvelle Eve; le bonheur, l'hymen dans les cieux, et notre épithalame dans le Cantique des cantiques.

1. — Conviensi aprir l'uomo quasi com' una rosa, che più chiusa stare non può. (Dante, *Convito.*)

Après cela, faut-il dire ce que peut devenir un cœur humain sous de telles influences? Dans l'homme ordinaire, les secondes affections, par trop de développement, étouffent les premières et se dessèchent bientôt elles-mêmes, épuisées : ainsi des troisièmes, ainsi des dernières ; tandis que, dans le Prêtre, les affections de l'enfance, de la jeunesse, de la virilité fleurissent, fleurissent seulement sans mûrir et sans passer, en sorte que les premières attendent les dernières, et que toutes fleurissent ensemble pour embaumer la terre. Ne sommes-nous pas, comme l'a dit saint Paul, la bonne odeur de Jésus-Christ? [1]

Déjà nous avons donné un exemple de la tendance singulière du Prêtre religieux, en racontant comment les Trappistes pleurent en communauté la mort de leurs proches. Supposons que ces bons moines, au lieu de s'être rangés sous la réforme de Rancé, se fussent jetés avec femme et enfants à la suite de Saint-Simon, croit-on qu'une lettre annonçant le décès de l'un des leurs eût nuancé d'une belle teinte la poésie du phalanstère? Hélas! l'homme marié adhère à son épouse, l'Ecriture l'a dit; et, loin de se sentir

1. — II. *Cor.* II, 15.

disposé à pleurer la mère des autres, il n'a plus même de larmes pour la sienne propre : c'est trop pour lui de deux affections à la fois.

On peut raisonner du Prêtre séculier comme du trappiste. Sa charité, toutefois, n'offrira pas peut-être d'exemples aussi frappants que celui qui vient d'être cité, mais elle s'étend sur une échelle beaucoup plus grande. Parce qu'il est vierge, il pleure et prie pour toutes les misères, avec le cœur d'un fils, d'un frère, et nous pouvons même ajouter, d'une mère ; n'a-t-il pas enfanté avec amour et douleur, comme les mères? Toutes les misères refluent vers lui ; il est le confident de toutes les peines de cœur : d'un autre côté, les psaumes qu'il redit sans cesse sont bien l'expression sublime de l'humanité souffrante ; ne fallait-il pas qu'il fût doué d'une tendresse égale aux *douleurs* et à la *prière?* Nous avons appelé cette tendresse des plus beaux noms d'amour, parce qu'elle embrasse les sentiments qu'ils désignent ; mais elle les dépasse. Sous le charme de la virginité, dans l'âme du Prêtre, elle prend tout l'héroïsme, tout l'enthousiasme, toute la poésie de l'adolescent qui se rappelle Eden, en gardant l'innocence, la sagesse, la sainteté du chrétien qui pense au Calvaire. A ce point, nous ne pouvons plus la définir ; elle est ineffable.

Voilà donc la triple harmonie de *misères*, de *prière* et de *tendresse* que nous voudrions faire soupçonner dans le Prêtre homme.

Nous demandera-t-on des exemples de cette harmonie? Mais ces combinaisons sont incalculables, et de plus, si intimes, si vagues, si suaves, qu'on ne les fait connaître qu'à Dieu, et que pour en entretenir les hommes il faudrait une langue nouvelle. Saint Paul a bien dit que, sous l'empire de son cœur de mère, il oublia un jour qu'il était apôtre, en désertant Troade où il était venu évangéliser, parce que son cher Tite, qu'il comptait y embrasser, en était parti [1]. Que de faiblesses pareilles auraient à nous confier ces simples pasteurs de campagne, qui ne professent pas une autre charité que celle du grand apôtre, et qui vivent en présence d'infortunes peut-être nouvelles! Mais ne les leur demandons pas; respectons les secrets de leurs thébaïdes, et contentons-nous de répéter pour ceux qui sauront nous comprendre sans preuves:

Elle est belle cette charité virginale qui peut s'appeler des plus doux noms. Elle est belle surtout par ce charme inexprimable qui s'évanouit au moindre contact, et que l'inexpérience

1. — Voyez II. *Cor.* II, 12 et 13; et VII, 5 et 6.

protége ; qui commence au milieu des rêves de l'adolescence, et se nourrit des souvenirs du paradis terrestre et de la croix. Privé de son véritable objet, de cette image de Dieu plus radieuse qu'une étoile, plus fraîche que les fleurs, plus douce qu'Adam, elle se reporte tout entière sur l'humanité souffrante et de là à Dieu. Mais, en changeant d'objet, elle ne change pas de nature; elle reste toujours ravissante, et si ravissante, qu'elle élève et adoucit tous les autres sentiments: ainsi, dans une église gothique, la lumière, pénétrant au travers des figures bienheureuses des vitraux, répand sur tout une teinte suave. Elle est belle; on se le rappellera lorsque nous en viendrons à dire combien est belle aussi la prière qu'elle doit envoyer au ciel.

Ecoutons maintenant le Prêtre roi chanter l'Office divin.





CHAPITRE III.

PRETRE-ROI.

POÉSIE.

Si seulement, ô mon âme,
Ce Dieu dont l'amour t'enflamme,
Comme le feu, l'aquilon,
Au zèle ardent qui t'embrase,
Accordait, dans une extase,
Un mot pour dire son nom!

L.

Le Prêtre est roi; il porte la couronne. Sa couronne n'est pas d'or; elle est simplement formée des cheveux de sa tête. Les Trappistes, les Dominicains, les Carmes déchaussés, et divers ordres religieux, portent cette couronne très régulière en se rasant tous les cheveux qui dépassent un cercle de trois doigts tracé autour de la tête, ainsi que le montre la gravure ci-jointe. La tonsure ecclésiastique vient de là, et s'appelle encore *corona*, *couronne*.

La couronne du Prêtre ne pouvait être trop modeste ; elle rappelle la couronne d'épines de Notre-Seigneur : « On rapporte, dit Alcuin, que Saint Pierre se fit le premier une couronne, à l'image de la couronne d'épines de son maître. »[1]

Avec la raison de la tonsure, cette tradition en donne aussi l'origine, lorsqu'elle nomme Saint Pierre ; et nous avons remarqué que les plus anciennes mosaïques d'Italie représentent constamment le prince des Apôtres avec l'humble couronne.

Mais, pour conduire les peuples, le Prêtre n'a besoin que de la houlette du pasteur ; à quoi sert sa royauté ?

L'homme était primitivement destiné à bénir Dieu dans une joie inaltérable, comme les anges, les étoiles, l'océan, les oiseaux, les fleurs, les gouttes de rosée. Une harmonie maintenant inconnue devait remplacer, dans ce concert, celle des larmes humaines, que nous trouvons pourtant si belle, et que le péché nous a apportée à la suite de la douleur. L'harmonie de l'innocence avait dans le cœur de l'homme de si profondes racines, que tous les maux qui

1. — *De Officiis*.

sont venus fondre sur lui n'ont pu la détruire complètement. Elle perce quelquefois l'alluvion de ses misères ; et alors, comme s'il était encore roi de la nature, il convoque tous les êtres à louer le Seigneur. Il appelle les fleuves, les montagnes, les frimas, tout ce qui vole dans l'air, tout ce qui remue sur la terre, tout ce qui roule dans les cieux..... Et le fils des prophètes a senti sur ses lèvres le génie de Daniel passer. [1]

L'ensemble de l'Office divin est une grande *louange* et en porte le nom : *hostiam laudis* [2] ; mais cette louange renferme des contritions et des amertumes qui n'étaient pas faites pour nous.... et qui doivent finir. Ne fallait-il pas, pour lier notre *origine* à notre *fin*, le paradis terrestre au royaume des cieux, un chant tout de gloire, tout de joie, comme il en était au *commencement* et comme il en sera dans les *siècles des siècles*, *sicut erat in principio... et in secula seculorum ?* Oui : mais qui osera redire ce chant ? Parais, ministre des autels, toi qui, dans ta vie méditative et pure, as dû conserver quelques rhythmes d'Eden ; déjà la couronne ceint ton front, prends ta lyre et bénis

1. — Nous avons fait allusion au cantique de Daniel, qui fait partie des Laudes du dimanche.

2. — Paroles de l'épigraphe du volume.

dignement le Très-Haut : c'est là ta royauté.

Ecoutez-le :

« Anges, vertus, étoiles, soleil, cieux des « cieux, dragon, feu, grêle, souffle des tem« pêtes, cèdres et collines, louez le Seigneur « au plus haut des cieux. Vous aussi, mortels, « rois, princes, juges de la terre, jeunes gens « et jeunes filles, enfants et vieillards, louez « le nom du Seigneur[1]. Louez avec les minis« tres de Dieu qui s'appellent anges, étoiles, « océan; et, si l'ouragan fait trembler la terre, « louez encore, l'ouragan est un ministre de « Dieu qui fait la volonté de son maître : *Ignis*, « *grando.. spiritus procellarum*, *quæ faciunt* « *verbum ejus*[2]. »

Pourquoi bénis-tu ainsi, chantre couronné? —Pour la création de l'univers, « Dieu a dit et tout a été fait[3]. Oh! que vos œuvres sont admirables, Seigneur! »[4]

1. — Laudate Dominum de cœlis : laudate eum in excelsis. Laudate eum, omnes angeli ejus... omnes virtutes... sol.... stellæ.... cœli cœlorum... ignis, grando.... spiritus procellarum, etc. (*Ps.* CXLVIII.)

2. — *Ibid.*

3. — Quia dixit et facta sunt. (*Ibid.*)

4. — Quam magnificata sunt opera tua, Domine! (*Ps.* XCI, 6.)

Pendant que tous les êtres, chacun à sa manière, célèbrent le Créateur, depuis les cieux qui racontent sa splendeur, jusqu'au moindre bruit de feuille ou de brise qui murmure je ne sais quoi de doux, l'homme qui avait à dire l'amour avec ses lèvres célestes, ses yeux célestes, son cœur céleste, l'homme se tait ou ne fait entendre que de faibles accords. Vous donc, êtres inanimés qui êtes restés purs, redoublez d'harmonies, « entonnez un cantique nouveau. »[1]

Ainsi faisait Adam avant sa chute : il présidait le concert des êtres créés, et lui unissait sa raison de roi pour l'offrir ; car il l'offrait en sacrifice. Sacrifice d'harmonie, un roi pour Prêtre, pour temple l'univers : telle était la liturgie du paradis terrestre. Cette grande poésie n'est pas toute éteinte sur la terre arrosée de nos pleurs. Un Prêtre attentif à la louange chantée par le ciel et la terre, louange magnifique, sans doute, mais instinctive et nécessaire, lui unit sa raison et sa liberté, et l'offre sous l'azur. La royauté d'Adam brille encore sous le sacerdoce chrétien.

1. — Cantate Domino canticum novum. (Deux psaumes commencent ainsi.)

Instruit par l'Ecriture, le Prêtre sait que l'univers n'est pas Dieu, mais une énigme de Dieu, un voile qui couvre l'adorable splendeur et la trahit; il sait que ce voile est si beau parce qu'il est transparent, que l'admirable réalité des choses n'est qu'une admirable apparence, que le système du monde est un miroir immense dans lequel Dieu se contemple et se laisse voir, et qu'il a divisé à l'infini, parce qu'il est infini et que nos organes sont faibles. Sachant ces choses, il s'écrie dans sa joie :

« Bénis, ô mon âme, bénis le Seigneur qui « se révèle à toi dans la beauté de ses œuvres. « Bénis-le sous son déguisement céleste, sous « son manteau de lumière, sous sa tente « étoilée. Bénis-le quand il passe sur un nuage, « quand il vole sur les vents. Bénis-le quand « il fait briller au ciel l'un de ses ministres, « ange ou éclair. Bénis-le pour la mer grande « et spacieuse... Gloire, gloire à Dieu pour la « création, si belle que lui-même en est réjoui. « Quant à vous, pécheurs, disparaissez, mon « âme est assez grande pour bénir seule. » [1]

1. — Benedic, anima mea, Domino... Domine Deus, magnificatus es vehementer.

Certes, une pareille poésie nous semble *royale;* mais que dirait-on si elle avait pour auteur celui-là même qui fut, du moins pour un temps, le vrai *roi* de la nature, Adam? Lorsque nous parlerons de l'antiquité des psaumes, nous ferons voir que le psaume CIII, dont nous venons de transcrire quelques versets, est probablement du premier homme.

Confessionem et decorem induisti, amictus lumine sicut vestimento.

Extendens cœlum sicut pellem...

Qui ponis nubem ascensum tuum, qui ambulas super pennas ventorum.

Qui facis angelos tuos spiritus, et ministros tuos ignem urentem.

. . . .

Hoc mare magnum, et spatiosum manibus...

. . . .

... Lætabitur Dominus in operibus suis.

. . . .

Deficiant peccatores..... Benedic, anima mea, Domino.

(*Ps.* CIII.)



CHAPITRE IV.

PRETRE-VICTIME.

SACRIFICE.

Sacrificium Deo spiritus contribulatus.
(*Ps.*, L. 19.)

Pour bénir *royalement* le Créateur, pourquoi le Prêtre n'a-t-il pas à lui seul le bruit du tonnerre et des orages, l'adieu de l'astre du jour, le silence des nuits étoilées, la beauté des fleurs, la voix des forêts, l'amour des vierges, la lyre des anges? Pourquoi n'est-il pas un monde tout entier pour louer Dieu *autant qu'il suffit?* Le nom du Très-Haut restera inénarrable à ses lèvres, et le Prêtre-roi pleurera pour bénir encore.

Il pleurera aussi pour expier, car il est victime. Et, étant victime, il n'est pas inutile

qu'il soit couronné ; l'adorable Victime ne l'était-elle pas ?

Pour savoir ce qu'est une victime, il faut comprendre le sacrifice. Le sacrifice est une chose si étonnante et si belle, que nous ne craindrons pas de nous y arrêter un instan .

Nous le présenterons d'abord comme un dogme profond, qui commence avec l'humanité pour durer autant qu'elle.

Ensuite nous dirons comment le Bréviaire donne au Prêtre une grande place dans le sacrifice, soit à titre de victime, soit à titre de sacrificateur.

Et nous terminerons en comparant cette victime aux anciennes.

Rien n'est plus frappant dans le monde que le sacrifice. Il est inexplicable, s'il n'a pas été révélé. On le retrouve partout sans exception, depuis Caïn et Abel. La terre est renouvelée par un déluge ; le sacrifice demeure. La société est divisée par la confusion des langues ; chaque fraction emporte le sacrifice. Les religions changent ; le sacrifice ne change pas. La corruption des mœurs ne peut l'atteindre ; la sagesse des philosophes le respecte ; l'alliance de Dieu le consacre solennellement. Il est inutile

de citer des autorités sur un fait aussi patent ; les ruines de Rome, de la Grèce, de l'Egypte, de Ninive, du Mexique; Homère, Virgile, la Bible, tout parle hautement du sacrifice. Et ce qui est plus frappant encore que son universalité, c'est la fréquence de ses actes : il est presque incessant sur chaque autel ; c'est aussi la vénération qu'il inspire aux hommes : il est l'unique base sur laquelle reposent toutes les religions, — vaut autant dire toutes les lois politiques des peuples, car on n'avait pas encore conçu de constitutions sociales sans religion.

Le sacrifice était, jusqu'à Jésus-Christ, la confession permanente et solennelle d'un grand crime, qui nous vouait solidairement à la mort et que nous tendions à racheter. A la place de notre vie, nous offrions les aliments de notre vie : du blé, du vin, de l'huile, des animaux associés à nos labeurs et fournissant nos tables ; et nous versions du sang à la place du nôtre. Nous offrions beaucoup, et ce n'était pas assez; toute la terre ne valait pas une âme ; l'ange ne pouvait la racheter; il fallait qu'un Dieu mourût. La grande confession était encore une grande prière, une religieuse attente, une tragique figure.

Enfin, Dieu se fait homme pour mourir; il

meurt ; nous sommes sauvés , et le sacrifice change de face.

L'ombre fait place à la réalité; l'attente , à l'action de grâces; la terreur, à l'amour ; le sang, aux larmes; et la confession d'un grand crime, à celle d'une grande rédemption.

Quant à la *répétition* de l'acte du sacrifice, quant à la *multitude* des victimes, elles deviennent l'une et l'autre plus considérables encore qu'auparavant.

D'abord, Jésus-Christ trouve son sacrifice si beau, qu'il veut le renouveler sur tous les autels, tous les jours et plusieurs fois par jour. Ensuite, comme en rachetant les hommes il se les est identifiés au point de ne former avec eux qu'un seul corps [1], il infiltre dans leurs veines l'amour du sacrifice avec l'innocence nécessaire pour mériter en souffrant. Et il arrive que sa *lente immolation*, qui avait duré trente-trois ans et qui devait cesser devant la transformation du sépulcre, reprend son cours dans son corps mystique formé de lui et de nous, pour durer autant que nous. Ainsi, le sacrifice ,

1. — Ita multi unum corpus sumus in Christo. (*Rom.* XIII, 5.)

Nescitis quoniam corpora vestra membra sunt Christi. (I. *Cor.* VI, 15.)

indépendamment de l'adorable Victime qui se multiplie, va avoir autant de victimes qu'il palpitera de cœurs chrétiens.

Il y a dans cette *grande* immolation des profondeurs que l'amour *passionné*, seul, peut sonder. Si en aimant *passionnément* il faut souffrir, on veut souffrir comme l'on aime, c'est-à-dire sans mesure. Or, Dieu, amour infini, devant nous racheter par la souffrance, ne pouvait manquer de souffrir sans mesure. Il aurait pu, dit Saint Liguori d'après les Pères, nous sauver en mourant petit enfant avec les Innocents de Bethléem; mais cette mesure de souffrances ne suffisait pas à son amour sans mesure; il voulut grandir pour subir les amertumes d'une vie pleine, boire le calice jusqu'à la lie, mourir en croix après avoir beaucoup jeûné, prié, pleuré. Ainsi de nous, qu'il a pénétrés de sa vie; selon nos forces, nous suivons ses traces, *pour accomplir ce qui manque à sa passion.* [1]

C'est sous ce grand charme d'amour que se déroule toute l'histoire du Christianisme. On ne fuit plus la douleur comme autrefois, on l'aime, on la recherche avec ardeur, et on y

1. — Adimpleo ea quæ desunt passionum Christi in carne mea. (*Coloss.* I, 24.)

goûte la béatitude que Jésus-Christ avait prédite. L'exil et la prison entendent des chants d'allégresse. La mort violente infligée pour la foi reçoit un nom qui réjouit l'Eglise. Paul de Tarse *surabonde de joie* au milieu de ses tribulations [1]. La vierge des Castilles écrit sa fameuse devise : *Ou souffrir, ou mourir.* Et Magdeleine de Pazzi prie Dieu de la laisser longtemps sur la terre, parce qu'au paradis, dit-elle, on ne peut plus souffrir.

Les persécutions, jointes aux maux de la nature, étaient loin de pouvoir étancher la soif du sacrifice : on inventa, pour y suppléer, la mortification chrétienne, la pauvreté volontaire, l'obéissance aveugle, la chasteté angélique, et on se flagella [2], parce que Jésus-Christ avait été flagellé.

Ceux qui embrassèrent la réunion de ces sacrifices étaient des anges dont le monde n'était pas digne : ils s'enfuirent au désert. Quand le désert fut plein, ils se bâtirent des solitudes au milieu des terres habitées : telle fut l'origine des cloîtres.

1. — Superabundo gaudio in omni tribulatione nostra (II. *Cor.* VII, 4.)

2. — La discipline. — Voy. la note B, à la fin du volume.

A d'autres dévouements la vie des cloîtres ne suffisait pas. On construisit à la porte des cathédrales une étroite prison, dont la porte murée ne tombait que lorsque la pauvre sachette [1] avait cessé de retirer, de dessus la margelle de sa petite fenêtre, le morceau de pain qu'une bonne âme y avait déposé. Tandis que dans les cloîtres eux-mêmes, tout peuplés de saintes victimes, il fallait des victimes spéciales : à Vienne en Dauphiné, on enfermait dans un cachot, pour le reste de ses jours, le religieux le plus parfait [2]. C'était une faveur!

Enfin, quelques âmes séraphiques, après avoir épuisé la série des mortifications et des souffrances, se plaignent à Dieu de ne pas souffrir assez, et Dieu leur envoie sa *véritable passion du Calvaire*, un *crucifiement* semblable au sien, l'IMPRESSION DES SACRÉS STIGMATES.

Ce n'est pas seulement dans ces existences à part qu'on rencontre le sacrifice; il est profondément gravé dans l'esprit des sociétés chrétiennes. Lorsqu'une mère éprouve la plus poignante des douleurs maternelles, la perte d'un

1. — Voyez la note C, à la fin du volume.

2. — *Voyage liturgique.*

fils, si cette mère est pauvre, elle va pleurer au pied d'un crucifix, en pensant que la première femme qui y pleura pleurait un fils; mais, si elle est noble dame, elle fait bâtir une chapelle [1], dont l'image tutélaire est une *Descente de croix*, une *Pitié*, comme on dit en Italie, c'est-à-dire l'image du plus grand sacrifice maternel. Qu'un jeune enfant soit dévoré par un mal affreux qui le mène lentement à la tombe, il est soigné avec un saint respect par ses proches; ils ont deviné en lui une victime deux fois précieuse : à Rome, on l'eût jeté au Tibre. Sous la pensée du sacrifice, les maladies incurables sont vénérées : l'épilepsie reçoit le nom de *haut-mal;* l'idiotisme, celui d'*innocence;* la lèpre devient l'objet d'un culte formidable; et, si la guerre ou la peste ravage des villes entières, on tremble, mais on ne murmure pas, parce qu'avec les coupables périssent des innocents, c'est-à-dire des victimes.

1. — Telle est l'origine de plusieurs petites chapelles délabrées qu'on voit sur le bord des chemins : ces lieux furent témoins de malheurs.

La dernière reine des Français est restée fidèle aux saintes traditions dans sa douleur. Sur le lieu où est mort le duc d'Orléans, son fils, elle a fait bâtir la chapelle des *pleurs résignés*.

Concluons.

Le sacrifice qui fut la base de toutes les religions anciennes est bien aussi la base de la religion chrétienne, et partant un dogme universel, qui réunit tous les peuples, toutes les églises, tous les testaments. Si donc Luther a détruit le sacrifice, il a rompu non-seulement avec l'Eglise catholique, mais avec tout le passé. Une telle rupture ne pouvait être inspirée que par l'enfer, où il n'y a point de sacrifice, parce qu'il n'y a point de rédemption.

Une autre idée nous frappe encore.

Voilà déjà six mille ans que l'humanité offre tous les jours d'innombrables victimes pour expier un seul péché, et voilà dix-huit siècles que le sacrifice d'un Dieu est renouvelé mille et mille fois par jour pour expier le même péché. Que ce péché est grand!... que notre âme est grande!... que le ciel est grand!

Arrêtons maintenant nos regards sur la plus belle victime de la nouvelle alliance.

Après Jésus-Christ, c'est le Prêtre, autre Christ. Et, sous ce nom, il ne faut pas seulement comprendre le Prêtre séculier, mais bien encore le religieux, qui a toujours au moins le sacerdoce de la pénitence et de la prière. Or toute la

vie du Prêtre n'est qu'un sacrifice continuel. Les habits mêmes qui le couvrent témoignent d'une haute immolation. Vous le voyez vêtu de noir comme ceux qui pleurent des trépassés; de violet, symbole de mélancolie; de rouge, couleur du sang; de brun, signe de l'oubli du monde; ou de blanc, en l'honneur de cette virginité qui ne se soutient que par des sacrifices continuels. Au chœur, c'est une chasuble traversée d'une grande croix; une dalmatique en forme de T, figure antique de la croix; tout ce qui le touche, tout ce qui l'entoure est marqué d'une croix, pour lui rappeler sans cesse qu'il doit être crucifié.

Mais écoutez-le prier:

J'arroserai mon lit de mes larmes[1]. *Mon âme refuse à se consoler*[2]. *Des torrents d'iniquités m'ont bouleversé*[3]. *Délivrez-moi, Seigneur, de mes œuvres sanguinaires*[4]. *N'abandonnez pas mon âme à l'enfer*[5]. *Je mêlais ma boisson à mes*

1. — Lacrymis meis stratum meum rigabo. (*Ps*. vi, 6.)
2. — Renuit consolari anima mea. (*Ps*. xxvi, 3.)
3. — Torrentes iniquitatis conturbaverunt me. (*Ps*. xvii, 5.)
4. — Libera me de sanguinibus. (*Ps*. l, 16.)
5. — Non derelinques animam meam in inferno. (*Ps*. ix, 11.)

larmes [1]. *Mes larmes furent mon pain nuit et jour.* [2]

Nous le demandons, sont-ce là des prières faites pour un cœur resté pur dès l'enfance? Il semble couvert de crimes et bourrelé de remords. Pourquoi tant de désolation? pourquoi craint-il l'enfer? pourquoi boit-il ses larmes?— Pourquoi! c'est qu'il s'est mis à la place des pécheurs; il est victime.

Les psaumes ne sont pas faits pour les prophètes auxquels Dieu les inspira; ils appartiennent à l'humanité tout entière. Ils sont les hauts cris de sa misère. Mais dans un corps il n'y a que le cœur qui gémit; le Prêtre est le cœur du monde.

Dans ce cœur, tous les crimes qui se commettent ont un retentissement et appellent une plainte. Une plainte ne ressemble pas plus à une autre, qu'un crime à un autre crime. Ces plaintes profondes épuisent les émotions de ce cœur, parce que le monde épuise la série des crimes. Elles recommencent sept fois le jour, parce que l'iniquité n'a point de fin.

1. — Potum meum cum fletu miscebam. (*Ps.* CX, 10.)

2. — Fuerunt lacrymæ meæ panes die ac nocte. (*Ps.* XLI, 4.)

Aussi tous les accents de la douleur sont exprimés dans les psaumes. C'est la plainte de l'orphelin : *Sicut pullus hirundinis, sic clamabo*[1]; c'est l'effroi du petit enfant qui ne connaît que les bras de sa mère : *Adjuva me, eripe me*[2] ; c'est le cri de la pénitence : *Clamavi ad te*[3]; c'en est le rugissement : *Rugiebam a gemitu cordis mei*[4]; c'en est la démence : *Laboravi clamans*[5]; c'est une émotion si vive qu'elle fond l'âme : *Effudi in me animam meam*[6], et la répand sur le pavé : *Adhæsit pavimento anima mea*[7]; ce sont, en un mot, toutes les voix lamentables du pécheur qui se sont emparées du Prêtre.

Il serait facile de multiplier beaucoup de pareilles citations : ce qui vient d'être dit suffira pour faire comprendre que la grande prière de l'Eglise est bien dans l'esprit de l'universel sacrifice.

1. — Ainsi que le petit de l'hirondelle, je crierai. (Isa. XXXVIII, 14). Ce passage est tiré d'un cantique qui fait partie de l'Office.

2. — Aidez-moi, délivrez-moi. (De plusieurs psaumes.)

3. — J'ai crié vers vous. (De plusieurs psaumes.)

4. — Je rugissais à force de gémir. (*Ps.* XXXVII, 9.)

5. — Je me suis lassé en criant. (*Ps.* LXVIII, 4.)

6. — J'ai répandu mon âme en moi. (*Ps.* XLI, 5.)

7. — Mon âme s'est attachée au pavé. (*Ps.* CXVIII, 25.)

Maintenant, comparons le Prêtre aux victimes antiques qu'il remplace ; nous retrouverons en lui leurs plus beaux caractères.

Les animaux féroces étaient réputés indignes des autels; on n'immolait que ceux de mœurs douces, surtout les brebis et les agneaux : le Prêtre est doux et humble de cœur. L'animal choisi pour être sacrifié était séparé du troupeau et consacré : le Prêtre est séparé du monde et on lui impose les mains. La victime devait être sans souillure et sans défaut : le Prêtre doit être *régulier* de corps et d'âme. Quelques poils coupés sur la tête de la victime étaient jetés au feu qui devait les consumer : à l'ordination du Prêtre, quelques mèches de ses cheveux tombent sous les ciseaux d'or du pontife consécrateur, et dès ce moment il est voué à Dieu. La croyance confuse au divin Libérateur inspira des sacrifices tout à la fois barbares et touchants ; on immola des enfants, des vierges, des rois et des vieillards ; le Prêtre réunit tous ces titres; enfant par la simplicité, vierge d'esprit et de corps, roi par la grandeur, par la sagesse il est vieillard, dit Alcuin, et il en porte le nom, *presbyter*. Mais toutes les anciennes victimes figuraient Jésus-Christ : le

Prêtre ressemble à cette adorable réalité ; comme Jésus-Christ, il est victime et sacrificateur à la fois.

Et, comme toutes les victimes du monde, il est prêt à verser son sang sous la hache ou le glaive : le monde entier ne sait-il point qu'il ne craint pas le martyre ? Non-seulement il est prêt à verser son sang, mais encore il le verse réellement chaque jour quand il pleure, que la guerre ou la paix règne. Les larmes, selon la remarque de Bossuet et de Saint Augustin, sont bien du sang qui remonte du cœur, et coule ainsi transformé par les yeux [1]. L'anatomie démontre, en effet, que nous n'avons dans la tête aucun réservoir de larmes, et que, lorsque nous pleurons, c'est du sang artériel, chassé par le cœur dans les glandes lacrymales et transformé par elles, que nous répandons.

Après cela, demandera-t-on encore pourquoi le Prêtre reste vierge ?

Il connaît la loi commune, mais il obéit à de

1. — La remarque de Bossuet dépasse les bornes d'une note ; voici celle de saint Augustin : « De sanguine cordis matris meæ, per lacrymas ejus, diebus ac noctibus, pro me tibi sacrificabatur, (Deus meus). » En français : « Nuit et jour, le *sang du cœur* de ma mère, *par ses larmes versé*, vous était sacrifié pour moi, (ô mon Dieu !). » (*Confess.*)

plus nobles destins. *Il a quitté son père et sa mère pour adhérer* au livre des sacrifices et former avec lui la plus grande harmonie du monde déchu et racheté : il n'est pas homme, il est victime, c'est pourquoi il est vierge.

Oui, les consolations doivent abonder dans ce cœur où abondent ainsi les passions du Christ.[1]

1. — Sicut abundant passiones Christi in nobis, ita et per Christum abundat consolatio nostra. (II. *Cor.* I, 5.)

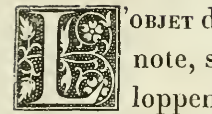


CHAPITRE V.

APPENDICE DU PRECEDENT.

IPHIGÉNIE.

Quotidie morior. (I. *Cor.* xv, 31.)



L'OBJET de ce chapitre eût été celui d'une note, sans son importance et le développement qu'il réclame.

Dans la comparaison qui vient d'être faite du Prêtre avec les victimes du passé, il a été dit que le pontife chrétien coupe un peu de cheveux sur la tête de l'ordinand, ainsi que le sacrificateur païen enlevait quelques poils sur la tête de la victime, pour les brûler, comme

prémices du sacrifice. Ce dernier rite, constaté par Virgile dans ces vers :

> Et summas carpens media inter cornua setas,
> Ignibus imponit, sacris libamina prima.[1]

est exprimé d'une manière bien plus tranchante dans un petit bas-relief antique, conservé au musée *des Offices*, à Florence, où nous l'avons copié.

La sculpture, d'un ciseau grec d'une belle époque, représente le sacrifice d'Iphigénie. Entre deux hiérodules, on voit la vierge et le sacrificateur, et celui-ci coupant une boucle de cheveux sur le front de la vierge avec le coutelas qui égorge. Plus loin Agamemnon, infortuné père de la victime, se voile la tête dans son manteau. Ce sujet, ainsi traité, forme le pourtour d'un petit autel circulaire destiné aux parfums : décoration bien digne d'un tel monument. La gravure que nous donnons ici offre du bas-relief seulement ce qui touche à nos études : la vierge et le sacrificateur. Voyons maintenant quelle analogie il peut y avoir entre

1. — En français : « Et (le prêtre) coupant entre les cornes l'extrémité des poils, il les jette au feu, comme prémices du sacrifice. » (*Enéide*, liv. VI.)



cette scène païenne et la scène auguste qui nous présente un Prêtre-victime priant et pleurant.

Indépendamment de la tonsure ou couronne ecclésiastique dont nous avons déjà parlé, et qui est propre au Prêtre séculier ainsi qu'à divers ordres religieux, la chevelure de toute personne qui se consacre à Dieu est abattue à l'entrée du cloître. Les Chartreux ont la tête complètement rasée; toutes les religieuses, quelle que soit leur bannière, ont vu tomber l'ornement de leur tête avant de ceindre le bandeau de lin.

Il n'est pas difficile de voir dans cette *immolation* un renoncement aux vanités du monde; mais il y a plus : une autre immolation va suivre, dont la première n'offre que les prémices, selon le rite ancien.

Cette mèche de cheveux coupée sur le front d'Iphigénie et brûlée sous ses yeux, coupée et brûlée par le fer et le feu qui attendent la vierge, est le *commencement* et *la plus tragique partie du sacrifice.* C'est un jeu terrible qui peint à la victime son sort, qui la fait assister vivante à son dernier soupir, à la crépitation de ses chairs sur les brasiers ardents, afin qu'elle s'immole elle-même *entièrement* dans son cœur, tant que son cœur bat!

Même drame, sauf l'horreur, au pied de l'autel chrétien, chaque fois que le religieux ou la sœur vient s'y présenter. Voyez cette vierge : sa longue chevelure tombe sous le fer ; elle offrirait sa gorge si Dieu voulait du sang, et que lui importerait que des charbons ou des vers consumassent ensuite sa dépouille? Mais non, sa vie ne sera point tranchée comme sa chevelure, elle ne mourra point violemment; elle vivra..... pour mourir lentement; elle ne mourra pas une fois, elle *mourra tous les jours !....* Elle immole ses appétits les plus impérieux, ses instincts les plus profonds : ils crient par les cinq sens, elle les réprime sur tous les points : ils reparaissent, elle recommence : ils sont toujours renaissants, sacrifices innombrables jusqu'à la fin de la vie. Pendant quarante ans, elle ne verra du monde que quatre sombres murailles. Pendant quarante ans, elle secouera le sommeil de ses paupières, à minuit. Pendant quarante ans, vingt fois le jour, elle soumettra sa raison superbe à une raison faillible. Pendant quarante ans, quarante fois le jour, elle tournera violemment vers le Créateur cet amour de vierge, triplement aimanté pour la créature; boussole infidèle sur la mer orageuse..... Liberté, volonté,

volupté, instinct de fille, d'épouse et de mère, elle donne tout et donne plus que du sang.

Il est grand ce sacrifice! Fille du plus vaillant des Grecs, il vous eût été plus facile de suivre la boucle de vos cheveux sur le bûcher.[1]

Ici, une réflexion est utile pour lier ce chapitre au précédent. Nous disions, il n'y a qu'un instant, que le Prêtre est victime surtout par la prière; maintenant nous parlons de la double famille des cloîtres: la *sœur,* ici, n'est-elle pas de trop? Non, sans doute; elle est unie au sacerdoce par la prière, elle dit aussi l'Office divin (plus tard nous dirons pourquoi). Il était donc juste de la placer parmi les victimes de la nouvelle alliance, après avoir mentionné une vierge grecque, qui l'a précédée dans l'immolation.

La fille d'Agamemnon, qui nous a déjà rappelé l'une des scènes touchantes de la foi, nous prêcherait encore des dogmes saintement chrétiens, si nous la suivions dans l'île consacrée à Diane où elle fut transportée, après avoir été ravie au couteau du sacrificateur. Là, nous la verrions immolant à son tour, *prêtresse vierge*,

1. — On sait qu'elle fut enlevée avant la consommation de son sacrifice.

à une divinité *vierge*, les étrangers, *hospites*, les *hosties* inconnues que la fortune de la mer a jetées à ses rivages. Quels enseignements sur le sacrifice! Mais notre but n'est pas de traiter spécialement du sacrifice; nous n'avons détaché de ce sujet que ce que réclamaient nos études. Nous retournons donc à l'autel où Iphigénie *victime* nous est apparue, pour la saluer, avant de la quitter, non plus comme un terme de comparaison digne des harmonies du bréviaire, mais bien, oserais-je le dire? comme une chère sœur dans l'immolation.

Elle était infidèle et offerte à une idole, il est vrai; mais quelle beauté dans la pensée de son sacrifice? Pourquoi Calchas désigne-t-il au monarque qui veut se rendre le Ciel favorable une victime humaine, vierge, princesse, la propre fille du suppliant? Ne serait-ce point que l'espérance en un médiateur homme, vierge, prince, fils de roi, vacillait confusément sous les temples d'Aulis? L'immolation d'Iphigénie était cruelle. Soit: l'était-elle plus que celle du fils d'Abraham réclamée par le Seigneur? Elle était cruelle surtout pour le cœur du père; et si le guerrier a plus écouté la religion que la nature, combien cette religion était puissante! Le sacrifice appartient à la religion

qui a longtemps attendu et préparé l'Evangile; il était le plus grand, peut-être l'unique sacrement des patriarches; et lorsque je le vois, — chose étonnante! — conservé à peu près intact, au milieu des superstitions païennes, avec ses dogmes profonds, ses mystères redoutables, ses étranges cérémonies, semblable à une étincelle échappée d'un foyer et qui brille encore de tout son éclat au travers de tourbillons de fumée qui l'emportent, puis-je ne pas le vénérer? Offert à des idoles, n'a-t-il rien pour le vrai Dieu? Les vains simulacres des autels ne sont-ils pas, pour les initiés, autant de symboles des perfections infinies du Tout-Puissant [1]? D'ailleurs, parmi ces idoles j'en vois qui tiennent à la main la figure même de la croix. [2]

1. — Il est très probable que cet important secret était révélé aux initiés d'Eleusis. Voyez *Millin* et *l'abbé Barthélemy*.

2. — C'est le T (Tau ou Thau) qu'on voit suspendu par une anse à la main des divinités égyptiennes. C'était, dit Bossuet, un signe de délivrance et de vie chez les Egyptiens. Rien n'est plus rationnel : le T avait en effet *délivré* les Israélites du massacre des premiers-nés, sous les yeux mêmes de la grande nation qui les opprimait. Au désert, le serpent d'airain élevé sur un arbre en forme de T rappelle la faute originelle et présage la rédemption. Lors-

Nous réclamons donc la princesse aulidienne, pour la ranger au nombre des hosties qui figurèrent plus ou moins l'adorable Victime. Nous la réclamons pour ses qualités d'être humain, de vierge, de fille, d'illustre; pour tout ce qu'elle a de semblable à l'agneau, à la tourterelle, à l'encens, à la fille de Jephté, bien plus, au fils d'Abraham, enfin, à toutes les saintes victimes, depuis le second fils d'Eve jusqu'à la dernière vierge qui ira cacher ses jours dans un cloître. Nous la réclamons pour notre sœur, dans l'esprit dont l'Eglise était animée, lorsqu'elle donnait à ses ministres l'aube artificiellement plissée des divinités éginétiques; qu'elle sculptait sur le sarcophage des martyrs le

qu'on bâtit le temple principal de Sérapis, l'oracle fit enfouir un ☥ en bronze dans les fondations, et déclara que le culte du Dieu serait passé au jour où le signe sacré serait mis à nu. (Il en arriva ainsi peu après l'avénement du Christ, car le temple fut abattu pour faire place à une église). Les anciens moines chrétiens de l'Egypte voyaient si bien la figure de la croix dans le T, qu'ils le portaient sur la poitrine. Quant aux savants modernes, effrayés de rencontrer la croix dans le Thau sacré, ils l'ont pris, grâces à l'anse dont il est muni, pour une clé, pour un sceptre, pour un marteau, et que sais-je? leur embarras est une preuve de plus en faveur de la vérité.

groupe d'Amour et Psyché [1], figure du bonheur éternel; qu'elle dédiait le temple de Romulus et Rémus aux saints Côme et Damien, frères par la naissance et par la mort; le temple de la chaste Diane au chaste Evangéliste; le temple de Mars à saint Laurent, courageux athlète; qu'elle donnait le nom des Grâces à la première des vertus chrétiennes, et à la Sainte-Vierge ainsi qu'au Christ, l'auréole en forme d'amande consacrée à la virginité par un archigalle de Cybèle. [2]

Des hommes qui trouvent l'erreur dans la science, à la place de la vérité que d'autres y puisent, ont été tellement frappés des vestiges grecs, romains, égyptiens qu'offre notre culte, qu'ils en ont conclu, — triste logique! — que le Christianisme est un paganisme déguisé : comme s'il n'avait pas de sublimes clartés qu'il ne partage avec aucun autre culte; comme si le paganisme n'offrait pas ses abominations,

1. — On voit plusieurs sarcophages semblables en Italie. Il y en a un en plein soleil, à la villa Médicis, à Rome. Contentons-nous de le dire ici, rien n'est plus chaste que le groupe mythologique. Quant à sa grande pensée et à sa convenance sur les monuments chrétiens, nous renvoyons à Buonarruoti, *Vetri antichi*.

2. — Voyez la note D, à la fin du volume.

dont la foi a horreur. La religion chrétienne est *une*, voilà son secret. Elle embrasse tout ce qui est beau dans les cultes présents ou passés, non à titre d'emprunt, mais de propriété. Elle brûle de l'encens comme les païens, parce que ceux-ci en brûlaient comme Aaron, et celui-ci peut-être comme Enos. Elle vénère le sacrifice comme les Grecs, parce que les Grecs le vénéraient comme David, et David comme Moïse, et Moïse comme Melchisédech, et Melchisédech comme Noé, et Noé comme Abel.

Vous donc, prêtres et vierges du Christ, vous dont la *vie sacrifiée* est prise en pitié par les moralistes modernes qui voudraient la réformer, comme une rigueur, du moins comme un abus, plus vraisemblablement comme un reproche fait à leur sensualité, montrez-leur Iphigénie, montrez-leur les victimes des siècles et des siècles.



CHAPITRE VI.

LE PRETRE-PRETRE.

Déja nous avons présenté sous plusieurs faces le ministre de l'Office divin; nous l'avons vu *vierge*, *homme*, *roi* et *victime* : le voici *Prêtre;* et, vierge pour être très pur, homme pour compatir, roi comme aux anciens jours, et victime pour être plus méritant.

Le propre d'un Prêtre est d'offrir des sacrifices.

Nous restons voilé devant le saint sacrifice de la messe, que le Prêtre offre avec Jésus-Christ; et nous disons qu'il offre l'hostie de louanges, le sacrifice des lèvres, l'Office divin pour les vivants et pour les morts.

Pour les vivants ; qui ne le sait pas? pour les morts; plusieurs l'oublient; il faut le rappeler.

LES MORTS.

Ti prego...
..... Che ben per me s'adori,
Per ch'io possa purgar le gravi offese.
(PURGAT., cant. V.)

Outre la grande Commémoraison des fidèles trépassés, si belle, si tragique, si touchante, qui fait partie des fêtes annuelles du bréviaire; outre les vingt psaumes qui composent cet office et qui se retrouvent dans les *heures* quotidiennes, sans pour cela changer de sens; tous les psaumes et même toutes les *heures* sont offertes aussi bien pour les morts que pour les vivants.

Nos pères le savaient bien lorsqu'ils fondèrent tant de chapitres réguliers ou séculiers sur des tombes. De leur temps, les *heures* canoniales murmuraient jour et nuit, là sur les cendres d'un roi, ici sur le charnier d'une noble famille, plus loin sur le cimetière d'un hôpital pour des pauvres ignorés, et dans ce dernier cas la congrégation des priants prenait le nom de *Saint-Tobie.*

Nos aïeux dotaient l'Eglise en mourant, afin qu'elle se souvînt d'eux, et que de son super-

flu elle nourrît les pauvres. Une grappe et un épi devenaient ainsi un lien étroit entre les générations éteintes et les vivants. Tous les bras, employés aujourd'hui aux arts de luxe et de raffinement, se croisaient alors dans l'adoration en souvenir des morts. C'était un contrat passé entre le Siècle et l'Eglise : si un bénéficier eût omis une partie de son Office, il eût été obligé en conscience de restituer aux pauvres la somme de revenus correspondante à l'omission. Ainsi, l'aumône, au défaut de la prière, consolait encore l'âme des morts [1]. Heureux qui pouvait donner à l'Eglise une vigne et un champ, dont on pût tirer le pain et le vin destinés au sacrifice ! Cette faveur était disputée par les filles des rois. J.-B. Thiers rapporte que saint Remy, archevêque de Reims, légua à sa cathédrale une vigne, à condition qu'on en prît

1. — Cet ordre de choses a toujours lieu en Italie, comme j'eus l'occasion de m'en apercevoir un jour. J'étais à Florence pendant la saison des grandes chaleurs. Pris d'un violent mal de tête, je m'endormis à l'heure de la sieste italienne. Je n'avais pas dit Vêpres, et quand je m'éveillai ce n'était plus temps, minuit était passé. Le lendemain j'allai porter ce cas aux pieds de mon confesseur : c'était un bon chanoine. Il me dit « : Il faut restituer — Mon Père, lui répondis-je, je dis l'Office pour rien. »

le vin pour la messe du dimanche [1]. Sans doute la vigne était petite, et l'archevêque, pauvre.

Mais je ne vois plus l'aumône et la prière flotter sur le *champ du prieuré !*.... Il ont dispersé les religieux et ravi le patrimoine de l'Eglise, des pauvres et des trépassés.....

L'Eglise, elle peut se passer de richesses. Les pauvres, on *dansera* pour eux ! Mais qui rendra aux trépassés leurs prières ?....

Et que mettra-t-on à la place de tant de poésie renversée tout-à-coup ? L'Office divin, chanté sur des tombes, n'était pas seulement un acte de justice et de foi, c'était encore un son magique qui évoquait la vieille France pour en peupler la basilique. Souvenirs, noms, images de nos pères, tout était là : leurs cendres gisaient sous nos genoux, et leurs statues d'albâtre grossissaient nos assemblées saintes, joignant les mains avec nous. La mort frappait; la prière relevait.... et immortalisait ! Au murmure des cantiques de Sion, on voyait toutes les gloires éteintes se ranimer de siècle en siècle et prendre rang à côté des anciennes gloires évoquées, attendant les futures pour leur donner la main. Toutes les Frances ne for-

1. — Dissertation sur les Jubés.

maient qu'une seule famille. Rangs, vertus, bravoure, talents, rois, princesses, pontifes, chevaliers, savants, tout ce qui a verdoyé sur la terre des druides depuis qu'une croix y a été plantée, était debout dans la maison de prière. On a comparé l'église d'alors à un muséum; c'était un Elysée. Chacun pouvait le parcourir, cherchant la sagesse. Une tombe chrétienne est comme celle que l'on a peinte, au moyen-âge, sous les pieds de la Sainte-Vierge montant au ciel; des fleurs y croissent, prêtes à cueillir. La plus belle de ces fleurs est la foi à l'immortalité de l'âme: elle se développe, au sein de la mort, si radieuse et si belle, qu'elle enivre le passant.

Hélas! prières, priants, cloîtres, statues, tombes, cendres, le même coup de vent a tout dissipé!...

Et, quand le marteau enfonce le dernier clou dans une bière, on entend la dernière harmonie du trépas! . . . .

Pleurez, pleurez vos morts! pleurez leurs tombes! pleurez la foi! pleurez la poésie! pleurez la vertu! tout s'écroule en même temps. . .

. . . .

Ainsi va le siècle.

Quant au Prêtre, il reste digne de temps meilleurs.

Après l'avoir appauvri, il fallait bien lui tendre un morceau de pain : la condition est qu'il baptise, marie, enterre; qui s'informe s'il prie? Il prie pourtant comme toujours. L'Office divin, chassé de ses retraites enchantées, s'est réfugié dans son cœur. Il le *paie* aussi rigoureusement qu'une *dette* sacrée. Mais, en cas d'omission, il n'a rien à restituer. Puisse sa foi vous consoler au fond de la tombe, fils et filles des croisés!

Aujourd'hui, l'hostie des lèvres est donc offerte comme autrefois pour les vivants et pour les morts. L'intention de l'Eglise à l'égard de ceux-ci n'est pas douteuse; à la fin de chaque *heure*, elle la rappelle en termes positifs : *Et que les âmes des fidèles trépassés reposent en paix.* [1]

Ce souhait pour le repos des âmes, malgré sa brièveté, ne laisse pas d'être la plus haute expression de notre suffrage. Il veut dire que le mérite du sacrifice sept fois renouvelé, tombant dans le trésor des miséricordes divines, est reversible sur l'Eglise souffrante, et que son ap-

1. — Le bréviaire romain n'offre cette prière qu'à la fin des Complies. Dans le fond cela revient tout au même : c'est comme le dernier cri de l'âme du Prêtre qui va mourir dans les profondeurs du purgatoire.

plication, dépendant en partie de notre volonté, ne peut faire défaut, puisque notre volonté est si explicite et si souvent renouvelée : c'est-à-dire encore, qu'en vertu de cette grande loi d'amour, nommée *Communion des Saints,* qui fait de toute la race humaine une seule famille dont Jésus-Christ est le chef, nous nous substituons à la place des absents pour prier en leur nom, afin que Dieu leur en tienne compte. En témoignage de notre intention et de notre désir, nous ne nous lassons de répéter : « Et que les âmes des « fidèles trépassés reposent en paix. »

Ce vœu, se mouvant dans le cercle de la charité, qui ne connaît pas de distinctions personnelles, embrasse l'universalité des âmes non purifiées; en sorte que, si des justes sont encore en purgatoire depuis les temps primitifs, ils ne sont pas complètement disparus de la scène du monde, puisque, — admirable substitution! — ils figurent encore dans l'adoration chaque fois qu'un Prêtre dit son bréviaire.

Plus loin, nous reviendrons sur les harmonies de la prière et de la mort.



CHAPITRE VII.

SUITE DU PRECEDENT.

MISÉRICORDE.

Miseria cordis, misère du cœur.
(DE MAISTRE.)

Un autre privilége du sacerdoce sera de chanter les miséricordes de Dieu.

Je ne sais si on a remarqué combien le terme *miséricorde* est fréquent dans les psaumes : il y revient cent trente fois. C'est bien ; mais ce qui est singulier, c'est qu'il ne trouve jamais place dans nos conversations privées pour peindre quelqu'un de nos sentiments.

Est-ce que ce terme serait vide de sens dans notre bouche ? est-ce que l'émotion qu'il exprime aurait péri avec les anciens peuples qui nous l'ont transmis ? N'y aurait-il plus de misé-

ricorde aujourd'hui? et quelle idée aurons-nous du plus touchant des attributs de Dieu, s'il n'est rien dans nos cœurs qui le rappelle? N'y aurait-il point quelque noble passion disparue de la terre avec la *gravité* antique? Nous le craignons quelquefois. Cependant le germe d'aucune passion ne peut périr; celui de la miséricorde existe : assoupi dans la plupart des hommes, il fleurit dans quelques rares natures, nous en sommes certain. Nous pouvons donc parler de miséricorde.

La miséricorde est une tendre charité, une pitié profonde et douce, une grande compassion qui baise les plaies qu'elle ne peut guérir; c'est un amour délirant qui torture les entrailles; c'est le tourment d'un grand cœur, le mot l'indique, *misericordia* de *miseria cordis*, *misère du cœur*.

La miséricorde produit l'héroïsme au plus haut degré. *Héroïsme* comprend *force*, *dévouement* et *amour* : *amour* est dans le mot, ἔρως [1]; *force* et *dévouement* sont dans l'acception du mot. Mais le héros, souvent, se paie de gloire; la miséricorde produit l'héroïsme qui s'oublie, c'est-à-dire le sacrifice. Et le sacrifice émeut ciel et terre.

1. — Platon, *Banquet*.

La miséricorde est peut-être le plus beau jet de ce centre ardent nommé *amour;* c'en est au moins le plus divin. Quand il éclate, semblable à la flamme échappée d'un cratère béant, il monte droit au ciel, entraînant tout avec lui..... Mais ces occasions sont rares et solennelles.

La miséricorde a des larmes d'amour qu'on *mange* et qu'on *boit* avec délices [1], et qui tiennent lieu de toute nourriture!

La miséricorde a des voluptés, des folies, des ivresses, des ravissements.... L'Evangile l'a nommée BÉATITUDE [2] : ah! l'Evangile a dit vrai. Quand la miséricorde fait éruption, il y a *béatitude* en nous; la vie terrestre est suspendue; le corps ne perçoit plus rien; le cœur voudrait se briser; l'âme s'exhale en soupirs longs... forts... semblables aux aspirations violentes d'une poitrine qui boirait le ciel.... La seule langue qui puisse nous fixer dans ce moment est la musique, la langue des séraphins.

Le siége de la miséricorde est situé au centre du corps, non loin du cœur, qui souvent lui prête son nom. C'est un inextricable réseau de

1.—Fuerunt lacrymæ meæ panes die ac nocte. (*Ps*. XLI, 4). — Potum meum cum fletu miscebam. (*Ps*. LXXIX, 6.)

2.— Beati misericordes. (Matth. v, 7.)

filets nerveux, nommé par la science *plexus solaire*, et par la Bible *viscères de la miséricorde* [1]. Là est attaché l'*amour*, comme la *pensée* l'est au cerveau. Là est un vrai soleil (plexus *solaire*) tout ardeur et flamme, dont les rayons divergeant en tous sens ont une tendance infinie. Ceux qui rencontrent la terre s'y brisent; ceux qui plongent dans l'espace ne s'arrêtent plus! De son point supérieur il darde une gerbe puissante qui dévore l'infini : c'est la miséricorde.

Or, la miséricorde de Dieu a produit la RÉDEMPTION!

La rédemption l'emporte sur la création; car Dieu a fait le monde de rien, mais il ne l'a pas racheté de rien!

Et, s'il a fallu un *roi* pour chanter la création, il faut un *Prêtre* pour chanter la rédemption.

Le Prêtre chante donc la rédemption dans la miséricorde dont il redit si souvent le nom dans les psaumes.

Et il élève la miséricorde par-dessus les cieux : *Magna super cœlos misericordia ejus.* [2]

Et il célèbre l'univers, parce que l'univers

1. — *Passim.*

2. — *Ps.* CXIII, 2.

a été le théâtre de la plus grande des miséricordes. [1]

Il cessera de chanter l'univers; mais la miséricorde, il la chantera éternellement : *Misericordias Domini in æternum cantabo.* [2]

1. — Voyez le *Ps.* CXXXV... : *Qui facit mirabilia solus, quoniam in æternum misericordia ejus*, et les cinq versets suivants.

2. — *Ps.* LXXXVIII, 2.



SECONDE PARTIE DU LIVRE PREMIER.

VIE EXTERIEURE DU PRETRE EN HARMONIE AVEC L'OFFICE DIVIN.



PRÈS le spectacle que nous venons de présenter de la vie intérieure, de l'âme du Prêtre, nous passons à celui de sa vie extérieure; et, dans ce cas comme dans le premier, nous ne parlerons que de ce qui se rattache à la prière.

Arrêtons d'abord nos regards sur le curé de campagne, ensuite nous chercherons le Prêtre au désert.



CHAPITRE I.

LE CURÉ DE CAMPAGNE.

Cantabiles mihi erant justificationes tuæ. in loco peregrinationis meæ. (*Ps.* CXVIII, 54.)

Il s'en va partout répétant sa sublime prière : on le rencontre par les chemins, sur la bordure des champs, dans les forêts, à toute heure du jour, lisant dans son bréviaire. Laissez-le passer, car il prie.

Il paraît seul, mais les anges qui président aux moissons, aux forêts, aux chemins, viennent à son passage le saluer et prier avec lui.

Il prie aussi avec tous les êtres qui l'entourent.

Saint François d'Assise côtoyait un jour les lagunes de Venise, et dans les broussailles étaient beaucoup d'oiseaux qui chantaient gaîment. Alors il dit à un religieux qui l'accompagnait : « Nos petits frères les oiseaux chantent

« les louanges de Dieu; unissons-nous à eux, et « disons nos Heures. » Et ils dirent Matines et Laudes. [1]

Ainsi le Prêtre, en traversant les campagnes, prie avec ce qu'il entend, ce qu'il voit, la rosée, les oiseaux et les fleurs. Quand il est en présence de ces choses, c'est avec plus de ferveur qu'il leur dit : « Bénissez le Seigneur, petits « oiseaux ; rosée et givre, bénissez le Seigneur ; « toutes plantes qui germez, bénissez le Seigneur. » [2]

Oh! les fleurs! leur parfum sert d'encens à la prière; leur beauté fait penser au paradis terrestre ; leurs corolles tournées en haut montrent le ciel; et quelques-unes, détachées de leur tige, nous servent à marquer notre bréviaire.

Mais celles qui s'ouvrent dès l'aurore, reçoivent à plein calice les rayons du soleil, lèvent la tête à mesure que l'astre monte, la tournent à mesure qu'il passe , la penchent vers l'occident à mesure qu'il décline et se referment

1. — S. Bonaventure, *Chron.*

2. — Benedicite, rores et pruina , Domino.... Benedicite, universa germinantia in terra, Domino.... Benedicite, omnes volucres cœli, Domino. (*Laudes du Dimanche.*)

quand il a disparu, sauraient-elles vraiment que Dieu a placé son tabernacle dans le soleil? comme nous le leur répétons en passant : *In sole posuit tabernaculum suum* [1]. Si elles le savent, si leur obstiné regard est une adoration, qu'il est doux de prier avec elles!

Quelquefois c'est du côté d'une chaumière que le pauvre Curé dirige ses pas : il va consoler un malade, assister un mourant ; chemin faisant, il prie, et quand il arrive ses paroles sont plus pénétrantes et plus douces.

On le voit encore assis sur le bord d'une route : il s'est reposé là pour mieux dire son Office. Quand il s'en va, il laisse à sa place une bénédiction que recueillera bientôt un passant que Dieu voit venir.

Une autre fois, entraîné par une instinct secret, il s'écarte du chemin, s'enfonce dans un *lieu d'horreur et de vaste solitude*, et là, à genoux sur la terre nue, immobile sous l'impression d'un saisissement étrange, comme s'il sentait sur la joue le battement d'une aile invisible, il récite des psaumes... Un crime avait été commis là ; il appelait une expiation.

1. — *Ps.* XVIII, 6. — Le soleil est au moins une belle image de Dieu.

Mais le lieu par excellence propice à la prière, est la modeste église du village. Le Prêtre y est toujours avec le peuple ; il y va encore quand elle est déserte, et alors, sa prière rencontre les plus suaves harmonies : le parfum qu'y a laissé l'encens, des voûtes silencieuses qui répètent le moindre soupir, un autel, des anges, sur l'autel d'*inénarrables gémissements* [1], et, sous les pierres du pavé, des morts qui sommeillent.

Il est resté dans les solitudes de la nature un écho de cette voix divine qui révéla à Adam des choses mystérieuses.

De tout temps cette voix appela au désert des élus qui abandonnèrent tout pour aller, loin du monde, aspirer le vent de leur amour.

Ils n'apportaient là aucun livre : le ciel et la terre déroulaient à leurs yeux deux pages sublimes qu'ils ne se lassaient de contempler. Ce magnifique volume est inspiré comme la Bible ; il parle de Dieu à ravir ; c'est la parole même de Dieu revêtue de sa livrée céleste.

Qui nous peindra toute la sérénité de ces contemplatifs, dont le front sans abri recevait la rosée de la nuit et les rayons du jour ? Qui nous

1. — Postulat pro nobis gemitibus inenarrabilibus. (*Rom.* VIII, 26.)

dira les trésors de poésie qui s'écoulaient de leurs lèvres lorsqu'ils envoyaient au ciel des chants que le Ciel avait inspirés ? Qui nous dira l'extase des prophètes, des thérapeutes, des anachorètes, qui nous apparaissent comme de lumineuses constellations dans le ciel d'Orient ? Qui nous parlera des consolations, manne du désert qui les rassasiait au point de leur faire oublier qu'ils avaient un corps à nourrir ? Mont-Carmel, cavernes de Syrie, palmiers de la Thébaïde, qu'avez-vous vu, qu'avez-vous entendu ?...

Et vous, torrents des montagnes d'Occident, qui avez abreuvé les enfants de Bruno et les enfants de Bernard, et mêlé le bruit de vos cascades à la mélodie de leurs voix, quel charme est resté sur vos bords abrupts, embaumés par les sapins, et dans ces cloîtres en ruine où vous retentissez maintenant seuls ?

La voix de la solitude a passé au Prêtre par tradition. Chaque fois qu'un devoir ne le retient pas, il va l'entendre dans les sanctuaires de roches et de verdure où elle parle, et à son souffle réciter l'Office.

Alors, sa prière est plus puissante : s'il est plus loin des hommes, Dieu et ses anges, dit l'*Imitation*, sont plus près de lui. Elle est aussi

plus douce ; elle se mêle à toutes les harmonies de la nature.

Il va prier sur le rivage des fleuves, dans l'épaisseur des forêts, au fond des sombres vallées. Il gravit les montagnes [1] pour s'entretenir avec le Dieu du Thabor et du Sinaï. Sous ses genoux les grèves de la mer fléchissent; et, à la vue du ciel qui plonge dans l'Océan, des flots innombrables qui se brisent sur le sable, de ce monde diluvien dont le Léviathan sonde les profondeurs, sa prière ne peut être que sublime; frère de l'ange de l'abîme et du pauvre matelot, il intercède pour l'un et il commande à l'autre.

Loin de ces grands spectacles, il se fait une solitude digne de ses pensées en regardant les montagnes bleues sur un point de l'horizon.

1. — Voyez la note E, à la fin du volume.



CHAPITRE II.

LE RELIGIEUX.

> Ils ont passé, couverts de peaux de mouton, de peaux de chèvre, indigents, persécutés, affligés, eux dont le monde n'était pas digne; errant dans les solitudes, dans les montagnes, dans les cavernes de la terre.
>
> (*Epître aux Hébr.*, c. XI, v. 37.)

E ministre de l'Office divin ne se contente pas de quelques heures de délices dérobées à la solitude, souvent il y va fixer irrévocablement son séjour. Il perd alors le nom de *curé* pour prendre celui de *Religieux.*

Le religieux mérite certainement une place dans les harmonies du bréviaire; plus qu'un autre, il conserve toutes ces harmonies après en avoir créé plusieurs à lui seul. Exempt des soins par lesquels est absorbée la vie du Prêtre séculier, il consacre au bréviaire plus de temps et plus d'ardeur. L'Office divin est son office par

excellence, son occupation et son repos; il le remplit toujours aux heures canoniques, le chante au lieu de le réciter, et l'accompagne de cérémonies touchantes qu'on ne voit que dans les cloîtres.

Lorsque le religieux s'enfuit au désert, il y trouva des aïeux; ou plutôt, les derniers solitaires de l'Ancien Testament devinrent les premiers religieux du Nouveau. Pour se convertir, ils n'eurent pas beaucoup à faire : déjà ils étaient chastes, déjà ils étaient pauvres, déjà ils faisaient pénitence, déjà ils chantaient les louanges de Dieu, et ils les chantaient déjà dans la langue divine des psaumes.

Le désert était donc célèbre avant que les Pères auxquels il a donné son nom l'eussent embaumé de leurs vertus; l'origine des religieux est donc antérieure au Christianisme. Oui, d'anciens prophètes sortirent de leurs rangs : tels furent Elie et Elisée. Bien plus, si on remonte les siècles pour suivre leur trace, on s'aperçoit qu'elle se perd dans l'origine même des premières sociétés. De tout temps, des âmes fatiguées de la vie du monde sont allées se reposer au désert.

Les psaumes réclament la même origine que les religieux, parce qu'ils sont leurs prières naturelles. On chanta des psaumes longtemps avant

que le *Psautier* fût formé. Moïse, qui a vécu cinq cents ans avant David, en a composé plusieurs. Ce grand homme en désigne, par le premier vers [1], d'autres, très connus de son temps et qui, probablement absorbés par de nouvelles inspirations, existent encore dans nos recueils, comme nous le dirons en son lieu. Rien, dit Bossuet, n'était plus commun dans les cultes primitifs que ces hymnes divins [2]. Alors qu'Enos, petit-fils d'Adam, institua les chœurs sacrés, il devait exister des chants sacrés. Adam lui-même est donné par la Paraphrase Chaldaïque pour l'auteur du psaume XCI.

Le religieux du Nouveau Testament, succédant au religieux de l'Ancien et répétant les divins psaumes, continue donc ce long sacerdoce de prière dont les forêts antédiluviennes furent les premiers sanctuaires, et le premier Prêtre fut peut-être le premier homme.

La règle est un lien de plus entre les religieux de tous les temps.

Tous les ordres monastiques sont basés sur deux règles-mères : celle de Saint Basile pour l'Orient, et celle de Saint Benoît pour l'Occident.

1. — *Num.* XX.

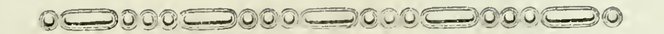
2. — *Discours sur l'Histoire*, 2[e] partie, c. III.

Or, ces deux règles ont une commune origine par le désert, car elles en ont recueilli les traditions sévères pour les accommoder aux deux grandes divisions des peuples. Ainsi, aujourd'hui encore, le religieux, notre frère, quelle que soit sa couleur, fait partie de cette grande famille qui se perpétue sans génération, comme disait Pline des Esséniens; famille dont les chefs sont les Bruno, les François, les Norbert, les Colomban, les Benoît, les Antoine, Saint Jean-Baptiste, Jérémie, Elie, Enos, des prophètes inconnus, des patriarches inconnus; même simplicité, même majesté, même noblesse antique; des mœurs primitives, et une grande poésie aux couleurs d'Orient.

Unie par des principes communs, cette famille étonnante offre pourtant dans son histoire des variétés sans nombre, empruntées au temps où elle a vécu, aux pays qu'elle a habités. L'âge pastoral la porte à la contemplation ; la vie errante, à l'hospitalité ; la civilisation, à la charité; la barbarie, à l'étude; le malheur, à la prière; le dérèglement des mœurs, à la pénitence ; et le triomphe pacifique de la foi, aux arts. Est-on menacé d'une invasion de Maures ou de Vandales ? elle prend les armes ; est-ce une guerre civile ? elle se perd dans les ambulances et les

hôpitaux : au bord des fleuves et des mers, sur les monts escarpés, limites des peuples, au milieu des solitudes sans voies, elle veille au salut du pélerin, du voyageur et du naufragé. Et, ce qui est plus remarquable encore, c'est qu'elle ne se ressemble pas à elle-même, si on la considère sous différents ciels, soit qu'elle étudie, qu'elle prie ou qu'elle souffre : l'ombre d'un palmier, d'un cyprès, d'un chêne ou d'un sapin lui imprimerait-elle un cachet particulier? Il nous semble que la pénitence, comme la fleur, est sortie du paradis terrestre, et que toutes deux également charment leur migration sur la terre, loin de leur berceau, en revêtant d'autres teintes.

Quel tableau on pourrait tracer d'une si belle histoire! Ce tableau est réclamé par nos harmonies, mais il nous mènerait trop loin. Contentons-nous de donner une idée des ordres religieux de l'Occident, en exposant la règle de Saint Benoît qui en est la base commune; et nous l'étudierons à la Trappe, où elle est pratiquée avec le plus de perfection.

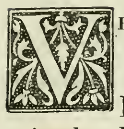


CHAPITRE III.

LES TRAPPISTES.

La solitude se réjouira, et elle fleurira comme un lis.

(Isa. xxxv, 1.)



Vers la fin du douzième siècle, Rotrou, comte du Perche, assailli sur l'Océan par une violente tempête qui ne lui laissait plus d'espoir, se tourna vers Marie, étoile de la mer. Il lui promit de faire bâtir un couvent en son honneur, si elle le ramenait sain et sauf au rivage. Il fut exaucé. Dès qu'il fut de retour dans ses états, il mit la main à l'œuvre, et bientôt, au milieu d'une grande forêt, près d'une ancienne chapelle dédiée à Marie, on vit s'élever un couvent, dont le toit eut la forme d'un vaisseau renversé. Quatre religieux de Cîteaux, fils de Saint Benoît, qui était lui-même fils de la Thébaïde, vinrent habiter ce couvent. Ils prirent la couleur

de la Reine des vierges, et le nom de la forêt druidique appelée *Trappe.*

Les Trappistes ne parlent jamais!

Ils ne parlent jamais, parce qu'ils prient; leur langue est consacrée au bréviaire, comme le calice au précieux Sang. Ils ne parlent jamais, parce que, livrés aux émotions de la miséricorde, ils offrent incessamment l'encens de leurs soupirs. Ils ne parlent jamais, parce qu'ils touchent une harpe céleste. Ils ne parlent jamais, pauvres exilés, mais ils chantent sur des airs mélodieux la patrie. Ils ne parlent jamais, ni à leurs frères, ni à l'étranger qui passe, mais ils parlent à Dieu pour tous. En un mot, parce qu'ils disent le bréviaire, ils ne parlent jamais.

C'est pourtant un besoin de parler quelquefois, ne fût-ce que pour dire, dans nos rares moments de bonheur, que nous sommes heureux. Plus que personne, le Trappiste connaît les douces consolations, et il n'en parle pas. C'est une pénitence. — Il en compte bien d'autres.— C'est peut-être aussi une grande sagesse; l'abbé de Rancé a écrit sur un mur de leur cloître : que les consolations s'en vont quand on les fait connaître, comme un parfum découvert s'évente.

Ils ne parlent donc jamais; et cependant ils sont toujours en communauté, toujours à côté les uns des autres, c'est-à-dire toujours dans l'occasion de parler, au réfectoire et dans les champs, car ces bons pères travaillent.

Leur âme prie et leur corps gagne le pain du jour. L'Office terminé, on les voit passer marchant l'un après l'autre, les yeux baissés, une pioche ou une pelle sous le bras. Arrivés sur le lieu du travail, ils se rangent en ligne de front; et l'on n'entend que le bruit saccadé des instruments.

Mais si, en travaillant, l'un d'eux venait par mégarde à blesser son voisin, ne pourrait-il pas rompre le silence pour lui demander pardon? C'est un devoir. La règle a su concilier le silence avec le devoir. Lorsque ce cas ou tout autre semblable arrive, le frère qui a commis la faute tombe à genoux devant l'autre, qui tombe aussi à genoux; et tous deux se relèvent en silence. Il y a là un sublime langage.

Parlons de leurs pénitences.

Rien n'est plus frugal que la nourriture des Trappistes. Non-seulement ils se privent de viande, d'œufs et de poissons, mais encore de l'humble condiment qui ne manque jamais à la table du pauvre : des légumes, du pain noir,

du sel, de l'eau et quelquefois du cidre, voilà toute leur nourriture. Ajoutez qu'ils font précéder ces maigres repas de jeûnes sévères.

Après qu'ils auront bien jeûné, bien travaillé, trouveront-ils un peu de repos dans le sommeil? *Enfants de lumière, ils ne dorment point comme les autres hommes* [1]; à minuit ils sont au chœur, où ils chantent les louanges de Dieu jusqu'à l'aube. Quant à la première partie de la nuit, ils la passent sur une planche recouverte d'un peu de paille fortement piquée entre deux toiles. Ils sont là étendus tout habillés, attendant le signal de l'Office nocturne. Seulement, la règle de Saint Benoît leur a commandé de déposer le petit couteau qu'ils portent pendu à la ceinture. C'est une tendresse!

Croyez-vous que tant d'austérité les attriste? Leur figure porte au contraire l'empreinte d'une gaîté sereine, presque céleste, qu'on n'a jamais rencontrée nulle part, si ce n'est dans les tableaux du bienheureux Angélique de Fiésole. Ne pensez pas non plus que ces austérités nuisent au recrutement de la communauté en effrayant les novices : toutes les maisons de l'Ordre

1. — Vos filii lucis estis et filii diei .. Igitur non dormiamus sicut et cæteri. (*Capitule des Complies.*)

sont au complet, et ces maisons se multiplient. Enfin, ne croyez pas que ces hommes soient de grands pécheurs, qui rachètent durement une vie orageuse : ils comptent dans leurs rangs et des Prêtres séculiers que le désir seul d'une plus grande perfection y a attirés, et de jeunes frères qui ont quitté le monde avant de l'avoir connu. Quelques-uns ont-ils beaucoup péché? une seule larme a pu leur rendre l'innocence. Si donc ils expient, c'est pour nous, non pour eux; ils sont nos chères victimes : leur souffrance est de la myrrhe devant le Seigneur.

Quant à leurs prières, elles sont longues et belles : c'est l'Office divin dont nous écrivons les harmonies. Offertes avec leur vie pure et mortifiée, avec leurs chants doux et graves, ces prières doivent être le plus odorant sacrifice de la terre; nous ne sommes pas surpris qu'elles honorent le Seigneur, selon qu'il est écrit : « Un sacrifice de louanges m'honorera. » [1]

Roi des doux sacrifices, le Trappiste porte la couronne de cheveux. Vous la voyez, cette mystique couronne, dessinée par des couleurs vives sur le crâne des jeunes frères, douteuse et souvent incomplète chez les vieillards, et,

1. — *Ps.* XLIX, 23.

chez le père-abbé, interrompue par deux coups de ciseaux sur les tempes, si l'âge ne lui a point donné ce signe de maturité et de sagesse. Couronne de prédestinés, plus elle est endommagée, plus elle est précieuse; quand elle a déserté les tempes et le front, qu'elle n'a plus que la forme d'un croissant, c'est d'un heureux augure : elle va bientôt faire place à l'immortelle couronne.

Ce roi des sacrifices est aussi l'ange de la solitude, et il en porte le costume. Toutes les anciennes liturgies d'Orient et d'Occident s'accordent à nommer *grand et angélique habit* le costume religieux; et Saint Bonaventure dit que les pièces qui composent cet habit figurent les six ailes des séraphins [1]. Partant de cette idée, Le Dante appelle les séraphins :

... Fuochi pii
Che di sei ali fannosi cuculla. [2]

Le Trappiste simple et pur a bien au moins les deux ailes dont parle l'*Imitation*, quand elle

1. — Dans l'un de ses opuscules, qui a pour titre : *De sex alis Seraphim.*

2. — De pieuses flammes, qui de leurs six ailes se font coule. (*Parad.*, c. x.)

dit : « Par deux ailes l'homme est soulevé de « terre : simplicité et pureté. »

Croiriez-vous que cet ange n'ose lever les yeux au ciel? Saint Benoît le lui défend : « Soyez « toujours, dit-il, comme l'enfant prodigue, « qui n'osait lever les yeux vers son père. »

Arrêtons-nous pour jeter un coup d'œil sur l'ensemble de cette rare existence. Dans le paradis terrestre, l'homme était le roi de la nature; à la Trappe, il est pauvre, roi et ange!... *O felix culpa!*

Donnons encore quelques points de la règle, sans ordre et sans suite, tels qu'ils se présentent à notre souvenir.

A peine l'étranger a-t-il frappé à la porte du couvent, qu'il s'aperçoit qu'il touche au seuil d'un autre monde. Le frère qui vient lui ouvrir, sans lui demander son nom, sans le scruter du regard, lui fait, d'un air content, un salut de la tête; puis, tombant à genoux devant lui et se courbant, il l'adore... Il vous a vraiment adoré, ô étranger; savez-vous pourquoi? C'est qu'il vous a pris pour Jésus-Christ, qui dira un jour au Trappiste : « J'étais étranger, et vous m'avez « accueilli. »

Suivez-le maintenant: il vous conduit d'abord

à l'église, où il vous laisse le temps d'un *Pater* et d'un *Ave* (teneur de la règle), ensuite à l'hôtellerie où il vous sert avec abondance les simples mets du couvent. Jusque-là tout s'est passé en silence; à présent vous pouvez lui parler, il vous répondra: c'est le frère hôtelier; pour vous il est dispensé du silence.

L'hospitalité est gratuite, comme chez les patriarches.

Dans le clos du monastère est un endroit où les bons pères cultivent des fleurs : c'est le cimetière; chaque tombe est un petit jardin. Ce cimetière avec son gazon vert et ses fleurs, avec ses arbres qui l'abritent et le dérobent aux regards du passant, est leur paradis terrestre.

Au milieu des fleurs est une tombe ouverte qui attend... le premier qui mourra.

Le mort est porté en terre avec l'*angelique habit* qu'il n'a jamais quitté. Ces six ailes de bure ne seraient-elles point, pour la chrysalide des cloîtres, les rudiments de six ailes futures de séraphins? Ne vous semble-t-il pas entendre sortir de toutes ces tombes fleuries une voix qui vous crie avec les âmes du Dante :

Non v'accorgete voi che noi siam' vermi
Nati a formar l'angelica farfalla ?

« Ne voyez-vous pas que nous sommes des
« vers destinés à former l'*angélique papillon?* [1]

La place du défunt reste vide au réfectoire, et on sert son dîner comme aux religieux vivants!.. Ce dîner refroidit sur place... Après le repas, on l'enlève et on le donne aux pauvres. Cette cérémonie, si propre à rappeler l'absent, dure jusqu'à la fin de la saison courante.

Vous savez, lecteur, avec quelle sublime fraternité les Trappistes pleurent la mort de leurs parents au premier degré, lorsque la nouvelle en parvient au couvent; nous l'avons dit page 29.

Le père-abbé est toujours au milieu de ses frères, dans les champs, à l'église et au réfectoire. Dans les champs, il travaille comme un autre; à l'église, il porte une crosse de bois; en entrant au réfectoire, il donne à laver comme en Orient.

La moindre blessure qu'on se fait à table ou ailleurs, il faut la faire voir au père-abbé, qui indiquera des médicaments, s'il y a lieu. Mais se couper à table est une faute pour ces hommes admirables; et, pour eux encore, chaque faute est suivie d'une pénitence. Ils seront donc punis

1. — *Purgat.*, cant. x.

pour s'être coupés : le sang coule, c'est un petit désordre.

Comme il est plusieurs sortes de fautes , il est aussi des pénitences diverses. En voici quelques-unes : s'étendre à terre les bras en croix, — manger à genoux, — baiser les pieds aux frères, — mendier auprès de chaque frère une cuillerée de nourriture jusqu'à ce qu'on ait amassé de quoi dîner!... . Ce qui doit beaucoup tourmenter le démon, c'est l'humilité douce, calme, avec laquelle ils accomplissent toutes ces pénitences. Et ce qui surprend les profanes, mais qui ne nous étonne pas, c'est que, parmi ces hommes qui ont ainsi fait abnégation d'eux-mêmes, il en est qui ont brillé dans les camps : nous ne connaissons aucune maison de l'Ordre où quelque brave de l'Empire ne soit venu échanger les épaulettes d'or contre le scapulaire de bure.

Voilà le Prêtre au désert; parlons maintenant de sa sœur dans l'Office divin.



CHAPITRE IV.

AIDE ANGÉLIQUE DONNÉE AU PRÊTRE.

> E le vergini chiuse in casta cella,
> Che Dio con alte nozze a se marita.
>
> (*Gerusal. lib.* , cant. XI.)

Le religieux , quels que soient son nom d'Ordre et la couleur de ses habits, toujours recueilli par la pensée de Dieu , l'âme souvent émue par le silence des grands bois et des longs cloîtres, le front souvent caressé par la brise du désert, lorsqu'il rentre au chœur pour chanter l'Office, et que la voix des cloches et du torrent se mêle à sa voix sous les voûtes , un tel homme, disons-nous, doit saisir et rendre toutes les *poésies* du bréviaire : tandis que le curé doit en comprendre toutes les *amertumes*, lui confident de tous les chagrins, assistant à toutes les agonies ! Et, si nous étendions nos regards sur la hiérarchie sacerdotale, qui ne le

cède en beauté qu'à celle des esprits célestes, si nous considérions ces pontifes revêtus d'or au milieu des pompes augustes de la foi dont ils semblent les génies, en voyant dans leurs mains le bréviaire du Trappiste et du curé de campagne, à eux, nous dirions, à eux il appartient d'exprimer les *gloires* et les *triomphes* de la grande prière. Mais un sujet plus humble nous appelle.

Tous les ministres de l'Office divin, curés, religieux ou évêques, sont des *hommes:* il manque à l'intelligence de nos malheurs un cœur de *femme*, à la poésie des hymnes lyriques une âme de femme, à la douceur des chants religieux une voix de femme, à l'encens des prières un soupir de femme, de femme chaste, vierge et ange comme le Prêtre. La femme a porté la main sur le fruit qui a fait couler tant de larmes; ne pleurera-t-elle pas? Le Prêtre renouvelle le sacrifice de Jésus; que la femme renouvelle le sacrifice de Marie. Et si elle ne consacre pas le sang de Jésus, qu'elle pleure les larmes de Jésus!

O sainte Eglise! cette ravissante harmonie ne pouvait t'échapper. Quand tu créas le sacerdoce, comme Dieu au commencement du monde, tu t'es écriée : « Il n'est pas bon que l'homme soit « seul, faisons-lui une aide qui lui soit sem-

« blable; » et tu as créé la vierge chrétienne : tu l'as consacrée, tu l'as revêtue de l'angélique habit des monastères, tu lui as mis entre les mains le bréviaire de tes Prêtres, et tu lui as donné le nom de *sœur*.

Frère et *sœur* du monde, ils prieront aux mêmes heures, dans le même livre, dans la même langue; leurs voix pourtant ne se rencontreront jamais sous les temples d'ici-bas.— Leurs voix vont se réunir au ciel.

La langue de la prière n'est pas, à la vérité, connue de la sœur, mais le frère la sait, les anges la savent; c'est la langue de l'Eglise, et c'est l'Eglise qui parle à Dieu.

Si la sœur ne sait pas la langue des lèvres, par compensation elle est profondément versée dans la langue du cœur. N'a-t-elle point des nuances d'amour que nous ne connaissons pas, que Dieu n'a données qu'à l'autre moitié de son image? N'a-t-elle point, dans les plis les plus secrets de son âme, l'amour ineffable des mères?.. Or, cet amour, dont la chaste sœur ignore jusqu'au nom, resserré dans ses deux bras de vierge, monte en haut avec toute la force d'une flamme qui s'échappe, tout le charme d'une vertu qui s'ignore; et les prières qu'il emporte avec lui, ô Seigneur, pourraient-elles ne point vous fléchir?

Les anciennes religions offraient des victimes bien innocentes, bien pures : de candides agneaux, de blanches colombes, de jeunes filles qui n'avaient pas connu l'hyménée. Sois, ô ma sœur, la réalité de ces belles figures: gémis comme l'agneau, gémis comme la colombe, pleure comme Rachel dans Rama, pleure comme la fille de Jephté sur les montagnes. — A ton frère les viriles douleurs.

Quel charme as-tu caché au fond des cloîtres, ô sainte Religion? Je n'y vois que sacrifices, et de jeunes filles de toutes les conditions s'arrachent des bras de leurs sœurs et de leurs mères pour s'y précipiter en foule!

Trop pures pour rester dans le monde, trop timides pour fuir au désert, elles sont là près de nous, fermées entre deux barrières, l'une de fer du côté de la rue, l'autre de roses blanches, haie vive d'un petit cimetière situé au fond du jardin; et là leur vie admirable s'écoule comme au désert, car nul mortel ne peut y pénétrer.

Du moins nous avons assisté à leur consécration. Oh! qu'elles sont touchantes les cérémonies de ces noces mystiques! Ici, la jeune postulante vient s'offrir avec une robe blanche et une couronne de fleurs à l'Epoux céleste; là, parée avec

une somptuosité de reine, elle se dépouille au pied d'une crèche et revêt la bure, pour se donner pauvre à l'Enfant Jésus. Les unes s'habillent de noir, en signe de grand deuil; les autres de bleu, en signe d'espérance; et plusieurs de blanc, en signe d'innocence et de joie. Quelques-unes prennent le nom du Carmel et le manteau d'Elie, pour toucher la harpe de David. La religieuse augustine est consacrée sous un drap de mort; celle de Saint Césaire entre au cloître dans un cercueil; la sœur capucine va s'immoler en portant une croix de bois sur l'épaule et une couronne d'épines sur la tête. Toutes s'avancent, ayant au front la bandelette qui marque la victime; avec un cierge à la main, symbole d'une flamme qui va se consumer; avec le grand habit qui convient à l'ange terrestre, avec la joie dans les yeux.

Nous avons entendu leur chant de vierge : peu de notes le composent, et toujours en mode mineur qui convient à la tendresse. Ces voix limpides et faibles qui tremblent un peu, comme quand on craint ou que l'on aime, oh! combien elles nous ont émus! Dans quelques monastères, ces chants sont littéralement perpétuels; jour et nuit une phalange relève l'autre, afin que le feu sacré ne s'éteigne jamais.

Nous avons feuilleté des manuscrits couverts d'élégantes figurines : bréviaires, antiphonaires, graduels, livres de chœur en un mot, qu'elles élaboraient jadis, et pour leur usage et pour les métropoles curieuses de doter leur sanctuaire d'un chef-d'œuvre. Que de foi, que d'amour sur ces inimitables vélins!

Enfin, nous avons lu leurs règles diverses, modèles de simplicité et de profondeur, de naïveté et de philosophie, de poésie et de perfection; mais tout n'est pas écrit. La règle de Sainte Claire, par exemple, offre cet article : « La sœur couchera sur de la paille quand elle « sera malade. » Sur quoi couche-t-elle quand elle se porte bien? La règle ne le dit pas.

Non, non, tout n'est pas écrit; nous n'avons pas vu ni entendu tout ce qui se passe dans un cloître de femmes. — Les anges seuls contemplent l'expression de leurs lèvres et rencontrent leurs yeux; eux seuls regardent les plis de leur voile, les allées de leur jardin, leurs places luisantes dans les boiseries du chœur, et leur indéfinissable démarche sur les dalles du monastère.



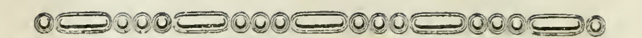
TROISIEME PARTIE DU PREMIER LIVRE.

OEUVRES DU PRETRE
EN HARMONIE AVEC L'OFFICE DIVIN.



près avoir étudié les harmonies du bréviaire dans la vie intérieure et dans la vie extérieure du Prêtre, nous allons les suivre dans ses œuvres.

Ces œuvres sont les arts du dessin et de la musique. Commençons par les premiers.



CHAPITRE I.

ARTS DU DESSIN.

OEUVRE DU PRÊTRE.

Par les arts du dessin, architecture, statuaire et peinture, nous entendons parler de l'église gothique qui les comprend et les consacre à Dieu. Nous ferons voir que l'église gothique, la plus complète et la plus haute expression de la pensée religieuse communiquée à la matière, est pour ainsi dire sortie de terre à la voix de l'Office divin.

N'est-il pas naturel de demander raison à la prière du merveilleux attaché aux parois de l'église gothique? à la prière qui devait donner son nom au temple du vrai Dieu : « Ma maison, « a dit Jésus-Christ, sera appelée maison de « prière ; » à la prière qui a commandé pour elle exclusivement des édifices entiers, comme sont les églises d'abbaye bâties au fond des forêts désertes; à la prière, enfin, qui, dans les cathédrales appropriées aux autres besoins du culte, a laissé de si nombreuses traces de son

génie, qu'on est obligé de la proclamer la reine des lieux.

Nous prouverons donc que la pensée inspiratrice de l'*art gothique* tout entier a été puisée dans l'Office divin.

Cela fait, il restera démontré que l'*artiste* en cet art n'est autre que le Prêtre ou Religieux, ministre de l'Office divin. La matière ne peut être transformée au gré poétique de la prière que par les mains de celui qui en est la personnification complète.

Le Prêtre artiste ! Par désuétude, cette proposition est devenue une nouveauté si étrange, que, pour la rendre familière au lecteur, nous allons l'appuyer sur quelques observations. Oui, le Prêtre a été artiste dans toute la force du terme, quoiqu'il ne le soit plus guère aujourd'hui. Mais il ne l'est plus guère aujourd'hui, parce que le salut des âmes, qui est l'art des arts, *ars artium*, occupe tous ses loisirs, depuis que la foi est rare, que l'erreur abonde, et que les phalanges sacerdotales sont décimées ou dispersées.

Nous passons sous silence vingt ou trente canons, qui, prescrivant au Prêtre de veiller à la convenance des images saintes destinées à

son église, ne lui confèrent que le titre de *juge* et de *connaisseur* dans les arts; nous taisons également les noms, échappés à l'oubli, d'artistes ecclésiastiques, moines, évêques, cardinaux même, qui, depuis Saint Luc, si la tradition est fidèle, jusqu'à Fra Bartolomeo, religieux de Saint Dominique et digne contemporain de Raphael, ont su conduire un compas, un ciseau, un pinceau; et nous cherchons les traces de la main sacerdotale dans les œuvres mêmes qu'elle a créées.

1. Les édifices du moyen-âge,— nous le prenons ici dans sa plus grande extension, — n'ont tous qu'une pensée, et cette pensée est religieuse. Depuis Constantin jusqu'à François Ier, on n'élève plus ni forum, ni arc de triomphe, ni obélisque, ni terme, ni môle funèbre, ni palais, qui mérite ce nom; on ne voit partout que des églises. Voilà donc les arts du dessin exclusivement consacrés à Dieu : il faut bien que les artistes le soient à un degré égal. A l'œuvre on reconnaît l'ouvrier : or, l'œuvre est toute ecclésiastique; les artistes ne le sont-ils pas? Ces temples sont pleins de mystères : quel génie plus mystérieux que celui du Prêtre? L'art est élevé à la dignité de mission évangélique : qui a accompli cette mission, sinon ceux à qui il a

été dit : « Allez et enseignez? » Oui, la religion domine tout, et ses ministres lui consacrent tout. Et, chose merveilleuse! les sanctuaires qu'ils lui bâtissent en les créant, sans rien perdre de leur sainteté, offrent plus grandiose tout ce que d'ailleurs on négligeait : un forum sous le parvis et quelquefois dans les nefs [1], des arcs de triomphe dans les portes, des obélisques dans les flèches, un musée dans les chapelles, toute une nécropole sous le pavé, et un palais féerique élevé au Roi des rois dans le chœur. Toutes les gloires de la nation vont se perdre dans la gloire de la Foi!

2. Le nombre des objets d'arts produits pendant le moyen-âge est vraiment prodigieux. Comment expliquer ce prodige, si ce n'est par l'immense développement qu'avaient pris les maisons religieuses? Qu'on cherche ailleurs une puissance aussi vaste, animée du même esprit, tendant au même but, et maîtresse sans rivale daus le domaine de l'intelligence et des loisirs occupés : on n'en trouvera pas l'ombre. Le cloître attirait tous les talents; quiconque avait de

1. — Au dôme de Florence, on agitait les affaires de la République, on commentait la *Divine Comédie;* à Notre-Dame de Paris, on prêchait les Croisades.

l'élan dans l'âme, au lieu de conspirer, de plaider, d'écrire, de crier par les cent mille voix de la presse, prenait un froc, imprimait une pensée sur une pierre, sur une vitre, sur une feuille de vélin, sur une planche de chêne, et offrait son travail au seul monument de la nation, au livre de tous, à la maison commune, au temple de Dieu.

3. Parmi ces œuvres, il faut s'attendre à en rencontrer qui reproduisent le même sujet; et l'on remarque que ce sujet, sauf des différences assez légères de style, est toujours traité de même. Il y avait donc dans l'art, comme dans la foi, des *traditions*, dont on croyait ne pouvoir s'écarter sans faillir. Raphael, qui devait fermer l'ère des traditions artistiques, les a si bien connues, qu'il les a toujours respectées : sa *Vierge au chardonneret*, par exemple, où l'on ne voit guère qu'une agréable fantaisie, est l'une de ces traditions ; nous avons compté jusqu'à neuf *Vierges au chardonneret*, toutes plus anciennes les unes que les autres, dans la petite galerie de Sienne. — Sans doute on racontait alors une légende de Notre-Seigneur, dans laquelle figurait l'hôte ailé des jardins. — De même, le *Sposalizzio* du peintre d'*Urbino* est la reproduction presque exacte du même sujet, peint par l'*An-*

gelico, qui ne l'avait pas inventé; nous l'avons retrouvé plusieurs fois sous des dates beaucoup plus anciennes, entre autres lieux, à *Or-san-Michele*, à Florence. Mais les traditions de l'art sont, sur plusieurs points, les mêmes que celles de la foi : qui a si bien veillé à la conservation des premières, sinon le gardien des secondes, le Prêtre, à qui il a été dit : *Nihil innovetur, nisi quod traditum est?* Tout autre que lui eût donné dans l'innovation, entraîné par l'erreur, par le désir de se distinguer, ou simplement par les allures vagabondes du génie. Aussi, depuis que le sceptre de l'art a été brisé dans la main du Prêtre, c'est-à-dire, depuis l'époque de la *prétendue* renaissance et de l'émancipation trop *réelle* de l'esprit, on ne voit plus sortir de l'atelier, sous le nom de sujets religieux, que des œuvres isolées et bâtardes, parce qu'il n'y a plus que des *individus* sans tradition quelconque.

4. Certains sujets religieux et traditionnels expriment une piété si tendre, un mysticisme si élevé, qu'ils réclament pour auteur, non-seulement l'artiste religieux, mais le saint. Il ne faut pas chercher un tel homme ailleurs que dans ces asiles de sciences et de vertus, où des docteurs séraphiques écrivaient comme les pein-

tures. Tel tableau offre des traits sublimes de béatitude céleste : est-ce le monde qui a rêvé cela? n'est-ce pas plutôt l'âme extatique des cloîtres, qui, pour peindre les visions d'en haut, n'a qu'à copier d'après nature? Demandez à un artiste ordinaire un tableau de la rédemption : il n'imaginera rien de mieux qu'un Christ en croix. Mais l'artiste au scapulaire peindra à côté du Christ en croix, comme dans l'église d'Assise, des anges pleurant, déchirant leur tunique, se tordant de douleur; la Sainte-Vierge tombant évanouie entre les bras de ses compagnes; les saintes femmes et Saint Jean en proie à divers déchirements; et quelque personnage honoré des sacrés stigmates, tel que Saint François, Saint Joseph de Calasance, ou Sainte Gertrude, c'est-à-dire toute l'Eglise souffrante et crucifiée avec son chef! On ne peut attendre beaucoup de celui qui ne voit le plus souvent que la gloire ou la fortune au bout de ses pinceaux; s'il cherche à traduire la pensée religieuse, c'est au risque de l'enlaidir, au moins de la parodier. Mais celui qui la médite et s'en nourrit, qui a placé son trésor et sa gloire dans un autre monde, ne prend le marbre ou la toile que pour y répandre le trop-plein de son âme; il ne traduit pas, il commente bellement. C'est

ce qu'on admire si souvent dans les œuvres qui nous occupent.

5. Ces œuvres, du reste, ont une physionomie toute particulière. L'amateur qui a beaucoup vu, a remarqué ces poses raides comme les figures hiéroglyphiques; ces draperies rangées avec ordre, selon le goût des artistes d'Egine; ces chevelures de femmes, tombant et tressées à la mode des Indes; ces barbes symétriques de vieillards, qui rappellent le fameux Platon en bronze de Naples; ces yeux taillés en amande, ayant la pointe extérieure relevée comme dans les types étrusques; ces nus qui n'ont rien de commun avec la nature; en un mot, ce style *hiératique* qui nous reporte aux temps anciens, où l'art, traité dans la profondeur des temples, en sortait tout mystérieux. Or, en retrouvant ce style singulier sur les monuments chrétiens, faut-il en chercher la source loin du sanctuaire où ils sont étalés? Les cloîtres, qu'on ne manque jamais de rencontrer dans le voisinage de l'église gothique, ne remplacent-ils pas parmi nous les tribus sacerdotales de l'Egypte, des Indes, de la Judée, de l'ancienne Grèce, tribus qui conservèrent si longtemps le monopole des sciences et des arts?

Nous avons signalé dans les images chré-

tiennes des caractères qui paraissent empruntés aux leurs : le sont-ils réellement, ou découlèrent-ils spontanés? Nous ne saurions le décider. Toutefois, aucune de ces deux hypothèses ne nous embarrasse : dans la première, c'est une tradition de plus; dans la seconde, c'est une loi harmonique; les mêmes causes produisent les mêmes effets. Nous avons aussi remarqué parmi les premiers chefs-d'œuvre des anciens peuples des caractères qui nous ramènent dans les Gaules modernes et semblent *gothiques :* citons pour exemple une petite statue de Pompeï, représentant Diane, naïve, gracieuse, modestement vêtue, ayant la bordure de son péplum, la chevelure, la bouche et les yeux peints sur le marbre, toute semblable à l'un de ces anges chrétiens qui veillent sur le tombeau des *hauts et puissants seigneurs.*

6. Le style hiératique va nous servir de transition entre la sublimité de la pensée et l'infirmité de la forme dans l'art chrétien, infirmité qui prouve, une fois de plus, ce que nous avons avancé. On a vu ces squelettes habillés, ces traits barbares, ces plis faits à plaisir, ces mains semblables à des fourchettes, ces pieds impossibles, ces formes misérables, en un mot, qui se traînent pendant des siècles sans presque s'éle-

ver. Eh bien! à ces négligences de style nous reconnaissons l'homme séparé du monde, détaché des sens, ne vivant que de l'esprit; s'enquérant peu de la forme, si le cœur est touché. Il aimerait bien mieux faire pleurer que réjouir les regards des curieux par une vaine imitation. L'art est pour lui une écriture : que lui importe la beauté du trait, si la beauté de la foi est traduite? Et, peut-être a-t-il pressenti que la forme, trop cultivée, détrônerait la pensée religieuse pour lui substituer la matière... et la volupté; qu'on en viendrait à choisir de préférence des saintes pour peindre des femmes, et des martyrs pour copier des nus : remplaçant ainsi le plus beau, le plus pur des cultes par un paganisme impur et sacrilége.

Mais, hâtons-nous de le dire, ce n'est point le Christianisme qui a inventé la barbarie de la forme, il l'a reçue, hélas! des Grecs et des Romains; et c'est lui qui l'a fait disparaître en imprimant au dessin qu'il dédaigne, et que peut-être il redoute, un développement *nécessaire*, et d'autant plus sûr que la marche en est plus lente. Oui, il n'a trouvé sous sa main que le cadavre de l'art; il l'a pris, il l'a réchauffé, il l'a vivifié, il lui a communiqué cette grâce, cette jeunesse, cette beauté, qu'est venu couronner

Raphael. Tel est l'effet certain des traditions, qui entent génie sur génie, qui font de toutes les âmes d'artistes une seule âme de géant. N'en doutons pas, Raphael, élève de Cimabué, n'eût été qu'un Giotto; et Orgagna, disciple de Pérugin, eût peut-être dépassé Raphael. Rejetez les traditions, vous brisez du même coup l'échelle qui porte le génie dans la région du beau.

7. Absence totale de noms d'auteurs sur les innombrables monuments du moyen-âge. — A ce signe je reconnais encore l'humble chrétien, qui, après avoir oublié le monde, s'est oublié lui-même, qui fuit la gloire loin de la rechercher, qui se fait petit sur la terre pour être élevé dans le ciel. Inscrit sur le livre de vie, son nom n'est-il pas assez immortel? C'est à l'homme, dont la vie s'écoule dans les limites étroites de la famille, qu'il appartient de demander un souvenir à la matière périssable. Mais le pauvre clerc, qui a son tombeau sous l'autel, son royaume dans l'éternité, sa famille dans l'Eglise catholique, n'a rien à réclamer du monde. Il passe ignoré, et donne toute sa part de gloire à Dieu.

Nous reconnaîtrions son génie à bien d'autres signes encore : par exemple, à cette modestie qui le pousse à vêtir exactement toutes ses figures, à dissimuler sous les plis les formes

réputées voluptueuses ou indécentes, à donner une tunique même au Christ en croix; modestie si loin de l'artiste aujourd'hui! Mais c'est assez; terminons en répondant à une objection que le lecteur nous tient prête.

— Vous dites que les artistes du moyen-âge appartenaient au Clergé. Mais nous connaissons des noms d'artistes célèbres qui n'en sont pas. Cimabué, Giotto, Orgagna, Pérugin, Raphael, que vous-même avez cités, en faisaient-ils partie?

— C'est comme si l'on nous disait que le Prêtre n'est pas le ministre de l'Office divin, parce que Saint Louis disait son bréviaire, que Charlemagne chantait l'Office, et que la foule des fidèles va à Vêpres.

Nous croyons et nous avons voulu dire que le Prêtre régnait dans l'atelier comme le médecin dans la salle de clinique, comme l'avocat au tribunal, mais non qu'il fût impossible de s'occuper d'art sans être revêtu d'un costume sacré, pas plus qu'il ne l'est de guérir une maladie sans diplôme, ou de plaider une cause sans barrette.

Loin de conserver le monopole de l'art, quoiqu'il en eût le droit, puisqu'il l'avait sauvé du déluge universel de la barbarie, le Prêtre en

répandait avec ardeur les éléments parmi les fidèles : de même qu'il les associait à sa foi, à ses espérances, à sa charité; qu'il instituait le tiers-ordre pour les rendre participants des vertus du cloître sans les obliger à quitter le monde. Toujours est-il qu'il dominait les arts de toute l'influence de ses exemples et de ses leçons : ce qu'il n'exécutait pas, il le commandait... et il l'inspirait; et rien ne se faisait sans lui. Nous n'en voulons d'autres preuves que cet esprit éminemment et invariablement chrétien qui anime tous les monuments du moyen-âge, et qui a disparu depuis que l'influence unitaire a manqué. Il en était, après tout, de cela comme du reste; tout rayonnait du cloître, les arts comme la science et la vertu.

Sans doute, Cimabué, Giotto, Orgagna, Pérugin et Raphael étaient de simples laïques; mais leur éducation d'artiste est toute religieuse, toute monastique. Leurs œuvres en font foi, et l'histoire au besoin le prouverait. Le premier ne sort pas de l'art byzantin, qu'il vaut autant nommer *basilien*, des religieux de Saint Basile qui s'en firent les missionnaires. Le second tire de la vie de Saint François toute une Odyssée chrétienne, dont il couvre les deux murs intérieurs de l'église d'Assise, élevée sur

le tombeau du Séraphin. Le troisième prêche sur les murailles les mêmes vérités terribles du salut, que, dans le même temps, quelque pauvre religieux, transformé en réformateur, fait retentir sur les places publiques de Pise et de Florence. Le quatrième, élevé par un Prêtre, est né sur ces montagnes de l'Ombrie, vraiment embaumées du parfum de foi et d'amour que les disciples de Saint François et de Sainte Claire y répandent; faut-il être surpris de la *sainteté* et de la *suavité* de ses peintures? Et tous sont tellement habitués à tirer tout du cloître, leurs doctrines et leurs inspirations, qu'ils y prennent encore leurs *thêmes* et leurs *modèles :* de là cette foule de têtes couronnées de cheveux, ces longs costumes simples et pittoresques, ces larges et beaux plis de bure, ces chapes ruisselantes de pierreries et de miniatures, qu'on remarque dans leurs tableaux. Quant à Raphael, tant qu'il imite exactement son maître, il nous appartient comme celui-ci. Lorsqu'il s'élève, il est encore à nous et nous le réclamons; car il reste fidèle aux influences de l'Eglise. Seulement, au lieu de simples moines, son entourage est composé de cardinaux : on le comprend assez en regardant ses Chambres.

Il semble qu'on ne puisse nommer Raphael

sans Michel-Ange; eh bien ! que ce soit pour les séparer. Placé en dehors des influences que nous avons signalées, celui-ci ne nous appartient plus; et nous le regrettons médiocrement. Génie profond, mais *singulier* et *solitaire*, en s'enfermant dans son atelier, il devait s'égarer. S'il eût laissé pénétrer jusqu'à lui un simple moine, pendant qu'il peignait la Sainte Famille qu'on lui a fait l'honneur de placer dans la *tribune* de Florence à côté de tant de chefs-d'œuvre, il n'eût pas jeté dans le fond de ce tableau cinq *académies*, cinq hommes nus, qui ne figurent là, dit Vasari, que pour faire voir que le maître savait l'anatomie [1]; le moine lui eût dit : « Cela « fait pleurer la Sainte-Vierge et l'Enfant Jésus. » Le même ignorant, admis dans la Sixtine pendant que le *sauvage* y traçait secrètement le *Jugement dernier*, lui eût fait observer, en voyant ce ciel de bienheureux complètement nus, que c'est indécent pour un ciel et pour une chapelle. — Les premiers Grecs habillaient bien Vénus. — Et si Michel-Ange eût persisté dans son projet, voulant peindre l'innocence des bienheureux dans leur nudité, le moine

1. — Et qui cependant prouvent qu'il ne la savait guère, tant les muscles sont arbitrairement placés.

eût pu l'engager à *revêtir* du moins les corps des Saints de cette beauté primitive qui couvrait Adam et Eve, qui couvre encore l'Antinoüs, les Grâces de la sacristie de Sienne, et qui est tout-à-fait absente des *académies* herculéennes du protégé des Médicis. [1]

Arrêtons-nous donc à Raphael.

Et, en plaçant ce beau nom sur notre liste, disons que le Prêtre, après avoir réchauffé les arts connus, après avoir créé un art inconnu, a aussi créé des artistes.

La thèse que nous venons de soutenir est un

1. — On lui eût fait bien d'autres observations. Faut-il en citer une que nous avons entendue sur les lieux? Chacun sait que, parmi les bienheureux nus que Michel-Ange a placés dans le ciel, s'en trouve un, Saint Barthélemi, qui n'est pas même vêtu de sa peau; il la tient à la main. Or l'apôtre écorché est assez près de Notre-Seigneur et juste sous le geste terrible dont le Dieu vengeur repousse les réprouvés, qui sont au bas de la scène. Un Anglais, voyant cela, dit à sa compagnie : « Christ a bien raison « de se fâcher en apercevant si près de lui un être aussi « dégoûtant : il veut le chasser du ciel. »

Sachons gré à Michel-Ange de n'avoir pas plus étendu son ciel, sans quoi il nous eût montré des saints rôtis, bouillis, écartelés, coupés en deux !

peu accidentelle et un peu générale : celle qui va suivre dérive naturellement de notre plan et sera restreinte. Nous avons à établir que le bréviaire a inspiré l'*art gothique*, art particulier, dont les limites chronologiques s'étendent de la fin du douzième siècle jusqu'à la fin du quinzième, et les limites topographiques, ne dépassant guère les Alpes et les Pyrénées, le restreignent dans le nord.

L'influence de l'Office divin sur l'*art gothique*, c'est-à-dire sur l'architecture, la statuaire et la peinture, qui ont concouru à élever et embellir les églises de ce nom, est si puissante et si vraie, que nous sommes étonnés qu'après tant d'études curieuses on n'ait pas encore songé à s'en servir pour expliquer les mystères inexplicables sans cela dont cet art est plein.

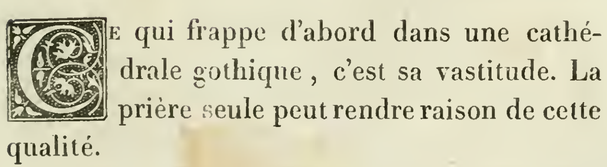


CHAPITRE II.

INFLUENCE DE L'OFFICE DIVIN SUR L'ART GOTHIQUE.

ENSEMBLE DE L'ÉGLISE GOTHIQUE. — CHOEUR. — LIVRES DE CHOEUR.

> On aura beau bâtir des temples grecs bien élégants, bien éclairés, pour rassembler *le bon peuple* de Saint Louis, et lui faire adorer un Dieu *métaphysique*, il regrettera toujours ces Notre-Dame de Reims et de Paris, ces basiliques toutes moussues, toutes remplies de générations décédées et des âmes de ses pères.
>
> (*Génie du Christian.*)



Ce qui frappe d'abord dans une cathédrale gothique, c'est sa vastitude. La prière seule peut rendre raison de cette qualité.

Tout naturellement, les limites d'un édifice sont déterminées par l'étendue de la foule qui doit s'y réunir; et, quand cette mesure est con-

sidérable, on ne cherche pas à la dépasser, à cause des difficultés architectoniques contre lesquelles on aurait à lutter. Une telle mesure n'a pas été la raison déterminante des grandes dimensions de nos vieilles églises, car on ne les voit jamais remplies par la foule; quelle que soit la solennité des fêtes ou la célébrité du prédicateur, dont la voix, du reste, ne pourrait en atteindre les dernières limites, il reste toujours derrière la masse des assistants de vastes lacunes. Objectera-t-on que la foi de nos pères, étant plus vive, entraînait plus de monde à l'église? Nous répondrons qu'en telles circonstances, aujourd'hui, la curiosité vient en aide à la foi; et qu'anciennement, si la foi était plus vive, la population était moindre et les églises plus nombreuses. Il faut donc chercher ailleurs que dans le concours d'une assemblée la raison de cette vastitude qui nous étonne. Cette raison, nous l'avons insinuée, c'est la prière, c'est l'Office divin. C'est l'Office divin qui, après une croissance de plusieurs siècles, recula à ces distances effrayantes les murailles et les voûtes devant former sa *maison*. Lui seul peut lier ou rompre tout cet ensemble, faire parler ou faire taire toutes ces harmonies. Il avait besoin de longues perspectives, de

mystérieux lointains, de répercussions sonores, de sinus mélodieux, d'un jour demi-voilé, de lignes verticales et sans fin, de niches pour tous les bienheureux qu'il chante, d'innombrables charniers pour tous les morts dont il garde mémoire; et, à sa voix, l'église gothique a paru!

Jamais les plus grands peuples n'ont réuni dans leurs monuments tant de grâce à tant de force, tant de légèreté à tant d'élévation.

Sous ces voûtes majestueuses, la prière sacrée retrouve le mystère des premiers sanctuaires, l'aspect des forêts, l'écho des solitudes. Ces aiguilles pyramidales lui montrent le ciel, comme les cyprès d'Italie, les peupliers de France, les sapins de la Germanie. Ces fortes colonnes, du sommet desquelles s'échappent en s'évasant une gerbe d'archivoltes, lui rappellent les palmiers de la Thébaïde. Et ces puissants piliers en faisceaux, composés de frêles nervures qui partent de terre, montant et soutenant l'édifice, pour aller se croiser dans les voûtes, ne sont-ils pas, comme l'a dit M. de Montalembert, l'image de la prière elle-même, qui soutient la foi, qui est forte quand elle procède d'une assemblée, et qui, s'échappant de plusieurs centres communs, va de tous points se réunir au ciel?

Ce n'est pas tout, entrons dans le chœur: nous

verrons sous d'autres formes se multiplier le même accord. Son nom fait déjà penser à la prière, il s'appelle *chœur* comme les chants de celle-ci.

A la tête d'une immense croix formée par le plan de l'édifice, est un autel : un autel et une croix, parce que l'Office est, comme la Messe, le mémorial de la Passion et la longue harmonie du sacrifice divin.

A quelque distance de l'autel règne une barrière élevée qui sépare les clercs du peuple : il faut à la prière du recueillement. Mais pourquoi cette barrière est-elle si riche de travail? c'est qu'elle renferme une image du ciel : l'autel est le trône de l'Agneau ; les enfants de chœur représentent les vierges qui entourent l'Agneau ; les religieux sont les séraphins de ce paradis ; prophètes, apôtres, martyrs sont sculptés sur les stalles ; et la clôture, si belle en dedans et en dehors, rappelle les murs de Sion.

Mais l'image de Sion ne peut nous suffire, nous soupirons après la réalité ; souvent donc nous nous tournons vers l'orient, et chaque fois nos yeux rencontrent, dans les verrières du chevet, un voile resplendissant d'anges et de saints, au travers duquel nous contemplons l'éternité.

Quant au jubé, cette perle de l'architecture gothique, n'est-il pas la fibule du collier de l'épouse, de l'épouse exilée qui chante pour se distraire en attendant l'époux?

Nous ne pouvons sortir du chœur avant d'avoir jeté un coup d'œil sur l'un de ses meubles les plus précieux : nous voulons parler du livre même de la prière, du Bréviaire.

Le voilà divisé pour certains chants en deux gros volumes sur les versants du lutrin; le voilà encore dans une niche, recouvert d'une épaisse ciselure d'or et d'ivoire, attendant le grand seigneur ou le roi très chrétien qui vient parfois s'asseoir au chœur pour chanter Matines [1]; le voilà enfin à la place de chaque religieux.

Tous ces Bréviaires sont excellemment écrits à la main : ouvrez-les, quel charme vous saisira! Au calligraphe des cloîtres, les caractères

1. — Plusieurs exemples semblables sont cités dans l'*Histoire de Paris* par M. Gaule. — On conserve à la Bibliothèque nationale les Bréviaires de Saint Louis, de Charles-le-Chauve, d'Anne de Bretagne, et d'autres d'illustre provenance. Ces Bréviaires sont admirablement reliés, peints et écrits.

alphabétiques ne suffisent pas; il fait marcher de pair le *calame* et le pinceau. Comment pourrait-il transcrire la parole de Dieu sans la dessiner, toucher tant de fleurs sans en tresser des couronnes, soulever tant de consolants mystères sans en peindre la face accessible aux yeux? Il a donc peint sur la même page où il a écrit, il a peint les visions dont son esprit était frappé. Et il a entouré ce double langage d'un ruban de pourpre, d'or ou d'azur, tout émaillé de charmantes fantaisies, de tiges, de fleurs, de fruits, d'insectes aux mille formes et aux mille couleurs.

Lorsque les profanes verront ces admirables vélins, ils s'écrieront : « Oh! comme ces bons moines devaient être distraits! » Et nous de répondre : Oh! comme ces anges devaient être portés à Dieu, en contemplant sur la même page sa parole et ses œuvres! Amants de la solitude, ils cultivèrent dans leurs murailles ce que celles-ci leur dérobaient ; ils reproduisirent autour d'eux la parure des champs qu'ils avaient quittés.

L'ordre et le sujet des petits tableaux, dictés par le calendrier chrétien, offrent naturellement une galerie complète des plus saisissantes conceptions de la foi. On ne trouve pas là, il est

vrai, la *science du nu :* ces pieux artistes pensaient que les habits sont faits pour couvrir le nu, et ils ne cherchaient pas à le trahir en y collant les habits. Si la science y perd, la vertu y gagne : malheur à celui qui outrage la vertu avec le plus beau des arts ! c'est un assassin qui tue avec un sceptre d'or. Toutefois, à défaut d'*académies,* les miniatures nous font voir des draperies très belles.

Mais ce qu'on ne se lasse pas d'admirer et qui désespère le copiste, c'est l'expression de toutes ces petites figures; elles exhalent un parfum de chasteté, de simplicité, de sainteté qui nous gagne invinciblement. Chose étonnante! le régime de nos cloîtres est sévère, rien pourtant de sévère ne se fait remarquer dans les œuvres d'art qui en sortent. Nous avons vu des miniatures bysantines; elles sont *tristes, sombres* et *sévères*, c'est-à-dire profondément *mélancoliques*, ainsi que devaient l'être les religieux basiliens qui nous les ont laissées. Quel spectacle consternant aux yeux des derniers Grecs, des derniers Romains, qui réchauffaient sous un scapulaire le génie des lettres et des arts près de s'éteindre! les deux plus grands empires du monde s'écroulaient! Mais, au moyen-âge et dans les Gaules, c'était différent. Des chrétiens

avaient passé de la barbarie à la civilisation, et de là, à la perfection évangélique, poste avancé, d'où l'on commence à découvrir le Ciel. Sans regret pour le passé, pleins d'espérance pour l'avenir, il n'avaient que les célestes joies de leur âme à répandre sur tout ce qui les entourait. Aussi tout ce qui découle de leur pinceau est *doux*, *riant* et *suave*.

Quant à la *béatitude*, ce haut degré de l'expression, ce dernier essor de l'âme, cette limite suprême montrée au génie, elle est rendue dans les miniatures qui nous occupent avec une perfection qui a été atteinte par les plus grands maîtres, mais qui n'a jamais été dépassée par personne.

Du reste, qu'on ne pense pas que ces peintures soient étrangères aux mouvements du dehors; elles marquent au contraire tous les progrès de l'art, toutes les nuances des écoles: ce qui nous porte à conclure qu'elles furent exécutées par de vrais artistes.

Nous ne pouvons donc, d'après cet aperçu, nous empêcher de les prendre pour des œuvres d'art et pour des chefs-d'œuvre dans leur genre. Ceux qui ne les ont pas vues pourront s'en faire une idée, s'ils considèrent que, la religion étant le foyer du beau dont l'art est la splendeur, ces

œuvres d'une nature si chrétienne, rêvées dans un sanctuaire pendant les saints Offices, exécutées dans une cellule par des moines et des religieuses, anges de la terre, doivent être vraiment angéliques.

Mais on nous demandera peut-être où nous avons vu les miniatures dont nous parlons.

Nous les avons vues par milliers de volumes dans trois grandes bibliothèques de Paris : la Bibliothèque nationale, Sainte-Geneviève et l'Arsenal, où, disons-le en passant, elles sont à peu près perdues et pour l'art, et pour l'histoire, et pour la religion. Quant à leur provenance, ce n'est pas du premier coup qu'on peut parvenir à la connaître. Les savants commis à la garde de ces trésors n'en savent ni les auteurs, ni les dates, ni les origines : un numéro d'ordre, voilà tout ce qui les dirige dans le classement des *manuscrits à figures.* Mais il ne nous fut pas difficile de soupçonner que ces manuscrits, sauf un ancien fond, produit de legs testamentaires faits par des rois et des princes, depuis Charles V, viennent en grande partie des cloîtres détruits par la révolution, et qu'ils sont bien l'œuvre des religieux et des religieuses qui habitaient ces saintes retraites. Cependant, les preuves di-

rectes manquent. Après avoir pillé et démoli les cloîtres, n'en a-t-on pas brûlé les chartes pour effacer jusqu'au souvenir du nom religieux? Dans cette extrémité, allons étudier la question en Italie, où les cloîtres sont encore debout avec leurs anciennes richesses et leurs souvenirs.

Si les Ordres religieux, en Italie, au moyen-âge, nous offrent des miniaturistes, il sera logique de conclure qu'il y en avait dans le même temps en France, où les mêmes Ordres existaient. Car les Ordres religieux n'ont pas de nationalité; leurs couleurs n'ont rien de politique; ils portent partout des mœurs et des goûts semblables. Si les Dominicains, par exemple, comptaient parmi les leurs beaucoup d'artistes au-delà des Alpes, il devait en être de même en-deçà : Saint Dominique n'est pas plus italien que français, et sa famille ne s'est pas moins étendue dans nos climats qu'à l'étranger.

Outre cette unité purement monastique, les Ordres religieux en possédaient une autre qu'on peut dire *catholique.* Ils comprenaient toute l'Eglise enseignante, corps et doctrines. Le Prêtre séculier, *isolé*, pour mieux dire, était à peine connu; l'apôtre laïque était bien plus rare encore. Les Ordres religieux participaient donc à cette *unité d'esprit* qui est l'un des signes de

la véritable Eglise, à laquelle ils donnaient en retour l'*unité d'action* la plus parfaite qui fût jamais. Un jeune religieux se sentait-il appelé aux sciences? il pouvait choisir son école sur toute l'étendue du royaume spirituel, sans s'inquiéter ni des frais de route, ni des frais plus considérables de séjour dans une ville étrangère, ni d'une langue inconnue, ni de formalités quelconques. Partout il rencontrait des *frères* qui partageaient avec lui le pain, le toit, le vêtement, le savoir, et lui parlaient la langue de sa mère, de l'Eglise, c'est-à-dire le latin. Ainsi, Saint Thomas, dominicain de religion, napolitain d'origine, vient étudier à l'Université de Paris. Etait-il besoin d'un personnage capable d'occuper un poste éminent, un archevêché, le saint-siége même? Grâce aux Ordres religieux qui l'offraient, on pouvait le connaître et l'appeler quelque part qu'il fût, sans avoir égard aux limites des états. Ainsi l'archevêché de la capitale de la Lombardie est offert à Saint Bernard, cistercien, français; et Saint Bonaventure, franciscain, toscan, est sollicité d'accepter le siége d'York en Angleterre; ainsi tous les royaumes, peut-être toutes les provinces, ont donné un successeur à Saint Pierre. Les Ordres religieux sont comme le réseau entier

des canaux sanguins de l'Eglise; par eux la vie divine coule du cœur aux extrémités et des extrémités au cœur. Si donc nous distinguons dans l'une de ces artères encore vive une molécule particulière de sang, nous sommes forcés de croire qu'elle circulait également dans l'artère voisine coupée : c'est-à-dire, pour en revenir à notre point de départ, il y avait des miniaturistes dans les couvents de France, s'il y en avait à la même époque dans les couvents pareils de l'Italie.

Or, rien n'est mieux établi que le point sur lequel repose tout notre argument.

D'abord, les couvents et les églises de la Péninsule sont encore en possession de leurs anciennes richesses indigènes. De tout côté l'on fait voir aux curieux, entre autres objets d'art, dans les sacristies, dans les sanctuaires clos, dans les *librairies*, des manuscrits enluminés, œuvres d'artistes deux fois religieux qui vécurent là même et qui y sont enterrés. On se rappelle leur talent par une tradition d'autant plus sûre, qu'elle est appuyée sur la possession des choses et sur la succession de la même famille.

Ensuite, l'histoire confirme la tradition.

Lanzi commence sa *Biographie des Peintres*

par le chanoine *Oderico,* de Sienne, *miniaturiste,* qui vivait au douzième siècle : les chanoines suivaient une *règle* sévère. Vasari est plus précis : dans la *Vie de Dom Lorenzo,* peintre et religieux du couvent des Anges, à Florence, il dit qu'avant et après cet artiste, *beaucoup* de religieux de la même maison fleurirent dans la peinture sur table (la toile n'était pas en usage, on peignait sur des planches), à la fresque, en mosaïque et en *miniatures;* il les dit même *excellents* dans les choses du dessin, *uomini eccellenti nelle cose di disegno.* Mais l'ouvrage qui jette le plus grand jour sur la question est tout-à-fait moderne. Le père Marchèse, dominicain du couvent de Saint-Marc à Florence, vient de publier les *Memorie* sur les artistes de son Ordre, peintres, sculpteurs et architectes : il en a rempli deux volumes, quoique cet Ordre, adonné à la prédication, eût moins de temps à consacrer aux arts que ceux qui sont complètement cloîtrés. Mais on n'a pas pris la peine de s'occuper de ceux-ci. Or le père Marchèse fait voir au long que les couvents de Sainte-Catherine à Pise, de Sainte-Marie-Nouvelle à Florence et de Saint-Marc dans la même ville, étaient peuplés de miniaturistes. Citons l'un des traits qu'il raconte : « Jean-Dominique, frère prêcheur, dit-il, étant

devenu cardinal de la sainte Eglise, réforma plusieurs couvents d'hommes et de femmes de son Ordre, et, dans tous, il encouragea l'étude de la *miniature* par ses leçons et par ses exemples, accomplissant lui-même ce que ses élèves ne savaient pas faire : *Bisogna ricordarsi di Giovani Domenico del ordine dei Predicatori e poi cardinale di santa Chiesa, il quale riformi più conventi di uomini e di donne, e in tutti studiò a introdurre l'arte della miniatura, e donò a frati e sorelle il modo di ben condurre i lavori di minio* (miniature), *e si offri di ultimare quei più difficili che essi o esse non sapeano eseguire.* [1]

Un autre réformateur beaucoup plus célèbre du même Ordre, Savonarole, malgré sa morale sévère, développa également le goût des arts parmi les siens. A sa voix une foule d'artistes, déjà connus dans le monde, vinrent prendre l'habit de Saint Dominique. Pour ne citer que les miniaturistes, nommons *Fra Benedetto*, *Fra Filippo Lapacini* et *Fra Eustachio.* Bien mieux, une noble dame florentine, convertie par lui, fonda par son ordre, *via Larga*, dans la capitale de la Toscane, une communauté de religieuses

1. — *Memorie*, etc., première édition.

qui passaient à peindre des livres de chœur tout le temps qu'elles ne donnaient pas à la prière. Elles devinrent si habiles dans cet art, que Rome, Naples et la Lombardie se disputèrent leurs vélins.

Nous n'avons rien dit encore de l'immortelle gloire du couvent de Saint-Marc, le bienheureux Jean de Fiésole, surnommé *Angélique*, pour le caractère céleste de ses peintures. Aidé de son frère Bénédetto, religieux édifiant et artiste habile comme lui, il peignit vingt livres de chœur, dit Vasari. Ses figures de Saints, au jugement même du *païen* narrateur qui vient d'être cité, ont plus l'air saint qu'aucune autre sortie de main de maître. Pour reproduire tant de sainteté, pensait Michel-Ange, il allait prendre ses modèles au ciel. Qui le croirait? Michel-Ange s'extasiait devant les tableaux de l'Angélique! l'esclave du nu, des formes crues, des poses outrées, des mouvements convulsifs, était enfin charmé par la décence, par la naïveté, le calme et la quiétude!

La modestie du Bienheureux égalait son génie. Vasari en rapporte un trait qu'il n'est pas inutile de mentionner.

Appelé à Rome par Nicolas V pour peindre la chapelle particulière du pontife, au Vatican,

— car Jean de Fiésole n'était pas seulement miniaturiste, — il recevait de fréquentes visites de Sa Sainteté, qui apprit à le connaître. Un beau jour, l'archevêché de Florence étant venu à vaquer, le pape entre dans la chapelle et annonce au bon moine qu'il a fait choix de lui pour occuper ce siége. A cette nouvelle, les pinceaux tombent des mains de l'artiste ; il se jette aux pieds du pontife et lui dit : « Saint Père, détournez les yeux d'un misérable comme moi, je ne vaux rien pour conduire les peuples. Mais j'ai au couvent un frère qui aime les pauvres et craint le bon Dieu : frère Antonin, je vous supplie de le nommer à ma place. » Le pape, informations prises, accéda à cette prière ; et frère Antonin fut Saint Antonin, archevêque de Florence !

La chapelle que le Bienheureux a peinte au Vatican existe encore, voisine des fameuses Chambres de Raphael ; et Raphael ne voulut pas qu'on la détruisît, comme on en avait le projet, pour lui faire de la place : elle est donc bien là. Mais quelle différence entre la vertu des deux artistes ! l'un refuse le premier siége de l'Italie après Rome, qui lui est offert et qu'il mérite ; l'autre ambitionne le cardinalat, dont il est, — pardon, peintre divin ! — parfaitement indigne.

Pour en revenir aux manuscrits à figures de Paris, nous croyons en avoir assez dit pour justifier l'origine que nous leur avons donnée. D'ailleurs, quelques-uns de ces étonnants parchemins offrent, à première vue, un air tout monastique. Sans parler de ceux dont le frontispice représente un moine tendant un livre, le livre même son œuvre, à quelque noble personnage; sans parler non plus de ce parfum du sanctuaire et de la cellule qu'ils exhalent tous, il y a, par exemple, une Bible enrichie de trois mille tableaux; chaque tableau renferme, dans un encadrement gothique très ouvragé et rehaussé d'or, une moyenne de cinq figures, sans compter les statuettes du cadre: chaque figure a dû coûter plusieurs jours de travail, car elles sont d'un grand fini. Il a donc fallu plusieurs vies d'artistes pour créer un seul volume! Quel est le prince qui eût voulu payer cela? qui eût vécu assez longtemps pour en voir la fin? qui eût pu souder un génie à un autre pour avoir une œuvre continue? Evidemment de telles conditions ne se rencontrent que dans un cloître, sauf le paiement qui est au ciel.

Nous allons continuer, un Bréviaire pour guide à la main, l'investigation de l'église gothique,

sans plus songer aux *artistes,* et satisfait de constater l'influence des chants sacrés sur les *arts*. Notre prédilection pour les miniatures, pour la classe la plus humble des arts chrétiens, s'expliquera par le sentiment qui nous a fait considérer le Prêtre dans un curé de campagne et un trappiste, plutôt que dans les hauts dignitaires de l'Eglise.



CHAPITRE III.

SUITE DU PRECEDENT.

CLÔTURE DU CHOEUR. — VITRAUX. — CONSEIL AUX ARTISTES.

Nous étions au chœur à regarder des Bréviaires enluminés. Si nous en sortons, nous tombons parmi les fidèles qui l'entourent de leurs rangs pressés, et qui, dominés par le religieux murmure de la psalmodie, écoutent, regardent et prient. Ils regardent les parois historiées de la clôture du chœur, — comme on en voit encore dans les cathédrales de Paris, de Chartres et d'Amiens. — C'est le livre d'Heures des fidèles : toute la Passion de Jésus-Christ y est sculptée dans une série d'encadrements aux riches découpures, aux merveilleux couronnements, qui partent du jubé pour revenir, après un long contour, s'y réunir; chaînons admirables de ce collier, dont le jubé est la fibule. Dans ce livre, les assistants lisent la Passion pendant que

les Psaumes en racontent les péripéties. Ils ne connaissent pas d'autres livres d'Heures : les prières de l'Eglise ne sont point traduites en langue vulgaire. Et, quand elles le seront, hélas! on brisera les vitraux pour y voir clair, on renversera les jubés et les clôtures pour dégager l'autel; on chassera le mystère du saint temple!... Pourtant, le mystère nourrit la foi, donne des ailes à l'espérance, et fait rêver l'amour...

Si la clôture du chœur est le livre d'Heures des fidèles, les vitraux sont leur Bible et leur Théologie. Ils viendront sans cesse puiser des motifs de vertu devant ces pages éloquentes et magnifiques, que pour comprendre il suffit d'avoir des yeux. Leur morale évangélique est si bien là, qu'on a oublié la chaire à prêcher dans ces cathédrales, d'ailleurs si complètes. Aussi sont-ils habitués dès l'enfance à étudier leur rudiment chrétien. On lit dans un ancien catéchisme de Cambrai : « A quoi pensez-vous en regardant les vitraux? » La réponse que nous n'avons pas apprise de mémoire, pauvre enfant d'un siècle de *lumière*, suggérait des idées analogues à la haute portée des verrières.

Mais quel ornement pour la maison de prière! quelle harmonie pour l'Office divin! et quelle

œuvre née de lui que ces peintures émaillées, qui de tout côté attirent nos regards!

Les vitraux sont les mosaïques et les fresques de l'église gothique. L'humidité de nos climats ronge l'enduit des murs; on ne peut les orner comme à Bysance ou à Rome. Que fait-on? on supprime les murs 1..., et on suspend la peinture dans le vide à la lumière du firmament!

La voilà donc empreinte de toutes les nuances du jour, souriante avec l'aurore, calme et douce avec la brume, baignée de flots d'or avec le soleil couchant! La nuit même ne suspend pas son prestige: entrez à l'église au coup des Matines, à minuit, quand la lune fait au ciel; les verrières vous offriront de vagues et mélancoliques visions, pareilles aux chants de la *Divine Comédie*.

Mais que signifie cette immense quantité de Saints et d'Anges échelonnés de toutes parts, entre les frêles meneaux des vastes fenêtres et des rosaces, au midi, au nord, au levant, au couchant, dans toute la longueur des hautes et

1. — Nous ne faisons point d'hyperboles. Pour peu qu'on ait vu d'églises gothiques, on se figurera sans peine qu'elles ne sont composées que de soubassements, de piliers plus ou moins sveltes et de voûtes, et que les murs sont remplacés par des vitraux.

basses nefs? Ce sont tous les Saints de l'ancienne et de la nouvelle loi, Patriarches, Prophètes, Apôtres et Martyrs, Docteurs et Vierges, Chérubins et Séraphins; toute la Cour céleste réunie par la prière à l'Eglise militante, l'encourageant par l'exemple, l'attirant par l'éclat de ses parures et de ses auréoles et l'aidant de ses suffrages. Aussi, quelle expression rayonne sur ces figures bienheureuses lorsqu'on chante l'Office! avec quel ravissement de béatitude elles paraissent prier! Et ne dirait-on pas que ces petits anges aux ailes déployées accompagnent la divine psalmodie de leurs gracieuses mandolines?

Sans doute les vitraux sont une grande harmonie à l'Office divin; nous disons plus, cette harmonie a été inspirée par l'Office divin. Qu'on prenne un Bréviaire du treizième siècle, et qu'on étudie les diaphanes peintures de la cathédrale, on sera frappé de la ressemblance qui existe entre les deux. La peinture est évidemment le brillant reflet du Bréviaire; de part et d'autre mêmes faits, mêmes mystères, mêmes légendes, et rien qui ne soit des deux parts. Certes, l'Ecriture et la Tradition sont deux champs sans bornes d'inspirations pour les arts; mais l'artiste n'en a *jamais* traduit que ce que l'Eglise a choisi pour en former ses Offices. Qu'y avait-il

de plus simple, par exemple, que de représenter la Sainte-Vierge rayonnante, couronnée d'étoiles, ayant la lune sous les pieds, selon la vision de Saint Jean et telle qu'on la retrouve si souvent depuis deux ou trois siècles? Cependant le treizième et le quatorzième siècle, qui ont reproduit la Reine du ciel de tant de manières différentes, ont oublié celle-ci; et l'on remarque que la vision de Saint Jean, d'où elle est tirée, ne faisait point encore partie de l'Office comme aujourd'hui.

Non-seulement les idées, mais les couleurs mêmes de la peinture chrétienne, sont empruntées à la liturgie. Ainsi, dans les vitraux comme dans la rubrique, le rouge est le symbole de l'amour ardent et du martyre; le jaune, de la gloire; le bleu, de la sainteté; le vert, de la solitude; le blanc, de l'innocence; et le violet, de la tristesse. Chaque fois qu'arrivait la fête de l'un de ces Saints, figurés sur les vitraux ou dans les livres de chœur, on chantait ses louanges, et ses couleurs se reflétaient dans les parements de l'autel.

L'influence du Bréviaire sur les arts chrétiens, notons-le en passant, est un fait d'une grande importance; il ouvre une voie sûre aux études

historiques, et il donne une boussole éprouvée à la foule des artistes modernes, troupeau sans pasteur.

A ceux-ci nous dirions : Voulez-vous des inspirations pour peindre une chapelle, même une église entière? N'ouvrez pas la Bible : la Bible est fermée de sept sceaux pour vous et pour moi; n'ouvrez pas les Pères ni les légendaires : vous mourriez avant d'être arrivé au dernier des Pères, et resteraient les Bollandistes! Mais ouvrez un Bréviaire : là vous trouverez en quelques minutes tout ce que vous pouvez désirer; non-seulement des sujets dignes de figurer dans la maison de Dieu, mais encore, sur chaque sujet, dans les répons, leçons, antiennes, capitules, hymnes de la fête qui l'honore, depuis Matines jusqu'à Complies, un choix admirable de textes tirés de l'*Ecriture*, des *Pères* et des *légendaires*. Vous a-t-on confié un sanctuaire? voyez l'Office de la Dédicace; est-ce une chapelle de communion? voyez l'Office du Saint-Sacrement; est-ce la chapelle de la Sainte-Vierge? voyez les fêtes du Rosaire, de l'Assomption, de la Nativité, etc.; est-ce la chapelle des Fonts? voyez le Baptême de Notre-Seigneur; la chapelle des âmes du Purgatoire? voyez l'Office des Morts; la chapelle du Patron? cherchez

sa fête: si vous ne la trouvez pas, voyez au Commun des Saints. Enfin, êtes-vous appelé à peindre une église entière? prenez le Bréviaire entier, depuis le temps de l'Avent jusqu'au dernier Dimanche après la Pentecôte: vous passerez en revue toutes les grandes scènes du monde, tous les héroïques sacrifices du cœur, toutes les poésies de l'âme triste et gaie, les plus profondes doctrines, les plus beaux décors; vous contemplerez une religion aussi large que le panthéisme, mais vraie; une apothéose splendide de l'humanité, et une histoire qui commence au commencement et se termine par l'incendie du globe. Vous avez de quoi garnir les murs, les vitres, les voûtes et le pavé. Allez voir à Saint-Marc de Venise comment des transfuges inconnus ont commencé à mettre à exécution ce vaste plan.

C'est dans le Bréviaire, sachez-le bien, qu'ont puisé et ces innombrables *picoteurs*, *imagiers*, miniaturistes de notre vieille France, qui ont laissé des chefs-d'œuvre et point de noms; et ces moines basiliens de l'Orient, qui furent maîtres sans rivaux dans l'art bysantin; et ces géants des républiques italiennes, Cimabue, les Pisan, Orgagna, Bufalmaco, Spinello, Memmi, Benozzo Gozzoli, Donatello, Ghiberti,

fleurs immortelles de l'arbre généalogique des arts, dont les racines serpentent dans la pouzzolane des catacombes, et la tige suprême s'élève dans les cieux, couronnée par Bartholomeo, Raphael, Léonard!

Voilà vos modèles : faites mieux qu'eux tous, nous y consentons, mais faites d'abord aussi bien : et, pour cela, puisez aux mêmes sources, dans les chants sacrés de l'Epouse de Dieu.

Quant aux savants qui traitent des arts par la plume, nous leur conseillons aussi, s'ils veulent pénétrer les secrets augustes de l'art chrétien, d'ouvrir un Bréviaire; peut-être n'y ont-ils pas pensé. Nous le disons simplement, les innombrables monuments de l'Italie, mosaïques, fresques, rétables, devants d'autel, miniatures, dyptiques, reliquaires, vases sacrés, nous ont passé devant les yeux : eh bien, sauf quelques faits locaux, il n'est rien, si mystique, si singulier qu'en fût le sujet, dont notre Bréviaire ne nous ait donné l'intelligence. Il n'y a pas jusqu'à ces anges terminés en nuages, ces formes qui ne ressemblent à rien de créé, ces mots indéchiffrables écrits sur la bordure des manteaux, cette éternelle auréole en forme d'amande dont le sens a été perdu, que nous n'ayons trouvé expliqué dans nos *Heures* en

nous y reposant. Le Bréviaire est l'Iliade et l'Odyssée des chrétiens.

L'art païen lui-même, dans tant de cérémonies qui ont trait au sacrifice ou au sépulcre, offre des mystères impénétrables à la science et qui sont dévoilés par la liturgie. Nous n'en citons qu'un trait.

Lorsqu'ón entre, à Assise, dans l'ancien temple de Minerve, actuellement dédié, comme on peut s'y attendre, à la Sainte-Vierge, les yeux se portent bientôt sur le maître-autel, formé d'un sarcophage antique et païen : on le reconnaît aisément au bas-relief dont il est orné. Ce bas-relief représente Diane et Endymion. Le jeune pasteur est endormi, et la déesse descend pendant la nuit, aussi légère que le voile renflé sur ses épaules et sur sa tête, pour lui donner de chastes baisers. Le sarcophage contient les reliques de Saint Rufin.

Quelque décent que soit le groupe païen, on est surpris de le rencontrer dans une église, sur un autel, sur la tombe d'un Saint. Comment expliquer sa présence là? Est-ce pauvreté, négligence, méprise, profanation? Non, certainement. Il y a, au contraire, dans cette disposition, un choix, une intention, une pensée.

D'abord, soyez persuadé que Saint Rufin était

jeune et de mœurs simples, comme un berger. Or, les clercs de Notre-Dame-de-la-Minerve, en le plaçant sous l'image de Diane et d'Endymion, voulurent lui dire : « Dors là, jeune « frère, au milieu de nous, et n'envie rien au « sort de l'infidèle ; l'ombre de l'autel est meil- « leure que celle des forêts ; dors, sept fois le « jour nous viendrons te bercer au murmure de « la psalmodie ; et une autre Vierge au crois- « sant, mille fois plus pure et plus belle que « Diane, te restituera les caresses de ta mère, « car tu es dans le temple de Marie. »

Maintenant, transportons-nous au temps où le sarcophage occupé par Saint Rufin fut sculpté. Et supposons, pour ne lui rien ôter de sa poésie antique, qu'il a été commandé, comme cela est probable, par une femme grecque, par une mère qui voulait dire à un fils innocent mort dans ses bras : « Si mes caresses maternelles « ne peuvent te suivre dans la tombe, reçois « celles de la chaste Diane, comme Endymion. » Mais combien cette scène perd d'intérêt pour manquer de vérité ! Qui croyait sérieusement à Diane ? et que savait-on du dogme de la résurrection, qui peut seul faire prendre la mort pour un sommeil ?

Cependant l'instinct de cette femme, tout en

s'appuyant sur des fables, aura deviné des consolations *vraies* et chères au cœur d'une mère, si, pour expliquer son énigme, on s'arrête devant l'autel de la Minerve d'Assise. [1]

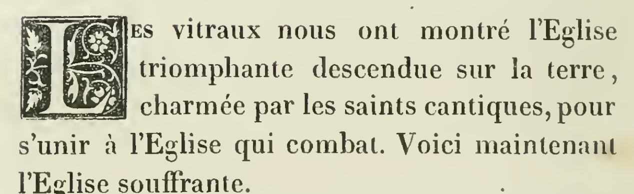
1. — Nous avons raisonné sur ce qu'ont été les choses pendant plusieurs siècles. Depuis peu elles sont changées, il faut le dire pour être exact. On avait besoin d'un autel plus vaste et non plus convenable : on l'a fait. Mais le sarcophage, devenu inutile, privé même de sa sainte poussière, n'est pas sorti du chœur : on le conserve à droite et tout près de l'autel neuf; c'est là que nous l'avons vu.



CHAPITRE IV.

SUITE DES PRECEDENTS.

Dormire eos faciam fiducialiter.
(Ose. xi, 18.)



Les vitraux nous ont montré l'Eglise triomphante descendue sur la terre, charmée par les saints cantiques, pour s'unir à l'Eglise qui combat. Voici maintenant l'Eglise souffrante.

Considérez ce vaste pavé couvert des hiéroglyphes du trépas. Au milieu d'armoiries, d'inscriptions, de bordures gothiques, sont dessinés au trait, ou sculptés en bas-reliefs, de graves personnages. Ce sont nos aïeux ; leur cendre est là. Ceux-ci portent les livrées de l'Eglise ; ceux-là, de la magistrature ; et les autres, des combats. Tous, papes, rois, moines, chevaliers, nobles dames, paraissent reposer dans un doux

recueillement. Le guerrier joint ses mains de fer, comme s'il priait; le pontife semble bénir encore; l'abbé porte un livre sur sa poitrine; et l'épouse n'est point séparée de son époux. Si vous déchiffrez l'inscription qui les entoure, vous n'apercevrez aucune demande de prières; il sera bon d'écrire : *Un De profundis*, sur les tombes, quand on les aura reléguées dans un champ d'oubli; mais à l'église on prie, et les morts sont présents.

Autour de l'autel, point de réunion, les plus grands dignitaires de l'Eglise et de l'Etat forment un cercle non interrompu; puis, les pierres tombales s'éloignent en rayonnant, pavent le chœur, tracent dans la nef une grande ligne blanche, se dispersent à droite et à gauche, marquant la place où un vivant a prié, s'attachent aux murs et aux piliers, s'enfoncent dans les chapelles, et la terre adjacente est réservée aux pauvres morts. Mais, pour être pauvres, ils ne vous sont pas moins chers, ô Eglise! que de fois n'appelez-vous pas leur nom béni! *Et animas pauperum tuorum ne obliviscaris in finem.* [1]

Lorsqu'on se promène autour de la basilique,

1. — N'oubliez pas à jamais les âmes des pauvres. (*Ps.* LXXIII. 19.)

on remarque çà et là, demi-rongées par le lichen, des inscriptions funèbres qui ne paraissent pas annoncer la présence d'ossements; elles sont gravées sur les pierres mêmes de l'édifice. Ce ne sont, en effet, que des cénotaphes, dont voici l'origine. Le voyageur, avant de se mettre en route, allait se recommander à Saint Martin, de qui la statue équestre manquait rarement à l'un des portails de l'église; et il partait, se promettant bien de clouer, après le retour, les fers de son cheval à la porte du patron des voyageurs : — l'ancien portail de Saint-Séverin, à Paris, était couvert de semblables *ex voto*. — Mais, s'il ne revenait pas......, la main qui lui eût fermé les yeux dans ses foyers allait graver son nom sur les murs de l'église, afin qu'il restât quelque chose de lui au *Memento* des morts.

L'église est donc, indépendamment de ses autres destinations, un vaste cimetière, et nous n'en sommes pas surpris : les chrétiens aiment la sépulture là où ils ont reçu le Baptême et l'Eucharistie; ils aiment dormir là où ils ont prié, là où viendront leurs enfants prier et pleurer. Ils aiment l'église, qui renoue les liens rompus par le trépas, qui les rattache eux morts à ceux qui survivent, qui fait de toutes les âmes une seule âme, de toutes les pensées une seule

prière, et de tous les corps une seule assemblée. Ils aiment l'église qui tant les aime, qui, après les avoir caressés et bénis pendant la vie, les presse encore dans ses bras quand ils sont morts, et les berce au chant de ses cantiques jusqu'au réveil.

..... Que dis-je? leur sommeil a été troublé avant l'heure. N'a-t-on pas fouillé leurs tombes, remué leurs cendres et balayé leurs effigies? Violation sacrilége, qui, en privant l'histoire nationale de ses autorités les plus durables comme les plus pittoresques, a déchiré les entrailles d'une mère! Encore, si ce n'eût été là qu'un malheur passager; s'il nous eût été permis de recommencer une nouvelle ère de traditions sur le pavé de cette église matérielle, symbole de l'Eglise spirituelle! Mais, non; la *religion*, qui *reliait* (*religare*) si bien les vivants et les morts, a été brisée tout entière au nom de la salubrité publique : comme si l'on vivait moins longtemps dans les pays où elle subsiste! Et l'œil ne rencontre plus, sur cette terre pétrie de la dépouille de nos pères, que des laves alternativement blanches et noires, comme dans le vestibule d'un théâtre.

Fasse le Ciel qu'un si grand attentat à l'inviolabilité de la tombe, à la paix des morts, à

la piété des vivants, aux souvenirs du passé, aux arts, à la poésie, ne présage point la dissolution prochaine de la civilisation et de la religion parmi nous! Déjà un sourd orage gronde! les vrais principes sont ébranlés; de sauvages doctrines sont prêchées à la face du soleil; la paix est troublée; aucune forme de gouvernement ne paraît plus possible, et personne ne songe à chercher le salut dans la croix!.....

Allons nous consoler, du moins nous distraire, de ces tristes pressentiments, en regardant le pavé des églises d'Italie. Car, là, on n'a pas cherché à diviser la société chrétienne; les morts ne sont pas privés de l'atmosphère sainte de la maison de prière, et les vivants y respirent à l'aise avec eux; on n'a pas cessé d'enterrer dans les églises et dans les cloîtres: et, chaque jour, on voit de nouveaux marbres funèbres venir se ranger à côté de l'image usée d'un fier gonfalonier, d'un preux chevalier ou d'un saint pontife des vieux temps. Et, lorsqu'on célèbre un service pour l'un de ces morts, on ne découvre point de catafalque dans le chœur, comme chez nous: à quoi servirait le simulacre à quelques pas de la réalité? la véritable bière est là: après la messe le clergé se dirige vers la pierre du défunt, l'encense, la bénit en chantant le *Libera*,

qui va résonner dans les profondeurs du charnier, et faire frémir ce qui peut y être de sensible encore.

Mais les flots de la mort sont éternels. Quand tout le terrain d'une église est miné de caveaux, qu'il ne reste plus de place pour les nouveaux arrivants ; non loin des murs de la ville, dans un site agréable, comme à Pise, à Rome, à Naples, à Venise, on leur consacre une enceinte appelée *Campo santo*, et, au milieu, on bâtit un couvent pour ne jamais séparer les harmonies de la prière et de la mort.

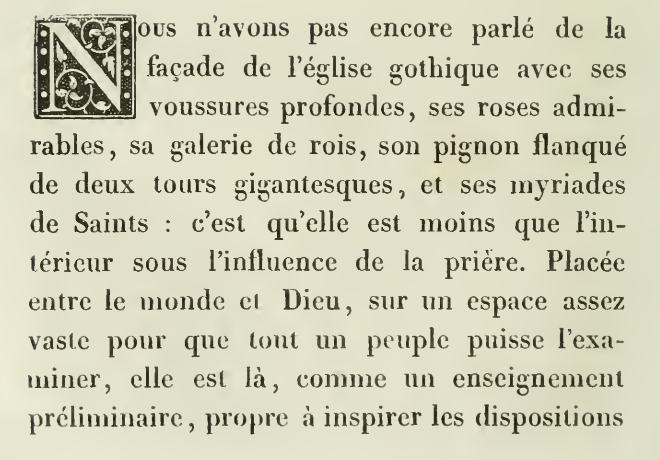


CHAPITRE V.

SUITE DES PRECEDENTS.

CARACTÈRES PARTICULIERS DE L'ÉGLISE GOTHIQUE.

Ecce tabernaculum Dei cum hominibus.
(*Apoc.* XXI, 3.)



Nous n'avons pas encore parlé de la façade de l'église gothique avec ses voussures profondes, ses roses admirables, sa galerie de rois, son pignon flanqué de deux tours gigantesques, et ses myriades de Saints : c'est qu'elle est moins que l'intérieur sous l'influence de la prière. Placée entre le monde et Dieu, sur un espace assez vaste pour que tout un peuple puisse l'examiner, elle est là, comme un enseignement préliminaire, propre à inspirer les dispositions

qu'il faut avoir en entrant à l'église. La Nativité de Notre-Seigneur, le Jugement, le Ciel, l'Enfer, sculptés çà et là, et l'ordre dans lequel sont étagés les Bienheureux, offrent un compendium de la théologie ; la garde d'honneur, composée de rois, annonce la présence du souverain Maître; la foule des Anges et des Saints dit hautement qu'on approche de la maison de Dieu ; en voyant les saisons, les travaux de la campagne ou de l'industrie et les signes du zodiaque, gravés sur les pieds-droits des portes, on pense que tout vient de Dieu et qu'il faut tout lui rapporter, pendant qu'on est accablé par sa majesté en contemplant la majesté de l'édifice.

Nous n'avons rien dit non plus de l'agréable carillon des cloches, qui donne le signal des heures de la prière, et s'échappe de si haut comme pour en porter la nouvelle jusqu'aux astres, afin que les génies répandus dans l'espace se recueillent. Cette joyeuse harmonie trouvera sa place au chapitre des Matines.

Nous n'avons pas parlé davantage de la Sainte-Vierge, qui a versé tant des grâces dont elle est pleine sur la prière et sur les arts ; qui a rencontré de si belles fêtes dans le Bréviaire, en même temps que de si élégantes chapelles dans les temples, qui a donné son nom à tout un

Office particulier [1], ainsi qu'à tant de sanctuaires vénérables, et dont la salutation se présente au commencement des *Heures*, ainsi que son image, à la porte de l'église : un tel sujet ne peut être traité à la légère; il réclamerait un livre. Nous saluons du moins en passant la Reine du ciel et de la poésie chrétienne. Ce sont les caractères particuliers de l'église gothique qui vont nous occuper en finissant cette étude.

Déjà nous avons remarqué la *vastitude* de la vieille cathédrale; voici la *spontanéité* de l'art lui-même, toute semblable à une inspiration. Les arts ont leur enfance, leurs lents progrès, leur force et leur décrépitude : l'art gothique n'a pas plus d'enfance que de vieillesse; il paraît tout-à-coup dans sa splendeur! — c'est qu'il tombe des cordes d'une lyre. Et... la lyre démontée, il disparaît sans retour!

Remarquons aussi la *spécialité* de l'art gothique. Il n'est au service que de Dieu; il réussit mal dans une construction civile; il n'est grand, il n'est beau, il n'est parfait que dans la maison de prière : pendant que l'art grec se prête aussi bien à un forum, à un palais qu'à un temple. Aussi, ce dernier est-il limité dans ses propor-

1. — Le petit Office.

tions, tandis que le premier s'élance vers le ciel, aussi haut que les chants divins qui l'emportent.

Notons encore sa *variété*. L'art grec est soumis à des règles qui le rendent nécessairement monotone; l'art gothique est varié comme la nature, je me trompe, comme le Bréviaire. Quand on a vu un temple grec, on les connaît tous: pas deux églises gothiques ne se ressemblent; bien plus, pas deux chapiteaux de la même église ne sont pareils : y a-t-il deux Bréviaires identiques [1], deux psaumes, deux hymnes, deux légendes semblables? La poésie divine ne connaît pas de limites.

Mais ce qui surprend davantage, c'est la *localité* d'un art si beau qu'il devrait faire le tour de la terre. Il affecte certaines régions du Nord, et n'en sort pas. C'est en vain que les papes et les rois, dans leur admiration et leur envie, l'appellent au-delà des Alpes et des Pyrénées [2],

1. — Walafride Strabon, au neuvième siècle, remarque qu'il y a tant de Bréviaires différents, qu'il craint d'ennuyer le lecteur à les énumérer. (*De rebus eccles.*). Radulphe de Rive fait une remarque analogue, au quatorzième siècle. De plus, deux églises peuvent avoir le même Bréviaire et des Offices différents.

2. — Le gothique d'Espagne et de Venise est mauresque. Le Dôme de Milan est une exception; d'ailleurs, il est sans jubé et sans clôture de chœur, et voisin du nord.

il se refuse à fleurir sur le sol où croît l'olivier; déjà le midi de la France ne lui convient plus; il n'aime que les forêts des druides et les fleuves charriant des glaçons, — depuis que ces forêts et que les rivages de ces fleuves sont peuplés de religieux.

Ce n'est pas, qu'à la même époque, il manque de religieux en Espagne, en Italie et dans le midi de la France : on devrait donc s'attendre à trouver aussi dans ces régions une certaine influence de l'Office divin sur l'eurythmie des églises. Il n'en est rien, pourtant; le culte public l'a seul inspirée. Ainsi, le Dôme de Florence, sans jubé et sans clôture, laisse tout un bras de l'édifice à l'Eucharistie et un temple entier au Baptême. Serait-ce qu'alors, dans ces pays, les Ordres religieux, spécialement adonnés à la vie active au dehors du cloître, luttant par la parole et l'exemple contre les hérésies et les dissensions civiles qui ne se firent que trop remarquer dans ce temps, ne dirigeassent l'influence qu'ils pouvaient avoir sur la construction des églises que vers le triomphe public de la foi? tandis que dans nos climats paisibles, sous un ciel nuageux, profitant de la ferveur générale pour se livrer à la *contemplation* et à la *prière*, dans les limites sacrées de la clôture, ils purent répandre toute

leur ardeur sur la matière, rêver et pousser à bout patiemment ces tabernacles sans pareils qu'ils devaient habiter seuls avec Dieu.

Enfin, le *merveilleux* semble être le plus beau caractère de l'art gothique. On sait à quoi s'en tenir sur les sept merveilles des anciens : l'*ordre* et la *force* en faisaient toute la beauté. Qu'ont-elles de comparable à ces flèches percées à jour et aussi hautes que les Pyramides [1], à ces immenses façades enlacées dans un filigrane, à ces contreforts suspendus dans les airs, à ces massifs solides comme des tours et sveltes comme des plantes, à ces édifices, en un mot, tout harmonieux de formes, de couleurs, de sons et de mystères? Encore, s'il n'en était qu'un seul, chef-d'œuvre de vingt peuples concertés! mais non, ils couvrent les bords de la Loire, de la Seine et du Rhin. On en rencontre même en Champagne, au milieu de ces plaines privées des premiers matériaux, et n'offrant que des champs de craie et des maisons de boue. Le pays Chartrain qui n'a pas pu, sans le secours du Gouvernement, refaire le toit incendié na-

1. — La flèche de Strasbourg n'a que trois mètres de moins que la plus haute des Pyramides; mais quelle différence dans les bases !

guère de sa cathédrale, a pu un jour la bâtir tout entière et l'entourer de plusieurs autres sanctuaires approchants. La même ville, Paris, par exemple, comptait plus de cent églises magnifiques.

Certes, cela est *merveilleux !*

Mais où sont les hommes de génie qui ont présidé à ces entreprises? où sont les esclaves qui ont prêté leurs bras? où est l'or qui a payé tant d'œuvres d'art? Je ne vois ni Sésostris, ni Périclès, ni Augustes, ni esclaves, ni trésors. Il n'y a partout que des peuples pauvres, simples, libres et barbares, — mais chrétiens.

Après avoir lutté dix siècles contre la force, l'orgueil, la volupté et l'ignorance, après avoir triomphé de tout, la religion jette maintenant toute sa sève : la justice, la charité, l'humilité, la pureté, la pauvreté, la pénitence remplacent les vieilles passions. L'ensemble de ces vertus, si elles sont poussées à un certain degré, constitue la perfection évangélique, qui n'est guère possible que dans les cloîtres : on bâtit donc des cloîtres sans nombre, car les masses s'y précipitent. Or, la prière, aliment naturel de cette exubérance de la foi, avait crû à mesure; l'Office divin possédait toutes ses beautés. Mais il manquait de sanctuaires dignes de lui. Il souffla sur

la matière, et l'église gothique *poussa* , — c'est le mot dont les architectes du siècle de Louis XIV se servaient pour décliner la honte de se sentir incapables d'en faire autant , — *poussa ,* enchantée, *à la porte* des cloîtres : expression suprême de la pensée chrétienne.

Résumons tous ces chapitres en quelques lignes.

Lecteur, lorsque vous serez saisi d'admiration en contemplant une église gothique au dedans et au dehors, que vous désirerez connaître le nom de l'architecte, du peintre et du statuaire, ne le cherchez pas, ce serait en vain : ne le demandez à personne; nul ne le sait, et l'histoire ne le dit pas. Ici les hommes ne paraissent point.

Plus puissante que la lyre d'Amphion, la harpe de David, touchée par de pauvres chrétiens, a créé tant de merveilles.

La Foi devait transporter les montagnes ; la Prière les a sculptées !

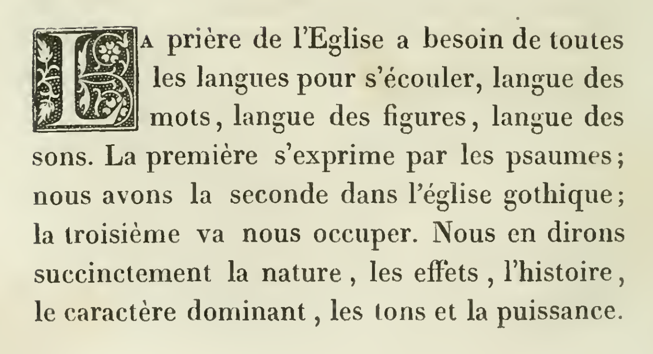


CHAPITRE VI

MUSIQUE.

MÉLANCOLIE. — TONS. — AVIS AUX MUSICIENS.

> Louez le Seigneur au son de la trompette : louez-le sur le psaltérion et sur la lyre.
> Louez-le sur le tambour et sur la flûte : louez-le sur les cordes et les roseaux sonores.
> Louez-le sur les timbales éclatantes : louez-le sur les timbales au doux murmure.
> Que tout ce qui respire loue le Seigneur. Alleluia.
>
> (*Ps.* CL.)



La prière de l'Eglise a besoin de toutes les langues pour s'écouler, langue des mots, langue des figures, langue des sons. La première s'exprime par les psaumes; nous avons la seconde dans l'église gothique; la troisième va nous occuper. Nous en dirons succinctement la nature, les effets, l'histoire, le caractère dominant, les tons et la puissance.

On peut définir la Musique : *Un art divin, destiné à chanter l'amour.*

Un art divin; tout le proclame tel. Les philosophes, d'accord avec les anciens peuples, lui reconnaissent une origine céleste : les Egyptiens et les Grecs en font hommage à l'un de leurs Mercures. Ces grandes nations mêlaient de la musique aux funérailles, afin que l'âme, née au ciel, pensaient-elles, pût y remonter accompagnée d'une sœur. La nature même confirme le témoignage des hommes. Elle possède les éléments de la Musique[1] : de qui les a-t-elle reçus, si ce n'est du Créateur? Cet art divin est peut-être le plus divin de tous. Selon Vitruve, il donne à l'architecture des règles; d'après Rupert, il ouvre les sens cachés de la Bible; Raban Maur le dit nécessaire à la vertu. Les arts du dessin et de la parole passeront; celui des sons semble devoir être éternel : ne serait-il point la langue unique des Bienheureux?

Il y a grande affinité entre la Musique et la prière. Si l'une est du ciel, l'autre y tend sans cesse; et toutes deux sont pleines de mélancolie.

L'Eglise ne pouvait moins faire que d'en-

1. — Voir comment, dans le *Voyage d'Anacharsis*. — *Musique.*

voyer, à l'exemple des peuples, ses vœux au Tout-Puissant, sur l'harmonie, comme sur un char ailé.

La Musique *est destinée à chanter* l'amour, avec ou sans paroles ; il lui suffit d'un peu d'air ébranlé : *l'amour*, parce que l'amour est ce qu'il y a de plus divin ; que dis-je ? l'amour, c'est Dieu ! Voici pourquoi la Musique nous remue si puissamment. Mais elle sera toujours un peu triste ici-bas, parce que Dieu ne nous apparaît encore que voilé.

L'amour est aussi la source où la Musique puise d'intarissables inspirations. L'amour enseigne la Musique, dit Plutarque ; quiconque a aimé le sait assez, pouvons-nous ajouter avec le cardinal Bona [1]. L'amour comprend les trois causes assignées à la Musique par Théophraste : *instinct divin*, *volupté* et *douleur*. L'amour embrasse l'*instinct divin*, parce qu'il vient de Dieu ; il est plein de chastes *voluptés*, s'il tend à son véritable objet qui est Dieu ; il nourrit aussi la *douleur :* sans douleur, on ne vit pas en amour, dit l'Imitation. [2]

Un si grand art a dû charmer la terre. Par

1. — *De div. Psalm.*, c. XVI.

2. — Sine dolore non vivitur in amore.

lui Homère, Ossian et Milton préludaient à leurs immortelles poésies. Pythagore entretenait son âme dans de sages pensées en chantant aux accords de sa lyre soir et matin. Le chant des nourrices calme les enfants; le clairon anime le coursier; une lyre maîtrisa l'âme d'Alexandre. La lyre d'Asclépiade guérissait la frénésie, celle d'Orphée adoucissait les tigres, celle de David chassait les démons. Sur le point de s'entr'égorger dans une guerre civile, les Lacédémoniens, ayant entendu la lyre de Terpandre, s'embrassèrent en pleurant.

Mais, lorsque la Musique est unie à la prière, elle a un charme si puissant qu'elle a souvent attiré les anges. Saint Bernard et Surius en rapportent plusieurs exemples.

L'histoire de la Musique se mêle à l'histoire de toutes les grandes nations : comme nous ne pouvons l'embrasser tout entière, contentons-nous d'indiquer son passage dans le monde religieux.

A peu près au temps d'Orphée, le prophète David animait le saint tabernacle des plus riches symphonies. Cinq siècles auparavant, sur le bord de la Mer-Rouge, des filles d'Israel, présidées par la sœur de Moïse, chan-

taient, en s'accompagnant d'instruments, les louanges du Seigneur. Enfin, la Bible nous conduit jusque par-delà le déluge, et nous fait voir, dans la première famille du monde, *le père de ceux qui chantent sur la cithare et sur la flûte* [1] : Jubal, frère de Tubalcaïn.

Si de là nous descendons à l'Eglise de Jésus-Christ, nous la trouvons, à son origine, persécutée ; nous ne pouvons parler des chants qu'alors elle mêla à ses larmes : ils n'eurent d'autres témoins que des proscrits, d'autres échos que ceux des héroïques sablières. Mais quand il lui fut permis de se montrer au grand jour, elle fit entendre de si belles mélodies, qu'un jeune philosophe de Tagaste versait d'abondantes larmes à les ouïr : « Combien j'ai pleuré, « s'écrie Augustin, combien j'ai pleuré, mon « Dieu, à tes hymnes et cantiques, ému que « j'étais par les voix suaves de ton Eglise ! » [2]

Bientôt le pape saint Grégoire règle le chant sacré, lui donne de nouvelles lois et le répand

1. — *Genes.*, IV, 21.

2. — Quantum flevi in hymnis et canticis tuis, suave sonantis Ecclesiæ tuæ vocibus commotus acriter ! (*Conf.*, lib. IX, c. VI.)

par toute la terre. Ensuite, Guido d'Arezzo, moine bénédictin, invente, à la grande stupéfaction de son siècle, des moyens qui en rendent l'étude facile même aux enfants. Et, dès que la cathédrale gothique est édifiée, il y naît, on ne sait comment, l'orgue majestueux, qui, rassemblant sous les inspirations d'un seul les sons de tous les instruments avec des voix semblables au bruit des orages et au chant des oiseaux, devait produire la plus grande harmonie de l'Office divin.

Pour avoir une idée complète de la Musique religieuse, c'est dans une cathédrale gothique qu'il faut se transporter, un jour de fête, quand l'assemblée est innombrable, et que tous, hommes, femmes, enfants, vieillards, chantent dans l'expansion de l'âme, aux accompagnements de l'orgue et des cloches, et que tout frémit, les verrières, les voûtes et les tombes, pendant que des nuées d'encens flottent sur l'autel. Malheur à celui qui resterait insensible à un tel spectacle! J.-J. Rousseau y a été attendri jusqu'aux larmes. Ces solennités nous enlèvent dans le ciel avec Saint Jean au milieu d'un concert *semblable à la voix des grandes eaux et d'un grand tonnerre*, chant *de cent quarante-quatre mille vierges*, fort de la multitude,

doux par les accents, doux *sicut citharœdorum citharizantium in citharis suis.* [1]

Terminons l'histoire de la Musique, en rappelant que le Conservatoire est sorti d'une sacristie.

Ce fait, à la vérité, nous importe peu; si nous le rappelons ici, ce n'est que pour déterminer l'époque à laquelle on vit se rompre l'unité de la Musique, qui, dès-lors, fut divisée en deux camps.

D'une part, simple et grave, elle est restée attachée au sanctuaire dont elle est aimée; de l'autre, riche de science et de difficultés, elle règne au théâtre où, dit-on, elle fait pleuvoir des applaudissements; mais des larmes, jamais.

— Qu'importe? quel rapport y a-t-il entre l'église et le théâtre?

— Aucun, assurément : c'est pourquoi nous nous plaignons que les inspirations de celui-ci viennent quelquefois jusque dans nos églises étaler leurs charmes trompeurs et insulter à la majesté de nos chants. Nous sommes chrétien, et nous crions au scandale; mais, fussions-nous païen, il en serait encore de même.

Lorsque Timothée vint à Lacédémone avec

1. — *Apoc.* XIV, 2.

sa lyre à onze cordes et des airs efféminés de l'Ionie, à peine l'eut-on entendu sur la scène, qu'au lieu d'applaudissements, on lui signifia un décret émané des rois et des éphores, qui le condamnait à retrancher quatre cordes à sa lyre, parce qu'il avait blessé la gravité de l'ancienne musique et essayé de corrompre la jeunesse. C'étaient là des païens, et il s'agissait d'un théâtre! Des païens ont dit que le combat dans la Musique n'est autre que le combat entre la volupté et la vertu. Des païens ont dit qu'on ne pouvait changer les lois de la Musique sans ébranler les lois de l'Etat. [1]

Cherchons maintenant quel est le caractère dominant de la véritable Musique.

Rien n'est plus frappant, dans la prière de l'Eglise, que la transition subite de la tristesse à la joie : un cantique de jubilation succède tout-à-coup à un chant de pénitence; le même psaume offre des amertumes et des allégresses; l'Office tout entier est un mélange de crainte et de confiance, de réjouissances et de deuil, de triomphes et de combats. Mais ces sentiments divers, en passant dans l'âme avec rapidité, ne

1. — Platon et Cicéron.

s'effacent pas avec la même rapidité : l'un se prolonge dans l'autre et le nuance de ses teintes. Ce mélange produit la *mélancolie,* comme le rouge et le bleu , dans l'arc-en-ciel, composent le violet.

Or, la mélancolie est le caractère dominant de la véritable Musique, ainsi que de la religion et de la poésie.

Excepté au-delà du Rhin, il ne faut pas demander la mélancolie à la musique savante du siècle. La mélancolie est trop religieuse pour avoir échappé à la prétendue renaissance, qui a banni de tous les arts le sentiment religieux. Mais on la retrouve très pure dans la solitude.

Le chant rustique, malgré sa simplicité, diffère de physionomie d'une province à l'autre, d'un canton à l'autre, et quelquefois même d'un village à l'autre. Le *Pifferari* des Apennins, qui chaque hiver descend à Rome avec sa musette pour jouer des neuvaines à la *Madona*, apporte d'autres airs que le pâtre d'Auvergne, qui, aux accords du même instrument, conduit de pieuses caravanes aux sanctuaires vénérés de Notre-Dame. Le laboureur de Bresse, en traçant son sillon, fait entendre d'autre ballades que le laboureur de Bretagne, quoiqu'il y ait plus d'un rapport moral entre les deux peuples. Le

chant des campagnes emprunte, en quelque sorte, les couleurs de son ciel, de son horizon, de ses montagnes, de ses grèves, de ses forêts, de ses glaciers : ce qui le rend variable à l'infini. Eh bien! malgré cette variété, il est toujours et partout profondément mélancolique. Il l'est en dépit même du sujet qu'il célèbre : le combat, l'amour, les noces et la mort sont chantés sur l'éternel ton de la mélancolie.

L'homme des champs, sans doute, conservant mieux que nous, dans la solitude où il vit, les traditions d'Eden, se rappelle si bien la première des infortunes, qu'il ne veut plus se réjouir parce qu'il est exilé, ni trop s'attrister parce qu'il a foi au ciel; et il chante encore comme le premier laboureur.

La sublime monotonie devait rester attachée aux chants de l'Eglise, qui conserve bien mieux que l'habitant des campagnes les traditions sacrées. Et, l'eût-elle oubliée un instant, elle l'eût bientôt retrouvée en s'inspirant à ses cantiques dont l'ensemble est d'une si grande mélancolie.

Aussi, écoutez les chants religieux : ils sont pour la plupart en mode mineur, mode tellement propre à peindre la mélancolie, qu'il a été créé tout exprès pour cela : chose étonnante ! il n'existe pas dans la nature! La nature conserve

le mode majeur, propre à la joie : quand la nature est sortie des mains de Dieu, la joie régnait partout et régnait sans partage. Le mode de la joie est resté comme une pièce authentique en preuve de la primitive félicité ! Mais l'homme qui a péché, ne pouvant plus se réjouir, a dû créer un mode nouveau en harmonie avec son âme, luth moitié brisé ; il a créé le mode mineur.

Ce mode domine dans le chant religieux, sans en exclure les sages variétés que nous allons dire.

DES TONS.

La mélancolie est au chant religieux comme un crêpe funèbre jeté sur la face d'une épouse éplorée. Ainsi qu'à travers les mailles légères du voile de deuil, on distingue la couleur des yeux, des lèvres et du front de l'épouse ; de même, dans le chant religieux, à travers le nuage doux et triste de la mélancolie, percent des expressions variées, propres à peindre la poésie voilée de notre âme. Ces nuances sont les huit tons du plain-chant dont il nous reste à parler

Les tons du plain-chant sont à peu près ceux de la musique des Grecs. Cette grande nation doit à l'Eglise le plus périssable de ses souvenirs: elle a pu trouver assez de durée dans le marbre pour nous transmettre des lambeaux de son histoire; mais ses chants, qui nous les eût fait entendre, si l'Eglise ne nous les eût répétés?

Nous ne disons pas cependant que les tons aient été empruntés aux Grecs; ce qui, du reste, ne nous répugnerait nullement : les tons tiennent de trop près à la nature même de la Musique, pour ne pas sortir de la source primordiale et divine à laquelle toutes les nations ont puisé. Mais, en témoignage de notre sympathie pour les Hellènes, nous laissons sous leur nom la philosophie des tons que nous allons donner succinctement.

1er Ton. *Grave.* Dorien des Grecs. Athénée le dit grave, viril et magnifique. Platon, Aristote et les Lacédémoniens le préféraient à tous les autres tons. Cassiodore lui attribue le pouvoir d'inspirer la modestie, la pudeur. Ptolémée, qui a assimilé les tons aux sphères, met le premier de pair avec le Soleil.

2me Ton. *Triste.* Hypodorien des Grecs. Selon Cassiodore, il convient aux âmes tristes et malheureuses. Pythagore le destinait au chant qui,

le soir, repose du travail. Il apaise les tempêtes de l'esprit. L'Eglise mêle beaucoup de joie à la tristesse de ce ton, comme dans la prose *O filii.* Il est comparé à la Lune mélancolique.

3me Ton. *Mystique.* Phrygien des Grecs. Nous ne saurions dire pourquoi il est désigné sous la qualification de *mystique :* il respire plutôt l'ardeur; et, sous ce rapport, il répond à l'idée qu'en avaient les anciens. Les paroles rudes et l'histoire des combats lui ont été départies. Saint Clément d'Alexandrie le dit aigu et véhément. Aristote et Platon le bannirent des écoles, à cause de sa nature excitante. Il est comparé à l'étoile de Mars.

4me Ton. *Harmonieux.* Hypodorien des Grecs. Doux, caressant, flatteur, il plaît, il gagne, il séduit. La colère ne tient pas devant lui; il fit tomber celle des Lacédémoniens prêts à s'entretuer. Les plus suaves prières lui demandent des soupirs. Il est assimilé à Mercure, étoile aux douces influences.

5me Ton. *Joyeux.* Lydien des Grecs. Il respire la joie de la victoire, des chœurs et des danses sacrées. Selon Cassiodore, il ranime les découragés et retient dans de justes bornes les âmes trop impressionnables au plaisir. Il est comparé à Jupiter.

6e Ton. *Dévot.* Hypodorien des Grecs. Comparé à l'astre de Vénus, qui dispose les hommes à la piété, à l'amour, aux larmes, il est recueilli, humain et mélancolique. Sa marche, onduleuse comme le sentiment, ne connaît ni les chutes ni les éclats.

7me Ton. *Angélique.* Mixolydien des Grecs. *Angélique*, c'est-à-dire joyeux avec calme : son nom grec désigne le même caractère. Il tient du lydien par la joie, il en diffère par un peu de réserve. Il est comparé à Saturne, dont les influences portent à la mélancolie.

Voilà les sept tons reconnus par les Pythagoriciens, qui croyaient que toute l'harmonie du monde était renfermée dans le nombre *sept*. Ces tons suffisent, en effet, aux besoins présents de notre âme. Mais nous avons rêvé un bonheur à venir dont la soif nous dévore ; pour le chanter, il a fallu créer le huitième ton, surnommé *Parfait*, parce qu'il répond à l'accomplissement de nos désirs. Il est destiné à célébrer les héros, la gloire, le ciel. Il est comparé au firmament étoilé. C'est l'Hypomixolydien des Grecs.

Ce simple exposé des tons révèle toute l'importance de la Musique. Des tons qui inspirent la modestie, calment la colère, modèrent le

plaisir, disposent à la douceur et aux larmes! La Musique a donc une espèce d'apostolat à remplir parmi les hommes, en les rendant meilleurs.

Mais qu'elle est loin de son but, cette aimable science, qui est appelée à infiltrer la vertu dans les âmes avec l'harmonie! Génies de la lyre, que respire-t-on dans vos concerts, sinon la volupté, et la volupté sous toutes les formes? Ignorez-vous donc qu'il y a d'autres tons que ces épithètes gracieuses, mais frivoles, effeuillées sur la Musique par un siècle dépravé? Ne connaissez-vous pas la noble mission que la Providence vous a départie en vous donnant votre art? D'où vient que tous les sons échappés de vos lèvres ou de vos doigts nourrissent les passions, au lieu de les réprimer?

— Le siècle est corrompu; il faut lui parler comme il entend.

— Divins génies, vous n'êtes pas de vils corrupteurs. S'il n'était pas une oreille chaste pour entendre de chastes inspirations, nous vous crierions : Déployez vos ailes et fuyez au désert, les esprits de la solitude vous recevront comme des amis et des frères. Il n'est pas permis de distiller le poison avec la langue des dieux, des séraphins, pour parler plus juste! Mais, non,

restez dans le monde : n'y a-t-il pas des âmes pures qui demandent jusqu'à quand les théâtres leur seront fermés? Il y a mieux : les pécheurs vous réclament; ramenez-les à la vertu, ainsi qu'a fait l'Evangile. Vous le pouvez ! Le siècle est corrompu, dites-vous; mais ce n'est pas à vous à subir la loi, c'est à vous à la faire. Les antiques législateurs jouaient de la lyre avec la main qui jetait la justice à la base des Etats. C'étaient des sages : en les imitant, vous deviendrez apôtres !

Si la poésie qui vous prête des inspirations est corrompue comme le siècle, allez à l'église; vous y entendrez les saintes poésies des prophètes. Mais ne l'oubliez pas, c'est surtout en musique que la bouche parle de l'abondance du cœur : si votre cœur est pervers, la source des sublimes inspirations vous est fermée; vous n'êtes plus que des anges déchus.

Aimer la vertu et la faire aimer, tel est votre devoir. Si vous le remplissez, nous vous élèverons des statues dignes de vous.

Lorsqu'on erre dans la nécropole souterraine de Rome, on rencontre, non sans surprise, Orphée, parmi les figures bibliques attachées aux tombeaux des martyrs. Là, Orphée représente Jésus-Christ : sa lyre figure la croix; les

lions et les tigres, qui se couchent à ses pieds, rappellent les païens charmés par la croix.

Voilà, apôtres de l'harmonie, la statue qui sera élevée à chacun de vous. Par respect pour un antique symbole de Jésus-Christ, et pour nos frères, nous supprimerons les animaux féroces, et nous donnerons à la tête d'Orphée l'auréole chrétienne.

Ce n'est pas assez : des hommes ne peuvent récompenser dignement l'art uni à la vertu. Il y a dans la cité de Dieu des places différentes, selon le mérite des élus. La vôtre sera un trône dressé dans le cercle des vingt-quatre vieillards augustes, couronnés, vêtus d'un lin candide et tenant à la main des harpes d'or.

— Mais qui es-tu, prophète ignoré, qui oses nous donner des leçons et nous promettre des récompenses ?

— Je suis prêtre et roi. . . .

Encore un mot sur les tons.

Inspiré par quelques lignes de Saint Denis l'Aréopagite, où il est dit que Dieu a répandu l'harmonie sur toutes ses œuvres, le père Glielmi, oratorien de Naples, a vu, dans l'économie historique du genre humain, huit grandes com-

positions de Dieu sur les huit tons. En voici quelques-unes :

La première, *innocence originelle*, chantée à deux voix, une voix d'homme et une voix de femme, dans la *chapelle* du paradis terrestre. — Le premier ton est *grave* : l'hymne d'Eden devait respirer la gravité de la magnificence et du sublime.

Sur le deuxième ton, on entend, dans la plaine que l'homme arrose de ses sueurs, une languissante complainte de douleur et de mort. Ce ton est *triste*.

Une mélodie nous presse d'arriver au septième ton : la *naissance de la Sainte-Vierge*. « Maria Vergine (c'est l'oratorien qui parle) è « un' armonica sinfonia composta sù le righe « della virtù, fra gli spazi della sua vita. La « chiave è la grazia; le note bianche, le alle- « grezze che provò; le note negre, i dolori; il « B molle, la sua dolce misericordia; il B qua- « dro, la sua constanza sotto la croce; i pas- « saggi e le fugghe, i suoi viaggi verso Bette- « lemme e l'Egitto; li sospiri poi, i suoi accesi « desiderii del divino amore. » [1]

1. — En français : La Vierge Marie est une harmonieuse symphonie composée sur les raies de la vertu, entre les

Ce ton est *angélique*.

Enfin, le huitième ton, *parfait*, offre l'accomplissement des promesses : l'incarnation, chant sublime d'amour, épuisement de la consonne *alamire* (*al*la *mi*seria di *re*i).

espaces de sa vie. La clé est la grâce ; les notes blanches sont les allégresses qu'elle éprouva ; les notes noires, ses douleurs ; le B mol, sa douce miséricorde ; le B quarre, sa ferme constance sous la croix ; les *passages* et les fugues, ses voyages à Bethléem et en Egypte ; les soupirs enfin, ses désirs embrasés du divin amour. (*Le Spighe.* — Giovani Chiericato.)

LIVRE SECOND.

LE BRÉVIAIRE.

AVANT-PROPOS.



USQU'ICI nous avons marché seul et sans guide : on n'avait pas encore envisagé le prêtre en tant qu'*harmonie vivante* du Bréviaire. Mais il n'en est pas de même de la partie qui nous reste à parcourir, et qui est simplement la liturgie; on a souvent et beaucoup écrit sur ce sujet dans les vieux siècles de foi. Nous aurons plutôt à abréger qu'à étendre ce qui en a été dit. Cependant il nous arrivera d'apporter aussi des aperçus nouveaux, réclamés et par le temps où nous vivons, et par le génie particulier de ce livre.

Faire aimer le Bréviaire du prêtre qui le récite, et du monde qui ne sait pas quelles belles

prières sont incessamment faites pour lui, tel est notre double but. Il faut être bref : l'érudit nous pardonnera des omissions.

Si quelques jeunes prêtres, désireux d'étudier à fond la liturgie, nous demandaient à quelles sources ils doivent puiser, nous leur conseillerions, parmi tant d'ouvrages écrits sur cette matière, le traité *De divina Psalmodia seu psallentis Ecclesiæ harmonia*, qui les résume à peu près tous. L'auteur de cet ouvrage, le cardinal Bona, qui fut bien près d'être élu pape, y a joint, sous un style naïf et charmant, à une imagination jeune, à une tendre piété, une très grande érudition; il ne cite pas moins de huit cents autorités dont il donne la liste.

Nous allons nous occuper du Bréviaire latin en général, sans nous attacher à aucun Bréviaire en particulier.

Nous suivrons les *Heures* une à une, après avoir parlé de quelques points qui les concernent toutes. De là la division simple et facile de ce *livre* en deux *parties :*

1° Du Bréviaire en général;

2° Des Heures en particulier.



PREMIERE PARTIE DU LIVRE SECOND.

DU BREVIAIRE EN GENERAL.

ICI, l'histoire, le fond, la forme et la partition du Bréviaire vont passer rapidement sous nos yeux.

Cette annonce est aride, mais il s'agit des créations de l'Eglise : elles sont, comme celles de Dieu, pleines de sagesse et de grâce.



CHAPITRE I.

APPRECIATION GENERALE DU BREVIAIRE.

Les psaumes ont toujours été la prière de l'Eglise, et sous l'ancienne loi et sous la nouvelle. Pendant les trois premiers siècles chrétiens, des psaumes formaient tout le Bréviaire des martyrs; on n'y ajoutait guère que le *Pater* et le *Credo*. Aujourd'hui, mêlés à beaucoup d'autres prières, confiés à dix langues antiques, sous vingt rites différents, ils composent toujours le corps principal de l'Office divin.

Les psaumes assurent donc à jamais l'unité fondamentale à la prière de l'Eglise universelle; mais ils ne repoussent pas une sage variété.

Il est évident qu'en passant dans les mains de l'Eglise, le fond des antiques prières devait s'a-

grandir; tant de poésie devait en inspirer davantage ; tant d'ardeur, éveiller de nouveaux élans. Bientôt des hymnes, des répons, des antiennes, des mystères de tout genre vinrent s'unir à l'Office divin. Et c'est en cela que réside la variété qui s'est jointe à l'unité.

Dès qu'il fut libre aux chrétiens de respirer au grand jour, on vit paraître de toutes parts ces admirables végétations de la foi. Comme à un signal donné, les églises de Rome, de Milan, de Constantinople, d'Antioche, de Carthage, de Lyon créent les premiers ornements du Bréviaire. Les grands Ordres religieux qui commencent dès-lors à s'organiser, rivalisant de zèle avec les métropoles, ajoutent à l'œuvre sainte les inspirations du désert. Ecloses sous des climats divers, ces heureuses innovations ne devaient pas se ressembler : de là la variété des rites. Mais cette variété, se formant au sein de l'unité de foi, devait avoir des points de contact et de fusion : de là le mélange des rites. Enfin, le temps qui marche d'un pas inégal s'imprimant sur toutes choses, il fallut quelquefois ajouter, retrancher, changer aux Offices : de là les réformes du Bréviaire.

Rome présidait à l'œuvre, en conduisait les rameaux, les émondait, les entrelaçait et les arrosait d'une rosée divine.

Après avoir été perfectionnée, cette œuvre croissait encore. Pouvait-on fermer les fastes de la prière aux grands Saints qui, de siècle en siècle, léguaient leurs os aux autels? Fallait-il rejeter des mystères aussi consolants que ceux de la fête des Morts, du Saint-Sacrement, du Rosaire, du Sacré-Cœur, mystères proposés graduellement par la Providence à notre culte comme à nos méditations? De plus, un événement heureux laissait une action de grâces à l'Office; une calamité lui laissait un soupir.

Pendant l'efflorescence générale de la liturgie, Rome formait son Bréviaire de ce qui apparaissait de plus pur dans toute l'étendue de son royaume spirituel. Ce rayon de miel étant fait, elle l'envoyait aux églises naissantes ou jeunes encore, qui toutes tiraient leur vie de son sein.

Cette mesure, résultant des efforts concertés de la grande famille, tendait à établir partout un seul Bréviaire identiquement le même en tous points. L'Eglise ne le voulut pas ainsi. Elle concéda de part et d'autre des Offices propres; elle respecta d'anciens rites trop grands pour entrer dans le sien, trop beaux pour être anéantis. Lors de la dernière réforme du Bréviaire, elle eût pu d'un souffle faire disparaître les rites

monastiques, elle ne les toucha point; elle laissa subsister d'anciens Offices dans les églises de Milan, de Tolède, de Naples, de Venise, et jusque dans la chapelle papale: cette fameuse *Semaine sainte* de la Sixtine est l'œuvre des premiers pontifes romains. L'Eglise aime tout ce qui est beau; elle aime surtout ce qui est ancien: sa foi ne remonte-t-elle pas jusqu'au berceau du monde?

Les variétés dont nous parlons, — et nous ne parlons que de celles approuvées par l'Eglise, — sont minimes si on les compare à ce qui fait l'unité de la liturgie latine. Mais il n'en est pas de même en Orient: là, protégées par des langues fort étrangères au latin, ces variétés, restes des liturgies de Saint Basile, de Saint Jean-Chrysostôme, de Saint Jean l'Evangéliste, sont très saillantes. La liturgie étant l'expression de nos sentiments envers la Divinité, cette expression et ces sentiments devaient produire et rencontrer d'autres harmonies sous le ciel de l'Asie que sous le ciel d'Italie ou de France, comme l'architecture, la peinture et la musique: ainsi trouvons-nous ces trois monuments, Sainte-Sophie, le Dôme de Pise et la cathédrale de Chartres, très *beaux* et très *différents*.

De temps à autre on a demandé s'il ne vau-

drait pas mieux, dans l'Eglise catholique, n'avoir qu'une seule prière, semblable en tout point comme la foi. Les faits répondent. La variété liturgique a toujours existé dans l'Eglise; donc il est bien qu'elle soit, donc elle est belle. Elle est belle, car elle prouve la plénitude de la grâce, qui a besoin pour s'écouler de canaux divers; belle, parce que l'Eglise est le jardin de Jésus-Christ, et les fleurs de ce jardin sont différentes de forme et de couleur; belle, parce que l'Eglise est la Reine assise à la droite du grand Roi, et sa robe d'or est parsemée d'ornements variés [1]. Ainsi s'expriment les plus grands liturgistes.

Aujourd'hui même, à Rome, cette variété fait de l'Epiphanie l'une des plus grandes fêtes de l'année. En ce jour, et pendant l'octave, plus de vingt rites divers, tant grecs que latins, viennent tour à tour déployer leurs pompes les plus solennelles dans l'église de Saint-André *della Valle*. Les rites latins sont représentés, si nous avons bien observé, par des Ordres religieux, et les rites grecs par des patriarches et des prêtres maronites, syriens et autres, fixés à Rome, où ils figurent quelquefois dans les solennités

1. — Astitit regina a dextris tuis in vestitu deaurato, circumdata varietate. (*Ps.* XL, 11.)

de Saint-Pierre. Quels chants, quelles cérémonies, quels costumes l'on remarque pendant cette octave célèbre! les assistants sont nombreux et de toutes nations; on prêche dans tous les idiomes; on prie selon toutes les vieilles coutumes. C'est ainsi qu'à Rome est honorée la fête de la *Manifestation.*

Jetons maintenant un coup d'œil sur l'ensemble du Bréviaire.

Ce sont les cent cinquante psaumes incessamment répétés, au milieu de joies, de plaintes, de louanges empruntées à toute la terre: hymnes, répons, versets, antiennes qui suivent ou précèdent les chants des prophètes, apparaissent là comme des guirlandes et des bouquets de fleurs, suspendus par la vénération des peuples aux colonnes d'un temple de granit.

Semblable à l'astre du jour, le Bréviaire suit une marche variable et radieuse. Ses nuances graduées répondent à un *temps*, à une semaine, à un jour, à un soir, à un matin et à une heure. Attaché aux pas de l'année et se repliant comme elle, il forme une couronne étincelante, dont les *fêtes de Mystères* sont les diamants, et les fêtes de Saints une ligne serrée de pierres précieuses, toutes différentes de couleur et de reflet.

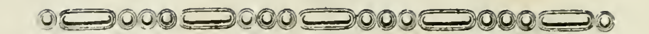
Chaque jour, un cantique se mêle aux soupirs soir et matin. Chaque nuit, la méditation vient réchauffer la prière. Chaque *heure* offre un repos dans une antienne, un répons où les âmes s'unissent, un verset pareil au trait de flamme, une oraison qui dirige le cours de la grâce. Partout des sens mystérieux, dans le choix, dans les divisions, dans les nombres, dans l'arrangement.

Ecoutez ce mélange de prières divines et humaines racontées, chantées, soupirées, jubilées par des êtres vêtus autrement que de simples mortels, et divisés en deux chœurs, dont l'un fait silence pendant que l'autre a la voix, aux heures du jour et de la nuit, dans une église toute frémissante d'harmonie; et vous aurez une vague idée du Bréviaire.

Si vous ne savez quel nom assez grand lui donner, entendez nos pères. Les premiers évêques *francs* l'ont nommé *cursus*, *le cours:* cours incessant des âmes vers Dieu, comme on dit le *cours* d'un fleuve, le *cours* des astres. Chez les Grecs, c'était *le canon* qui veut dire *règle :* les législateurs, les musiciens et les sculpteurs avaient leurs canons; l'Eglise vit le sien dans la prière. Cassien désigne le Bréviaire sous le nom de *synaxe* qui signifie *assemblée*, parce

qu'on se réunit pour prier; dans le même sens, Saint Pacôme le nomme *collecte*. Enfin, Saint Benoît l'appelle *opus Dei*, *œuvre de Dieu*, expression qui rappelle notre *Office divin*.

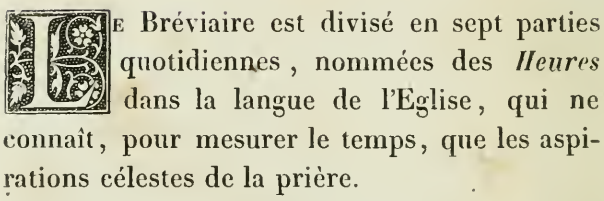
Cours par excellence, règle par excellence, assemblée par excellence, œuvre par excellence, le Bréviaire mérite encore tous ces noms.



CHAPITRE II.

PARTITION DU BREVIAIRE.

Je vous ai loué sept fois le jour.
(*Ps.* CXVIII, 163.)



Le Bréviaire est divisé en sept parties quotidiennes, nommées des *Heures* dans la langue de l'Eglise, qui ne connaît, pour mesurer le temps, que les aspirations célestes de la prière.

Les *Heures* sont en nombre égal avec les anciennes divisions du jour. Le jour était partagé en huit heures, dont deux fixes, midi et minuit, et les six autres flottantes avec le coucher du soleil, son lever et les quatre points médiaux. De là, huit prières fixes et flottantes comme les heures du temps qu'elles remplacent et dont elles prennent le nom : Matines, Laudes, Prime, Tierce, Sexte, None, Vêpres et Complies.

Cependant, il n'est jamais parlé que de *sept* Heures canoniques, l'une étant formée de deux, Matines et Laudes, ou Vêpres et Complies, parce que le nombre *sept* est sacré.

Il est sacré :

Dieu crée le monde en *sept* jours; *sept* anges veillent autour de son trône. Saint Jean vit *sept* étoiles, *sept* églises, *sept* trompettes, *sept* chandeliers, *sept* sceaux, *sept* lampes. Le meurtrier de Caïn est menacé de *sept* vengeances; Jacob sert *sept* ans; l'enfant ressuscité par Elisée oscille *sept* fois. Le monde a *sept* époques; la philosophie, *sept* sages; la musique, *sept* tons; l'arc-en-ciel, *sept* nuances; l'art, *sept* merveilles. Le juste tombe *sept* fois. *Sept* démons sont chassés de Marie; *sept* péchés ravagent le monde. La ville éternelle a *sept* collines; l'autel de Saint-Pierre, *sept* degrés. Enfin, Jésus-Christ établit *sept* sacrements; les Apôtres ordonnent *sept* diacres; l'Esprit-Saint se révèle par *sept* dons.

La Philosophie et la Fable, Platon, Homère, Virgile, Ossian, le Dante, répètent avec la même singularité le septénaire. C'est donc avec raison qu'on le dit *sacré*. Pourquoi l'est-il? personne ne le sait : Pythagore le range parmi les arcanes.

Mais il est consacré à la *science*, à la *virginité*, à la *religion* : ne fallait-il pas qu'il le fût à l'Of-

fice divin, *science* des élus, prière des *vierges*, *religion* universelle? Les *heures* sont sacrées, il convenait que leur nombre le fût aussi.

L'origine des *Heures* n'est pas moins imposante.

Il est consolant de pouvoir suivre une pensée religieuse jusqu'aux temps apostoliques; mais si cette pensée, consacrée alors, remonte plus haut, elle est deux fois vénérable. Telles sont les *Heures*. Elles se montrent antérieures même à la construction des temples dont elles devaient être la grande voix : David louait Dieu sept fois le jour en des assemblées publiques et solennelles; et ce fut Salomon, fils de David, qui bâtit le premier temple à Jéhovah. Les sept prières de David étaient les *Heures*. Le Temple les transmit au Cénacle; les Esséniens et les Réchabites les semèrent au désert, où Saint Benoît les recueillit.

En effet, Saint Benoît et les Docteurs de l'Eglise regardent comme la loi des sept *heures* les paroles de David citées dans l'épigraphe de ce chapitre : « Je vous louerai sept fois le jour. » Pourquoi cette loi aurait-elle été méconnue dans l'Ancien Testament? Pourquoi l'exemple du Roi-Prophète n'aurait-il pas joui de la même autorité

parmi les priants de toutes les époques? Pourquoi la religion des réalités n'aurait-elle pas eu en cela, comme en tant d'autres choses, son pendant dans la religion des figures? Pourquoi, enfin, sept *Heures* anciennes, qui racontent la Passion, ne l'auraient-elles pas honorée d'avance, comme elles devaient l'honorer dans la suite? Oui, les Heures ont trente siècles d'existence.

Quant à l'usage de chanter l'Office à deux chœurs alternatifs, il faut plutôt en chercher l'origine dans le ciel que sur la terre. Les anges, dit un prophète, chantent alternativement : *Saint*, *Saint*, *Saint :* les clercs imitent les anges en priant.

Cette pratique, d'ailleurs, a l'avantage de réunir la prière mentale à la vocale : un chœur médite pendant que l'autre chante, et les deux chœurs chantent et méditent tour à tour.

Si le Prêtre séculier est réduit à dire l'Office seul, en silence et par les chemins, il suit en cela les traditions du solitaire et de l'exilé. Saint Germain priait déjà ainsi, car il récitait toujours son *cours* la tête découverte, dit Fortunat, soit qu'il fît beau temps, soit qu'il plût.



CHAPITRE III

RAISONS DU NOMBRE SACRÉ DES HEURES.

Septena et septena.



En dehors de ses impénétrables mystères, le nombre *sept* a de saintes harmonies bien connues et que nous allons dire.

Les *sept Heures* honorent les scènes principales de la Passion de Jésus-Christ : le jardin des Olives, par Matines et Laudes ; par Prime, le Prétoire ; par Tierce, la condamnation ; par Sexte, le crucifiement ; par None, le dernier soupir ; par Vêpres, la descente de croix ; par Complies ; la déposition au sépulcre. Ineffables amertumes d'un Dieu, vous reposez comme un bouquet de myrrhe sur le cœur du prêtre.

A côté des scènes de la Passion, les grandes époques de la Rédemption figurent aussi. A Matines, Jésus naît ; à la première *heure*, il ressuscite ; à la troisième, il envoie son Esprit ; à

la sixième, il est crucifié; à la neuvième, il meurt; à l'heure des Vêpres, il viendra juger le monde; à l'heure des Complies, il emportera au ciel l'Eglise triomphante. Ainsi est tracée en un jour la carrière du Soleil de justice, depuis Bethléem jusqu'à Josaphat, d'un abîme à un autre, du sein de Marie au sein de Dieu.

Les *Heures* sont encore en harmonie avec les âges de notre vie. A tous ces âges, heures perdues dans la rapidité d'une ombre, l'Eglise fait correspondre les heures de la prière, afin qu'ils soient bénis. Elle offre Matines pour la naissance, Prime pour l'enfance, Tierce pour la jeunesse, Sexte pour la fleur de l'âge, None pour la virilité, Vêpres pour la vieillesse, et Complies pour la décrépitude. A ce moment suprême elle entonne le cantique du vieillard Siméon : *Nunc dimittis.*

Bien plus, l'Eglise bénit en un jour pour tous les jours : ainsi l'enseignent plusieurs liturgistes. Matines répondant au premier âge du monde, commencent par un appel à l'adoration : *Venez, adorons le Seigneur qui nous a faits.* A Complies, dernier soupir du dernier âge, l'éternité reçoit un salut dans la personne de la Reine du ciel : *Salve, Regina.*

Cette grande expansion de la prière ne l'en-

lève pas aux simples besoins d'un jour. Les Heures, qui réfléchissent la vie de l'homme, du monde et d'un Dieu, sont encore sept expiations journalières, sept baptêmes, dit Pierre Damien, établis pour laver les fautes des plus parfaits.

Denis d'Auxerre nous apprend que les sept *Heures* sont aussi autant d'actions de grâces pour les dons du Saint-Esprit.

Enfin, d'après l'évêque d'Hippone, le nombre *sept* étant la perfection des nombres, celui qui a prié sept fois a prié toujours comme les anges.

Quelques-unes des raisons mystiques des *Heures* n'ayant été connues et admises que par la suite des temps, de froids critiques en ont conclu qu'elles venaient des hommes et non de l'Eglise.

Mais ceux qui ont écrit les secrets de la prière étaient des enfants de l'Eglise, et les prêtres comme les laïques se sont édifiés à leur foi. Or, qu'est-ce que l'Eglise, sinon les fidèles ainsi réunis?

Si on entend par Eglise la reine moitié visible et moitié invisible qui nous gouverne, nous la trouvons encore dans ces pieuses inventions du zèle. L'Eglise est-elle étrangère à la moindre bonne pensée qui se fait jour autour d'elle?

Est-il dans ses parterres une seule plante qui ne tire la vie de son souffle? Qui a sondé tous les trésors de son cœur pour oser dire qu'une bonne pensée n'y était pas? L'Eglise a créé les *Heures* d'inspiration. Si elle a attendu huit siècles que toute la beauté de son œuvre fût connue, Dieu a bien attendu six mille ans un admirateur [1] de la marche harmonieuse des sphères!

Objectera-t-on contre la légitimité des raisons mystiques des *Heures* la multiplicité même de ces raisons? Un tel caractère n'est pas une difficulté, mais une preuve dans la question présente. Tout ce qui vient de Dieu porte ce cachet. La Bible est si belle, parce que dans un seul mot elle offre plusieurs pensées. Voyez encore la nature, cet autre livre de Dieu : tout y est pour plusieurs raisons. Une fleur, par exemple, n'est pas seulement la couronne d'une tige, c'est encore le berceau de nouvelles plantes, la pharmacie du pauvre, la parure des fiancées, l'ornement de l'autel, la joie de nos yeux, le parfum de la terre; une fleur est la coupe où l'abeille puise le nectar, le nid où le moucheron vient au monde, la tente qui l'abrite une nuit, et pour cette raison, sans doute, quelques fleurs

1. — Keppler.

se referment la nuit. Si tant est d'une fleur, et nous ne disons pas tout, qui s'étonnera que les *Heures* aient aussi de multiples beautés?

Ici rien ne fatigue l'esprit. On ne peut oublier, en disant l'Office, les mystères de la Rédemption qu'il honore : ils sont exprimés dans son texte même. Quant aux autres mystères, on les reçoit lorsqu'ils se présentent, et il suffit qu'on les connaisse pour qu'ils se présentent quelquefois. Nous qui recevons l'homme à sa naissance et le rendons à la terre, pouvons-nous oublier que la rapidité de la vie se résume dans notre prière d'un jour? En traversant le cimetière pour aller à l'église, ne voyons-nous pas que des siècles écoulés il ne reste que des tombeaux et une prière? Le saint tribunal nous rappelle les sept baptêmes expiatoires; l'Eucharistie, les sept actions de grâces; et, quand l'épaisseur de la solitude nous rend visible la présence des anges nos frères et nos amis, nous pensons à prier sept fois pour prier, comme eux, toujours.



CHAPITRE IV.

MYSTÈRES D'UNE SEMAINE DU BRÉVIAIRE.

Le septénaire a d'autres sens dans l'Office divin. Une semaine de prières rappelle les jours de la Création, pour en bénir Dieu. Il était juste que ces jours fameux rencontrassent une grande louange dans *sept* fois *sept heures* et dans tout un psautier. L'expression de cette louange est spécialement attachée aux Vêpres, Matines et Laudes, *heures* du commencement, du milieu et de la fin de la nuit, pour que le calme et le silence ajoutent à la grandeur de l'action.

Les hymnes des féries du Bréviaire de Paris ne laissent aucun doute sur l'existence de ces nouveaux mystères. Mais le Bréviaire romain les comprend-il? c'est ce que nous ne saurions affirmer; car nous n'avons trouvé ni dans son texte ni dans ses commentaires rien qui en té-

moignât. Nous suivons donc sur ce point le Bréviaire de Paris.

Il est bien de louer Dieu dans l'œuvre admirable de la Création. Mais nos destinées primitives ne sont plus les mêmes : la terre a perdu ce charme qu'elle avait reçu pour notre bonheur; elle boit nos sueurs et dévore notre dépouille. Ce n'est donc plus qu'à travers le prisme de l'espérance que nous la regarderons naître sous la main du Créateur. Son éclosion progressive nous révèle un monde meilleur.

Ainsi, dès la nuit du dimanche nous voyons, à côté de la terre sortant du chaos, Jésus-Christ sortant de la tombe, prémices de la résurrection des morts :

Et mors et horrendum chaos
Vocem jubentis audiunt.

La mort et l'horrible chaos entendent la voix d'un maître.

Le matin, nous saluons l'aurore du jour et l'aurore du salut. Mais le dimanche est le jour de la lumière; lorsqu'il touche à sa fin, c'est-à-dire à l'heure des Vêpres, nous soupirons après la lumière éternelle :

Moraris, heu! nimis diu
Moraris, optatus dies.

Oh! que tu tardes à venir, jour désiré!

Le second jour, Dieu crée le ciel [1]; et c'est au ciel que l'espérance, notre compagne sur les flots agités du temps, a fixé son ancre. [2]

Le troisième jour, les eaux sont séparées de la terre qui se couvre de verdure et de fleurs [3]. La terre est belle; mais combien plus belle ne sera-t-elle pas, si en l'habitant nous nous l'aimons? [4]

Le quatrième jour, on bénit pour les astres [5]

1. — Dei canamus gloriam
Cœlum secundo qui die
Expandit, admirabile
Mortalibus spectaculum.

2. — Jactamur, heu, quot fluctibus!
Spes una de cœlo nitet.
Illuc et ora tollimus
Et mittimus suspiria.

3. — Jubes et in præceps aquis
Repente confluentibus,
Prodit sub auras humidis
Exuta velis arida.

4. — Hanc tu colendam qui tuis,
Pater, dedisti filiis
Quos unus orbis continet,
Fac una jungat caritas.

5. — Miramur, ô Deus, tuæ
Recens opus potentiæ,
Quæ scripta scintillantibus
Refulget astrorum globis.

et la foi [1], ces deux sources de lumière dans notre double existence.

Le jeudi, après avoir béni Dieu d'avoir créé les animaux qui peuplent l'air et la mer, nous le bénissons encore d'avoir institué l'Eucharistie. Cette dernière intention est surtout visible dans le choix des psaumes. Quant aux hymnes, elles chantent encore la foi; mais ce n'est plus la simple vertu de croire, c'est tout l'ensemble de la religion basée sur l'Eucharistie : grâce de bien agir [2], force de se jouer des persécutions [3], science de prier à l'ombre d'un nom béni. [4]

Par une admirable coïncidence, la création de l'homme et la mort d'un Dieu se rencontrent le vendredi. Et l'Eglise s'écrie :

Plangite, pacis angeli.

Anges de paix, pleurez! pleurez sur tous les deux !

1. — Promittis et servas datam
Immobilis, fidem, Deus :
Hanc mane primo sedula
Reposcimus fidem prece.

2. — Æterna dignis incitat
Factis mereri præmia.

3. — Sancti leonum per fidem
Mulsere rugitus.

4. — Hinc fundimus preces tibi
Sacri sub umbra nominis.

Enfin, le samedi, consacré à la Sainte-Vierge par le choix des psaumes et par un office particulier, honore aussi le repos du Seigneur. L'Eglise aspire au vrai repos :

O caritas ! ô veritas !
O lux perennis ! en erit,
Post tot labores, ut tuo
Tandem fruamur sabbato.

O charité ! ô vérité ! ô lumière indéfectible ! après tant de travaux nous jouirons enfin de ton sabbat.

Un jour a ses mystères, une année les siens; voici ceux d'une semaine. Et tout cela se mêle, sans se confondre, dans le plus harmonieux concert.



CHAPITRE V.

DES PSAUMES.

LEUR ANTIQUITÉ.

Les psaumes ne sont pas tous du prophète célèbre dont le nom devait leur rester. Les uns sont postérieurs à David, les autres lui sont antérieurs de plusieurs siècles; et quelques-uns paraissent toucher, du moins en partie, à l'origine même du monde.

Si, pour chercher les origines des psaumes, on s'arrête à leurs titres divers, on y trouve dix noms de prophètes. Mais ces titres sont obscurs; ils manquent quelquefois dans l'hébreu; et, dans la Vulgate, cinquante-un psaumes n'ont pas de titres ou de noms propres dans le titre. Il n'y a donc rien que de l'incertitude de ce côté. D'un autre, l'histoire se tait sur les auteurs de ces admirables poésies : on sait que le Saint-Esprit

les inspira, mais à qui, on l'ignore de plusieurs.

Ils en laissèrent toute la gloire à l'Inspirateur, ces illustres poètes de la langue divine : échos du ciel, ils n'ont point de nom. Ce ne fut pas pour être admirés qu'ils parlèrent, mais pour être entendus. Ce sont nos douleurs qu'ils gémissent; les psaumes sont à nous : chacun peut y inscrire son nom.

Cependant il n'est pas sans intérêt de soupçonner, si on ne peut les établir, les hautes origines de ce patrimoine sacré : quel charme n'a point une antique prière! pour être allée au ciel si souvent, elle en sait mieux le chemin.

Ici nous suivons les plus savants commentateurs. En faisant attention au but historique des psaumes, aux teintes de génies divers qu'ils ont prises en passant par des lèvres humaines, on les divise facilement en trois classes. La première, ayant trait à la captivité de Babylone, a pu être inspirée aux prophètes Isaïe, Jérémie, Ezéchiel, Aggée, Esdras, Daniel, pour reprendre, instruire, encourager et consoler les captifs d'Assur et tous les proscrits de l'univers. La seconde classe est de l'époque de David : quatre-vingts psaumes de celle-ci sont attribués au saint roi, qui devait peindre dans sa vie et dans ses cantiques les vicissitudes de Jésus-Christ et de

l'humanité ; le reste est donné à Azaph, Ethan, Coré, Idithun, poètes et musiciens fameux comme David, habiles à faire couler dans leurs odes la grâce, la douceur et la joie. Enfin, la troisième classe, remarquable par une singulière élévation, réclame pour auteur celui qui fut la plus grande image de Jéhovah sur la terre, Moïse; le psaume LXXXI porte son nom : *Prière de Moïse, homme de Dieu.*

Là s'arrêtent les investigations critiques. Mais il reste des doutes sublimes.

Quand on considère qu'Abraham, Melchisédech et même Adam sont placés par de savants rabbins au nombre des auteurs des psaumes, et qu'on goûte, dans certains de ces hymnes, une haute poésie, uniquement inspirée par les scènes de la nature, le firmament, la terre, la mer, on est porté à croire qu'ils furent réellement composés par ces hommes primitifs, qui vivaient dans un monde encore nouveau et n'avaient d'autre Bible que la nature.

Cette idée nous gagne invinciblement; suivons-la.

Jamais, peut-être, il n'y eut des conditions aussi favorables à la prière qu'au commencement du monde : religion, poésie, philosophie,

tout alors était beau, et tout venait se peindre dans la prière : histoire, foi, espérance, larmes et joies.

Quels secrets devaient s'écouler du cœur d'Adam et d'Eve, lorsque les premiers hommes se réunissaient autour d'eux! Instituteurs-nés de la société naissante, ils sont d'origine céleste; ils ont vu Eden; et la révélation, récente encore, leur est venue de Dieu sans traditions comme sans interprètes. Et, si leur savoir divin ne les recommande pas assez, ils sont investis de tous les titres qui entraînent ceux qui écoutent : Adam est père, législateur, juge et pontife; Eve exerce l'empire de la beauté tempérée par le malheur, de la douceur et de la tendresse. Roi et reine déchus, en sont-ils moins touchants?

Formée à leur école, au milieu d'un calme profond, cette jeune société devait faire des prières grandes comme sa foi. Une âme trempée à la mesure de corps robustes, la sagesse, fruit mûr d'une longévité phénoménale, le spectacle constant de la nature magnifique encore, durent communiquer aux premiers élans du cœur majesté, sainteté et beauté. Les astres, la foudre, les forêts vierges, des fleurs aussi belles qu'un Eden, monuments et parures de la cité errante du désert, durent se peindre en images tour à tour terribles et gracieuses dans l'adoration.

Or, des prières aussi belles devaient-elles périr? n'était-ce pas l'unique héritage à recueillir et à laisser? La terre était vaste, et la terre était toute la richesse; que pouvait transmettre le père à son fils, si ce n'est la prière de son père et de sa mère, qui charma l'Eglise naissante? La prière était le véhicule de la plus sainte des traditions; on n'écrivait pas, on ne sculptait pas; la prière pouvait-elle périr plutôt que la foi?

Non, non, vous n'êtes point perdues, augustes prières, consolations des premiers malheurs, trésors des ancètres, poésies du berceau du monde; vous avez flotté sur les eaux vengeresses, voyagé avec Abraham et Moïse, enrichi Israel... et les chrétiens. Vous êtes dans le Psautier, si vous êtes quelque part.

On demande à quelle page?

A toutes peut-être, et sous tous les noms des prophètes qui ont touché la harpe sainte. Sans doute, les Voyants de Juda eurent des inspirations particulières; mais qui oserait nier que les inspirations génésiaques ne se soient point mêlées aux leurs? Pouvait-il en être autrement? Héritiers de la langue que Dieu, selon de Bonald, inventa pour l'homme, savent-ils parler à Dieu cette langue sans en rappeler les antiques poésies? peuvent-ils toucher la lyre

sacrée sans y réveiller des réminiscences? pour pleurer le malheur ont-ils besoin de larmes nouvelles? L'Eglise chrétienne ne sait pas prier sans se souvenir d'Israel : comment Israel aurait-il oublié Enos? Vaudrait autant dire qu'il a méprisé les os de ses pères, bien plus, le souffle divin de leur âme; et qu'il a brisé la tradition, alors même que Dieu la scellait du sceau de l'alliance ! Et que seraient devenus les psaumes que Moïse désigne par les premiers vers [1], comme des pièces généralement connues il y a trente-cinq siècles? Hymnes sacrés, chantés en chœur par Adam, Eve, Abel et Seth, suave holocauste de l'autel de pierre sur lequel nous sacrifions encore, ne fumerais-tu plus? A chaque pas, Rome et la Grèce m'offrent dans leurs débris quelques souvenirs bibliques; n'aurions-nous plus la prière des premiers hommes, nous légataires de la Bible et de la foi?

Mais comment reconnaître ces augustes restes dans les psaumes?

Que chacun suive son inspiration. Pour moi, lorsque je rencontre ces grandes peintures de Dieu dictées par le désert, les montagnes, la mer en courroux, saisissantes images qui s'of-

1. — Bossuet, *Discours*, 2e part., c. III.

frent *imprévues* dans plusieurs psaumes, et tranchent là comme des colonnes dorées par le temps, sous une frise blanche récemment sortie de la carrière, je suis saisi de respect, je salue l'aurore de la poésie.

Parmi ces grands traits qui enlèvent soudain l'admiration, il en est de trois séries diverses, qui trahissent particulièrement l'origine du monde.

La première série touche à la cosmogonie. Il semble qu'on assiste au débrouillement du chaos, quand on voit « les flots monter aux cieux « et redescendre aux abîmes [1]; l'océan fermé en « un écrin [2], la terre consolidée [3], les cieux af- « fermis [4], etc. » Mais qui pouvait mieux représenter de telles révolutions, que les premiers spectateurs arrivés sur la scène où elles venaient de s'accomplir ? Aujourd'hui la terre, avec raison, nous semble vieille : quand l'homme y parut, elle était déjà couverte de ruines, et cela dut lui sembler merveilleux et inspirer ses chants.

1. — Ascendunt usque ad cœlos et descendunt usque ad abyssos. (*Ps*. CVI, 16.)

2. — Ponens in thesauris abyssos. (*Ps*. XXXII, 7.

3. — Etenim firmavit orbem terræ. (*Ps*. XCIX, 1.)

4. — Verbo Domini cœli firmati sunt. (*Ps*. XXXII, 6.)

La seconde série renferme les comparaisons prises de la foudre et de la tempête pour figurer la puissance de Dieu irrité. C'est « le Seigneur « dans son chariot de chérubins brûlants; il « vole sur les ailes de l'aquilon [1]; il est enve« loppé de sombres ténèbres [2]; le feu brûle « devant sa face; la tempête marche à ses « côtés [3]; les montagnes tremblent dans leur « fondement [4]; le désert est bouleversé [5]; la « mer lève les mains aux cieux [6]! » Les psaumes sont pleins de ces images terribles de Dieu. Qui devaient-elles surtout frapper? La tempête ne ravageait pas les bosquets du paradis terrestre, la foudre n'effrayait pas ses délicieuses solitudes. Misérablement chassés de ce lieu de bonheur par un ange armé de l'éclair, nos pères, voyant l'éclair aussi briller dans la nue, songèrent à celui qui flamboyait à la porte du

1. — Et ascendit super cherubim, et volavit super pennas ventorum. (*Ps.* XXII, 11.)

2. — Et posuit tenebras latibulum suum. (*Ps.* XVII, 12.)

3. — Ignis in conspectu ejus exardescet : et in circuitu ejus tempestas valida. (*Ps.* XLIX.)

4. — Fundamenta montium conturbata sunt et commota sunt. (*Ps.* XVII, 8.)

5. — Vox Domini concutientis desertum. (*Ps.* XXVIII, 8.)

6. — Altitudo manus suas levavit. (*Habac.* III.)

jardin ; et le tonnerre , nouvelle et terrible harmonie des cieux, leur figura d'autant plus justement le courroux du Très-Haut, qu'ils ne l'entendirent qu'après leur péché.

Coupables, ils étaient saisis d'effroi, et pourtant ils admiraient les signes de la colère : « Oh! « qu'ils sont beaux les élancements de la mer ! » [1]

La troisième série d'idées primordiales concerne les volcans. La terre est parsemée de montagnes volcaniques à cratères éteints, qui ont jeté des flammes à des époques contemporaines de l'homme et tellement reculées, que l'histoire n'en a pas gardé souvenir. Mais les psaumes parlent; n'est-il pas naturel de penser qu'ils parlent par la bouche de ceux qui ont vu ? Ils réclament donc, en ce point, l'antériorité sur l'histoire. Comme ils décrivent les bouleversements du sol, les éruptions terribles, les laves coulantes ! « La terre est secouée, elle tremble [2]; « les collines sont pliées [3]; les montagnes fon- « dent comme de la cire [4]; il pleut du feu et du

1. — Mirabiles elationes maris. (*Ps.* xcii, 4.)

2. — Commota est et contremuit terra. (*Ps.* xvii, 8.)

3. — Incurvati sunt colles mundi ab itineribus æternitatis. (*Habac.* iii, 9.). — Ce chant est dans le *Psautier* des *Heures*.)

4. — Montes sicut cera fluxerunt a facie Domini. (*Ps.* xcvi, 5.)

« soufre par la tempête [1]. » Le royaume des Deux-Siciles est là pour nous dire s'il y a rien de plus ressemblant à la terrible puissance des foyers volcaniques.

Ne l'oublions pas, ces figures, qui placent la poésie des Hébreux en dehors et au-dessus de toutes les poésies connues, sont fréquentes dans les psaumes : nous n'en avons cité qu'un petit nombre; et si on prenait les autres livres de l'Ecriture, que le Bréviaire comprend en partie, on y trouverait le même genre de beauté, surtout dans la prière. Ces beautés singulières sont donc répétées; elles le sont non-seulement dans l'idée, mais encore dans l'expression. C'est là notre thèse : les prophètes ont répété. Ils ont répété la poésie traditionnelle qui murmura sur le berceau du genre humain; ils ne pouvaient pas plus l'oublier que nous, enfants d'une loi nouvelle, n'oublions les mystères touchants du berceau de Jésus.

Mais, jusqu'ici, il n'a été question que de fragments épars : voici un psaume entier qui réclame le nom du premier homme.

La question est des plus intéressantes.

Je suppose admis que les jours de la Création

1. — Ignis et sulphur et spiritus procellarum. (*Ps.* x, 7.)

sont des époques de siècles innombrables ; que chacune de ces époques a vu naître, grandir, vieillir et périr un système d'êtres analogues et divers ; *manteau* superbe de la terre six fois *renouvelé* par le Créateur, selon le langage des psaumes [1] : les débris de ces mondes inconnus remplissent les roches calcaires de toutes espèces ; ils sont la pâte mal triturée d'immenses chaînes de montagnes. Je suppose admis que le globe, d'un jour à l'autre jour, a été brisé, sillonné, bouleversé, rajeuni par le feu et l'eau, *terribles ministres de Jéhovah*, pour parler encore le langage des psaumes. [2]

Je suppose cela, d'abord, parce que c'est fondé sur des faits tellement évidents, qu'il faut en subir la logique : la géologie n'est plus un roman comme Buffon sait en faire, c'est une *science*. Ensuite, la Genèse, loin de perdre à cette interprétation, en devient plus admirable.

Elle n'y perd pas : elle gagne en vérité, s'il est possible ; l'évidence se joint à l'autorité di-

1. — Ipsi (cœlum et terra) peribunt ; tu autem permanes.

Et omnes sicut vestimentum veterascent ; et sicut opertorium mutabis eos, et mutabuntur. (*Ps.* ci, 25, 27.)

2. — Qui facis angelos tuos spiritus, et ministros tuos ignem urentem. (*Ps.* ciii, 5.)

vine. Les terrains, faciles à classer par ordre d'ancienneté, offrent toutes les créations successives de la Genèse : d'abord, rien qu'un monde tout marin, répondant sans doute à l'époque où la terre était toute enveloppée de l'Océan [1]; êtres les plus simples et les plus petits, sur lesquels Dieu semble avoir essayé la vie. Viennent ensuite les végétaux, les poissons et les volatiles; puis les quadrupèdes; mais nulle part les restes fossiles de l'homme ou des êtres qui forment le système de cette dernière création, parce que la septième époque subsiste : aussi Moïse n'a-t-il pas dit du septième *jour* comme des autres, qu'il eut son soir et son matin; c'est un jour ouvert, qui n'a eu que son matin et dont le soir viendra Dieu sait quand. Tout, en un mot, se présente si bien dans l'ordre de la Genèse, que le premier chapitre de la Bible, Cuvier l'a dit, pourrait faire la table générale d'un traité de géologie.

Nous avons ajouté que la Genèse expliquée par la nature devient plus admirable : on voyait le beau dans la simplicité, il est dans la profondeur de ce livre sans égal. Prenons-en quelques mots. *In principio:* nous verrons dans un instant

1. — Abyssus, sicut vestimentum, amictus ejus. (*Ps.* CIII, 6.)

à quelle antiquité il faut faire remonter cet *In principio*. Passons le célèbre *fiat lux*, *et facta est lux*. Voici le premier *jour : Et factum est vespere et mane dies primus; et le premier jour fut fait d'un soir et d'un matin*. Que signifient *soir* et *matin* avant que le soleil soit créé? pourquoi le soir avant le matin ? qu'est-ce qu'un jour composé d'un soir et d'un matin ? Les commentateurs, avant que l'on pût lire le contexte de la Genèse dans les feuillets des roches , ont imaginé vingt hypothèses pour répondre à ces difficultés. Quoi de plus simple aujourd'hui ? *Soir* et *matin* veulent dire *fin* et *commencement* d'une création ; *soir* est avant *matin*, parce que Dieu brise un monde pour en faire un nouveau ; *soir* joint sans intermède *matin*, parce que c'est en créant que le Dieu vivant détruit. Voilà donc ces fameux jours composés d'un soir et d'un matin! ce sont des *époques* dans le sens même de l'hébreu Si par *jour* on entend la durée d'une création, la Vulgate aura traduit d'une manière sublime : jours de Dieu, ils sont pris dans l'éternité; l'homme n'était pas là pour les mesurer par des soupirs. Mais combien l'AU COMMENCEMENT de la Genèse est reculé par ces six jours dont les heures, dont les minutes peut-être équivalent à des siècles! Ils le plongent

dans les gouffres insondables de l'éternité, où l'on ne rencontre plus que l'AU COMMENCEMENT de l'évangéliste auquel, seuls, le Père, le Verbe et l'Esprit ont préexisté.

Quelle œuvre!... quelle histoire!... Que Dieu est grand dans l'ouvrage de ses mains! Je ne suis pas surpris que les poètes inspirés de Juda criassent si souvent aux montagnes de louer le Seigneur; les montagnes ont des mondes couchés par lui dans leur sein!

Or, la vaste Création admise, voici un psaume qui la chante. Il faut s'attendre au beau désordre de l'inspiration :

PSAUME CIII.

Bénis le Seigneur, ô mon âme! Seigneur mon Dieu, que vous êtes grand!

Vous êtes revêtu de confession et de beauté, et couvert de lumière comme d'un vêtement.

Tel est le commencement : rien nulle part; Dieu seul revêtu de la lumière et de la beauté qu'il doit répandre dans l'univers, pour que l'univers le confesse.

Le ciel paraît.

Vous étendez le ciel comme une tente, vous couvrez d'eaux sa partie supérieure.

Ces eaux sont sans doute les cataractes cé-

lestes dont il est parlé dans la Genèse (c. I, v. 7), et au psaume CXLVIII, v. 4. Que faut-il entendre par ces cataractes, par ces eaux supérieures ? Demandez-le à l'Esprit de Dieu : nous ne le savons pas.

Vous montez sur les nues, vous marchez sur les ailes des vents.

Dieu porté par les tempêtes dans son empire encore désert !

Viennent les agents subalternes de la Création.

Vous faites les orages vos anges, et le feu votre ministre.

En vingt endroits les psaumes chantent comment les orages, *anges*, ou envoyés de Dieu, ont bouleversé les mers ; et nous ne tarderons pas à rencontrer l'un de ces traits dans le présent psaume.

Quant au feu, ministre du Très-Haut, il a beaucoup travaillé le soir des fameux jours. De tout côté le globe porte des empreintes de son action. Le feu a soulevé le bassin pétrifié des mers ; le feu a brisé la croûte terrestre en fragments qui sont restés des montagnes ; le feu a fait sourdre les chaînes granitiques. Ce terrible ministre attend, au fond des volcans sans doute, le dernier jour pour brûler la

terre. — C'est une antique tradition confirmée par Saint Pierre. — Le *soir* du septième et dernier *jour* sera arrivé. Le nombre *spet* est sacré.

Vous avez fondé la terre en sa stabilité :

STABILITÉ !... après tant d'agitations !

Elle ne sera plus inclinée de siècle en siècle.

La terre a été violemment *inclinée* sur son axe ; témoin ces animaux des tropiques, du moins d'une zone tempérée, gelés tout-à-coup sous les glaces du pôle : énormes éléphants d'une race inconnue. On les trouve en si grande quantité sur les bords des fleuves, en Sibérie, que leur ivoire, non fossile, est un objet important de commerce. Cet ivoire fait soupçonner leur force : nous avons vu une de leurs défenses qui n'avait pas moins de trois mètres de long. Mais ce qui est frappant, c'est que plusieurs de ces animaux sont encore intacts : l'un d'eux, même, a été trouvé avec des chairs si vives, que des chiens en ont mangé après qu'on les eut fait dégeler. Connus sous le nom de *Mammouth*, ces rois d'antiques forêts sont l'objet d'une fable dans le pays : comme on ne les voit jamais courir sur la neige et qu'on rencontre partout leurs dépouilles, on croit qu'ils vivent sous terre

à la manière des taupes. Chacun peut voir au Muséum d'histoire naturelle, à Paris, un fragment de leur peau : il est recouvert d'une sorte de laine roussâtre, parsemée de soies noires, plus longues. Cette fourrure porte à penser qu'ils vivaient sous des climats moins chauds que l'Afrique. Mais il est certain *qu'ils n'ont pu vivre dans les neiges où on les trouve, et qu'ils ont été surpris par le froid en moins de temps qu'il n'en faut pour faire tomber les chairs en corruption.* La terre a été subitement *inclinée.* Elle ne le sera plus.

L'abîme la recouvre comme un vêtement.

D'abord, océan et solitude sur la terre. *Et sur l'abîme*, dit la Genèse, *l'Esprit de Dieu était porté*, *couvait*, selon la force de l'hébreu [1]. Elle couvait un nouvel univers, la céleste Colombe! Le matin du jour suivant le vit éclore.

Les eaux couvrent les montagnes.

Montagnes de terrains ignés.

Elles fuient devant vos menaces; elles tremblent à la voix de vos foudres.

A ces *menaces*, à ces foudres de Dieu, il

1. —Saint Jérôme, Saint Basile, Saint Augustin et Diodore l'entendent ainsi.

nous semble entendre les détonations effroyables du feu central, et voir les continents soulevés, les bassins de mer aspirés, et dans ceux-ci les eaux se précipiter éperdues. Et nous répétons avec David : « La voix du Seigneur s'est fait entendre sur les eaux ; le « Dieu de majesté a tonné sur les grandes « eaux. »[1]

Les montagnes montent, les vallées descendent : tout dans l'ordre que vous avez prescrit.

Plantes, germez ; voilà des montagnes, voilà des collines. Hâtez-vous ; car Dieu renouvelle la face de la terre comme un manteau usé.

Quelques traducteurs lisent : *Les eaux montent comme des montagnes, elles descendent comme des vallées*, etc. Si c'est le vrai sens, nous joignons ce verset au précédent.

Vous leur avez donné (aux eaux) des limites qu'elles ne passeront point : elles ne reviendront pas couvrir la terre.

L'Océan respecta ses bornes divines même au déluge de Noé qui fut produit par les cataractes du ciel, dit la Genèse (c. VII, v. 11).

1. — Vox Domini super aquas; Deus majestatis intonuit : Dominus super aquas multas. (*Ps.* XXVIII, 3.)

Vous faites couler les fontaines dans les vallons, etc.

Ainsi commence une description composée de quatorze versets offrant un charmant tableau de la terre habitée par l'homme, et par l'homme enfant de Noé, si l'on en juge par : *le vin qui réjouit*, et d'autres idées analogues. Comment, alors, penser qu'Adam soit l'auteur du présent psaume? Adam pouvait-il parler de ce qu'il ne connaissait pas?

Il le pouvait à la rigueur. Dieu, qui l'inspirait, voit l'avenir et le passé. Rien n'est plus commun dans l'Ecriture que de tels synchronismes; et les commentateurs y ont souvent recours.

Mais nous aimons mieux croire cette description pastorale d'une autre main : elle *tranche* là comme un épisode; elle exprime d'autres idées, et les exprime différemment. Elle a toutes les grâces de l'églogue; ce qui la précède et la suit est d'un sublime incomparable : c'est grand comme les *frayeurs* de l'abîme et les *tremblements* du globe. Elle paraît si bien être un morceau détaché, bon à être fermé entre parenthèses, qu'elle se termine par une sorte de péroraison : « *Que vos* « *œuvres sont belles, Seigneur!* » et que les deux versets qu'elle sépare s'appellent l'un l'autre par des idées corrélatives : le premier

montre la mer vagabonde fermée en des limites qu'elle ne franchira plus ; le second la salue : « *O mer grande et spacieuse !* » Du reste, il nous semble aussi naturel qu'un prophète, en répétant la prière de ses pères, l'enrichisse de ses inspirations, qu'il l'est qu'un roi ajoute un diamant à la couronne de ses ancêtres.

Quel serait l'auteur de cette intercalation ? hasardons le nom de David. Ainsi serait expliqué comment le psaume, sans titre dans l'hébreu, a pour titre dans la Vulgate : *A David.*

Nous passons les quatorze versets.

O mer grande et spacieuse ! dans ton sein vivent des animaux grands et petits.

Là les vaisseaux passeront : voilà un monstre qui se jouera d'eux.

Si le premier homme, pendant ses neuf siècles de vie, n'a pas vu les pins flottants de la mer ; si ses fils, habiles à plier l'airain en instruments de musique, n'ont pas su lier ensemble quelques troncs d'arbres pour tenter les aventures de l'Océan ; si l'arche de Noé a été le premier comme le plus grand phénomène de nautique ; Adam a du moins prédit ce qu'il n'a pas vu : *Transibunt, ils passeront.*

Tous les habitants de la mer attendent leur nourriture de vous en temps opportun.

Vous leur donnez, ils reçoivent; vous ouvrez la main, ils prospèrent.

Mais vous détournez la face, ils sont troublés; vous enlevez leur vie, et ils retournent en poussière.

Vous détournez la face, et vous enlevez leur vie. Aussi rapidement qu'on détourne la face, eurent lieu les exterminations et les créations. Il y en a des preuves frappantes. On trouve des animaux surpris par la fossilisation dans l'acte même de la vie : par exemple, un crabe, tenant dans sa forte pince une coquille qu'il a brisée et qu'il porte à sa bouche pour en manger le contenu. Dieu a *détourné la face* dans ce moment.

Vous enlevez leur vie, et ils retombent en poussière. Cette poussière couvre la terre et remplit les montagnes ! Les fossiles !

Vous envoyez votre Esprit, et ils sont créés (de nouveau); vous renouvelez la face de la terre.

Il est visible que la face de la terre a été *renouvelée*, et plus d'une fois; il est visible que des êtres nouveaux ont été créés sur d'autres détruits. Paris, Vienne et Milan sont bâtis sur d'antiques bassins de mers pleins de fossiles.

Ces deux derniers versets sont dignes d'être

placés comme épigraphe en tête d'un traité de géologie, où, disons-le en passant, quelques textes des psaumes, intercalés à propos, feraient un admirable effet.

Gloire, gloire au Seigneur toujours : il se réjouit dans ses œuvres.

Il regarde la terre, il la fait trembler :

La terre a tremblé jusqu'à se fendre : la plupart des ravins des montagnes sont les fentes de la terre.

Il touche les montagnes, elles fument

Et plusieurs fument encore !

Je chanterai le Seigneur toute ma vie, etc.

Eh bien! génies observateurs, savants géologues, que Dieu a attendus six mille ans pour lire l'histoire de ses œuvres anciennes dans les *feuillets hiéroglyphiques* du globe, vous avez cru être les premiers à raconter tant de merveilles! un psaume les chantait de temps immémorial. Ce psaume est répété chaque jour par le prêtre sur tous les points de ce globe bouleversé et réparé.

Qu'on examine attentivement cette grande poésie, on sera frappé de sa haute portée : mais pourquoi l'attribuer au premier homme?

L'histoire roule sur des faits accomplis, et c'est le père qui la raconte à ses enfants. Or, le psaume en question est l'histoire de faits divins que les hommes n'ont pas vus s'accomplir : qui pouvait dûment nous la transmettre, sinon le premier enfant de Dieu? Ces faits remplissent la première page de l'histoire : de qui devions-nous tenir cette première page, sinon de celui qui, seul, pouvait nous en donner la seconde? Il est le dernier et le premier. Brisez cet anneau, l'histoire est rompue.

Sans doute, Dieu peut révéler ses œuvres inconnues à qui il veut; mais pourquoi Adam les eût-il ignorées? Plus qu'un autre il puisa par l'innocence dans les secrets de son maître. Il perdit l'innocence, hélas! mais perdit-il le souvenir?

Créé intelligent, il arrivait sur le globe pour admirer les œuvres du Seigneur et l'en bénir; il devait donc les connaître.

Premier spectateur d'une fraîche nature germant sur une nature en ruine, il dut être frappé de ces ruines auxquelles il n'avait pas assisté, et en demander la raison à Dieu qui lui était familier; et Dieu dut la lui donner, afin qu'il en restât un *souvenir* et une *louange*.

Tout concourt à nous faire voir ce fameux psaume, *histoire* et *prière*, dans la majestueuse

antiquité dont il trahit la couleur par son élévation ; et rien ne s'y oppose : il est sans nom d'auteur, comme tout ce qui est primitif; les fastes de la science le perdent de vue; il ne contient pas la moindre idée d'Israel qui perce dans tous les psaumes composés sous la période israélite : lumière, eau, feu, terre, voilà son thème; Dieu n'avait encore manifesté sa puissance que sur les éléments.

Si nous avions à lui donner un titre, nous ferions choix de celui-ci, emprunté à d'autres psaumes : *In finem; à jamais :* il traverse les siècles.

Il nous a semblé bon de pouvoir *soupçonner* qu'en priant sept fois le jour pour racheter la faute originelle, nous prions quelquefois dans les termes mêmes de ceux qui l'ont commise. C'est pourquoi nous n'avons pas craint de nous étendre sur l'antiquité des psaumes.

Passons à d'autres remarques de détail.



CHAPITRE VI.

DIFFÉRENTES REMARQUES SUR LES PSAUMES.

La première version latine des psaumes a été faite sur les Septante, au temps même des Apôtres, par un auteur resté inconnu. C'est l'ancienne Vulgate, fort estimée des Pères, et qui n'existe plus nulle part. Modifiée d'après l'hébreu par saint Jérôme, elle a encore fait partie du Bréviaire romain jusqu'à Paul V, qui lui a substitué le fameux psautier *gallique*, admis depuis longtemps dans les églises d'en deçà des Alpes.

Quelques Juifs prétendant que les chrétiens ne connaissaient pas le sens des psaumes, parce qu'ils ne les lisaient que dans une traduction

faite sur une autre : saint Jérôme, pour leur fermer la bouche, fit deux versions du psautier sur l'hébreu. La première date de Rome, et n'est que la modification superficielle de l'ancienne Vulgate dont nous avons parlé. Il fit la seconde dans sa grotte de Bethléem, à la prière de la vierge Eustochium, qui l'aida dans ce travail : c'est le psautier gallique, reçu peu après son apparition par les églises d'Allemagne et des Gaules, d'où lui est venu son surnom.

Cette seconde version est évidemment la meilleure : au douzième siècle, dit Bernon, elle avait attiré seule l'attention des commentateurs ; elle a été choisie pour entrer dans la Vulgate actuelle; elle est enfin admise par le Bréviaire romain.

Si l'on demandait pourquoi la version reconnue la meilleure n'a pas été plus tôt reçue par l'église de Rome, nous répondrions avec Dom Calmet que, lorsqu'elle parut, les divins Offices étaient déjà anciens ; le peuple les savait par cœur ; il continuait à les chanter comme il les avait appris, et non selon les nouveaux manuscrits, qui étaient trop chers pour être communs; tandis que la première version, plus consonnante avec l'ancienne Vulgate, put se glisser insensiblement dans les esprits. Quant aux pays du nord,

plus jeunes que Rome dans le culte, ils reçurent sans difficulté le psautier gallique qu'un pape, on ne sait au juste lequel, leur envoya, et que Grégoire de Tours et Pépin répandirent.

Du reste, loin de nous la pensée que la Vulgate apostolique, pour avoir eu besoin de réformes, renfermât des erreurs. Quelques mots servant de liaison et d'éclaircissement, quelques divisions et agrégations de textes demandées par l'oreille du chantre, voilà tout ce qui attira l'attention de l'illustre cénobite.

La première partition des psaumes pour l'Office se perd dans les vénérables origines du christianisme. Plus tard, Saint Jérôme, Saint Ambroise et Saint Benoît mirent la main à cette œuvre. Il serait difficile de reconnaître leur part respective dans ce travail. Mais ce qui est digne de remarque, c'est que les psaumes des Vêpres et des Complies du Dimanche sont partout les mêmes. Ce choix a donc toujours été respecté; ce respect nous reporte aux pieds des Apôtres; et les Apôtres étaient habiles à discerner ce qui convenait le mieux pour exprimer l'esprit du jour du Seigneur.

Mais les versions et partitions des psaumes

sont bien peu de chose en comparaison de tout ce que l'on a fait pour eux et par eux. Ils ont inspiré une foule de commentaires qui commencent par un chef-d'œuvre, avec saint Augustin. Ils ont réjoui les anciens moines, qui ajoutèrent aux consolations du désert celle de réciter tout le psautier dans un jour et une nuit. Ils ont donné un aliment pur à tant d'âmes qui, au moyen-âge, s'exilèrent pour chercher Dieu.

Quelle grande destinée ! les psaumes sont devenus le thème invariable de la méditation et de la prière des saints, dans cette Eglise catholique à laquelle Dieu, d'ailleurs, n'a rien refusé ! Ils l'emportent donc sur tout ce que le génie chrétien, cependant si riche, si fécond, a produit depuis dix-huit siècles ! On peut trouver peut-être plus de tendresse et de douceur, mais autant de grandeur et de sublimité, jamais. Lorsque le cœur dicte de lui-même sa prière, si c'est pour gémir, il ne s'élève guère au-dessus des misères privées, des besoins communs ; si c'est pour bénir Dieu, la foi qui le lui découvre est obscurcie par les sens : mais les psaumes voient tout des cieux, la souffrance et la splendeur. Quelle douleur égalera jamais celle qu'exprime le psaume CI, attribué à Jérémie ? Quelle confession de Dieu peut approcher du psaume de

David : *Dixit Dominus*, dont les huit versets publient si éloquemment la divinité, le sacerdoce, les souffrances, la gloire et le règne du Verbe?

De là il ne faudrait pas conclure, cependant, que l'ancienne loi l'emporte sur la nouvelle. Si la première a produit les psaumes, la seconde les a reçus et en a retiré tous les fruits, sans parler de plusieurs autres de ses priviléges.

« La psalmodie attire les anges, repousse les « démons, dissipe les ténèbres, ferme nos bles- « sures, nourrit et élève notre âme. C'est un « miel à nos lèvres, un lien d'amour à nos rap- « ports mutuels, une précieuse aumône au pé- « cheur. Celui qui aime la psalmodie aime Dieu « et il vit heureux, dans l'espérance de se ré- « jouir au ciel avec lui pendant les siècles des « siècles. Amen. »

Telle est, en substance, une petite préface placée à la tête d'anciens Bréviaires, et que Radulphe de Rive nous a conservée. Et il ajoute que les psaumes sont les seules prières qu'on puisse faire toujours sans se lasser. Ils contiennent toutes les gloires de Dieu, tous les cris de nos misères, toutes les affections pieuses des âmes, toutes les intentions possibles pour les vivants et pour les morts. C'est une manne di-

vine, qui satisfait tous les goûts et tous les besoins.

Mais il n'est pas donné à tout homme d'en jouir. D'abord, il en est qui, comme saint Augustin lorsqu'il n'était encore que rhéteur, sont repoussés par le style des traductions. Il est froid et coupé, en effet. Il ne faut cependant pas nous en plaindre. La langue native des psaumes, aussi belle que la pensée, n'a pu passer avec sa sagesse concise dans des langues sans dérivés avec elles; et les versions en sont incolores, pour être littérales : les interprètes ont préféré faire le sacrifice de l'harmonie et des liaisons du langage humain, plutôt que celui de la parole de Dieu. Buvons donc les délices des saints, sans considérer les bords de la coupe.

Après cela, un vin aussi généreux est fait pour les cœurs éprouvés par les larmes; les heureux du monde n'y trouvent aucun goût.

La simplicité et l'humilité sont également nécessaires pour entendre l'Esprit-Saint qui s'exprime par les psaumes.

Ces conditions n'étaient pas rares aux beaux jours de la foi. On aimait tant la psalmodie, qu'on ne se lassait point de la murmurer ou de l'entendre. Jour et nuit la cathédrale de Prague, en Bohême, retentissait des chants divins.

Charles IV établit le même usage à Paris. Saint Amatus, sous le règne de Dagobert, institua plusieurs couvents de femmes, qui, divisées en sept phalanges de sept personnes, se succédaient sans relâche dans l'harmonieux murmure. Saint Grégoire de Tours, Surius et saint Bernard parlent de plusieurs monastères d'hommes et de femmes où les psaumes étaient chantés sans fin : un chœur de sept, de neuf, de douze religieux ou religieuses remplaçait immédiatement celui qui venait de terminer sa tâche angélique.

Pendant que les cathédrales respirent ainsi avec le souffle des prophètes, les Missionnaires le portent jusqu'aux extrémités du monde. Heureux les noms que les hymnes d'Israel ont cueillis sur ses montagnes en passant; heureux Abraham, Melchisédech, Isaac, Jacob, Moïse, David! vous serez bénis en tous lieux. Les Pyramides d'Egypte taisent le nom des Pharaons; mille et mille vierges redisent le nom de Joseph avec les psaumes : *In servum venumdaverunt Joseph.* Et toi, petit mont Hermonim, et toi, Galaad, et toi Liban, les échos de tous les déserts ont appris à vous nommer.

Pour classer les psaumes comme œuvres littéraires, il faudrait nommer l'hymne, l'ode, le

cantique, l'élégie, l'épopée, l'épithalame, en un mot, toutes les poésies élevées, et encore ce serait insuffisant. Comment désigner, par exemple, ce chant des antiques créations (ps. CIII) qu'on a exposé plus haut? De tels morceaux n'ont pas de pendant chez les peuples; ils surpassent d'autant tout ce qui est connu, que l'Esprit-Saint l'emporte sur Apollon. Contentons-nous donc du mot *psaume*, qui est assez noble du reste [1], et attachons-y l'idée d'une beauté incomparable.

Parmi les différents caractères des psaumes, il est une épopée à double sens, trop grandiose et trop souvent répétée pour que nous ne la signalions pas en finissant : c'est la retraite des Israélites à travers la Mer-Rouge et le désert.

Cette prodigieuse retraite a quelque chose de plus que son importance historique; sans quoi, on la *lirait* dans la Bible *une fois*, on ne la *chanterait pas tous les jours*, comme si la superbe Egypte était encore debout pour en être humiliée. Cette grande *histoire* est encore la *figure* de la retraite de Jésus-Christ traînant à

1. — Il désigne une poésie destinée à être chantée avec accompagnement de lyres.

sa suite la *captivité captive* sur la route du ciel. Ici tout est représenté; le joug de l'enfer par le joug de Pharaon, le Baptême par la Mer-Rouge, les errements de la vie par le désert, le ciel par Jérusalem, et Jésus par Josué : l'agneau pascal est l'image de l'Agneau de Dieu; la nuée moitié sombre, moitié lumineuse, de l'Evangile; la manne, de l'Eucharistie : Joseph vendu par ses frères, la grande famine, le char de Pharaon, le rocher frappé, le serpent d'airain, les rois vaincus d'Amoré et de Basan sont les hiéroglyphes de l'histoire chrétienne. Et le chant de Moïse : *Cantemus Domino*, ainsi que l'*In exitu* du dimanche, sont pour nous, comme pour les enfants d'Israel, des chants nationaux.

Les grands peuples avaient des bardes pour célébrer les âges héroïques; chez les chrétiens, un prêtre roi et vierge célèbre Jésus-Christ sur une cithare antique, toute frémissante encore des inspirations de ses premiers maîtres!

Résumons tout ce que nous avons dit des psaumes.

Les psaumes touchent aux plus hauts points de l'antiquité par leurs origines; par leur élévation ils sont dignes des cieux, par leur beauté ils charment les mortels. Les lambris dorés du

temple et la terre crue des catacombes ont tressailli à leurs accents. La Grèce leur envoie des mélodies. Ils *triomphent* dans les basiliques constantiniennes, et déroulent tout-à-coup les mystères de la liturgie. Sous leur haleine féconde, la terre des Francs voit le sanctuaire pousser des tiges, former des berceaux et ravir à l'arc-en-ciel des couleurs, aux prairies des parures, à la tombe des mystères, aux oiseaux et aux orages des harmonies, des anges au trône de Dieu. Et des légions de solitaires, aux couleurs symboliques, aux vêtements de bure, aux draperies d'or, pauvres couronnés, vierges voilées, consacrent aux saints cantiques leur voix, leur âme, toute leur âme; et font pleuvoir de leurs mains, sur le vélin où ils doivent les lire, sur les pierres et sur les vitres qui doivent frémir à les entendre, toutes les merveilles de l'art.



SECONDE PARTIE DU SECOND LIVRE.

LES HEURES.



LUSIEURS liturgistes commencent l'étude des *Heures* par Matines; nous allons la commencer par Prime, à l'exemple d'Amalaire, parce que Prime est la prière du matin, et que nous sommes généralement dans l'usage de placer au matin le commencement d'un jour de vingt-quatre heures, contrairement à d'autres peuples qui le placent au coucher du soleil.



CHAPITRE I

PRIME.

> Vous ferez un autel en bois de sétim... vous le revêtirez d'or très pur... Aaron y brûlera un encens exquis, *le matin.*
>
> (*Exode.* XXX.)

Le soleil déploie ses ailes radieuses et monte de l'orient, ange de lumière, qui, depuis l'heure où les cieux commencèrent leur course sublime, s'élança le premier de tout le chœur étoilé pour répandre dans l'univers une brillante image de son maître : c'est le signal de Prime ; le prêtre va louer Dieu de concert avec son noble frère.

Le soleil est le flambeau qui luit dans l'immensité de l'espace devant l'immensité de Dieu :

le prêtre est la lampe suspendue à la voûte des temples. Le premier, encensoir des cieux, brûle des parfums inconnus : le second, trépied du sanctuaire, consume la myrrhe odorante et amère. Tous deux sont de puissants reflets de Dieu, l'un de sa splendeur, l'autre de son amour; et l'amour l'emporte sur la splendeur.

L'orient est enflammé : tout tressaille dans la nature ; les oiseaux chantent leur plus doux air, la fleur ouvre son sein, l'abeille quitte la ruche, la cloche salue Marie, et la prière de l'Eglise s'envole, harmonie naturelle au milieu de tant d'harmonies. Comme le soleil se lève à tout instant pour quelque région et qu'il est des prêtres partout, une brise de louange glisse sur la terre avec la fraîcheur du matin.

« Au lever du soleil, dit Amalaire, les brebis
« sortent de la bergerie et gagnent les champs :
« le bon pasteur tend les mains au ciel, afin que
« le Ciel les garde et les bénisse. »

C'est aussi le matin que Jésus fut livré à Pilate : Prime honore ce souvenir tous les jours.

Enfin, nous prions dès le matin, parce qu'il est dit : « Cherchez *d'abord* le royaume des cieux
« et sa justice. »

Le soleil est l'horloge de l'Office pendant le jour : c'est l'heure de Prime à son lever, de

Tierce au quart de sa course, de Sexte au milieu, de None aux trois quarts, de Vêpres et Complies au crépuscule. Ainsi le prêtre, comme l'héliotrope, regardera passer le soleil.



CHAPITRE II.

EXPOSÉ DE PRIME.

Après une prière préparatoire et de simple dévotion, mais aussi respectée que si elle était de rigueur, le prêtre dit le *Pater* et l'*Ave*. Le *Pater* est son tribut de simple fidèle ; par l'*Ave* il prélude au *sacrifice des lèvres* : l'*Ave*, dans la bouche de Gabriel, préluda au sacrifice de la croix ; dans le rite mozarabique, la Messe commence aussi par un *Ave*.

Le prêtre est à genoux et prie en silence ; bientôt il se lève et entonne : *Deus, in adjutorium.* Il se lève, pour peindre la confiance qu'il a en appelant Dieu à son secours. Le signe de croix qu'il fait en même temps est la raison de

cette confiance. Il termine le *Deus in adjutorium* par le chant du *Gloria Patri* et de l'*Alleluia.*

Arrêtons-nous un instant à ces trois belles prières, auxquelles tout chrétien prend part au moins une fois par semaine.

Deus, in adjutorium, premier verset d'un psaume, doit, selon la règle de Saint Benoît, commencer toutes les *Heures*, en souvenir de ce que les anciens moines n'entreprenaient pas une seule action sans l'avoir récité. Il revient aussi fréquemment dans les liturgies grecques, antérieures à Saint Benoit. A-t-on vu dans cette prière une preuve de la disposition de Dieu à nous exaucer, ou la sainte liberté d'un enfant en péril, qui appelle son père au secours?

Le *Gloria* est sorti des trésors de poésies de l'Eglise, au temps même des Apôtres, du moins en grande partie; car des siècles entiers ont concouru quelquefois à former ces courtes oraisons qui nous sont si familières.

Gloire à Dieu, à présent, comme au commencement et dans les siècles des siècles : quel est ce *commencement* auquel Dieu était glorifié d'une manière que nous voudrions imiter *à présent* et dans l'*éternité?* Au *commencement* de l'humanité, deux cœurs purs louaient Dieu dans un jardin planté par les anges : c'est déjà un beau mo-

dèle, pourtant il y a mieux; avant nos pères, les anges louaient Dieu. Mais depuis quand? Depuis le quatrième jour de la création, dit Anastase Sinaïte; voyant naître le soleil du chaos, ils eurent la prévision de l'Enfant Jésus dans les bras de Marie, et ils chantèrent *Gloria in excelsis Deo* pour la première fois, et c'était leur premier chant. Selon Rupert, les anges *commencèrent* à bénir quand la lumière fut faite. Mais, dit le cardinal Bona, ils bénirent dès le premier instant de leur existence; et encore, la louange les avait précédés : Dieu, dans l'immense solitude qu'il remplissait seul, se louait dans la Trinité; le Père louait le Fils qui est Dieu de Dieu; le Fils louait le Père dont il est le Verbe; le Père et le Fils louaient le Saint-Esprit qui vit et règne avec eux dans l'éternité. [1]

Telle est la doxologie primitive que nous voudrions imiter! Que ce *sicut erat in principio* est sublime! qu'on cherche dans Pindare rien qui en approche. Il n'y a que l'habitude qui nous fait passer légèrement sur tant de beauté.

Au chant du *Gloria*, le chœur se tourne vers l'orient : à l'orient, observe Saint Basile, nous

1. — *De divina Psal.*, c. I.

cherchons le paradis terrestre; à l'orient, Saint Augustin voit une image de nos désirs dans le soleil montant radieux vers les cieux; tous les peuples se sont tournés vers l'orient pour prier, et les Apôtres, au témoignage de Justin, ont transmis cet usage aux fidèles.

Si le *Gloria Patri* est sublime, l'*Alleluia* l'est peut-être davantage; mais il est mystérieux, car il est tombé du ciel enveloppé dans l'idiome des anges.

L'Eglise le sait une acclamation de joie, et de joie tellement céleste, qu'elle n'a cherché à le rendre dans aucune langue. Elle exprime admirablement son embarras, lorsqu'elle l'accompagne, ce qui arrive quelquefois, de chants sans paroles, appelés *neumes*, pour suppléer par l'harmonie à l'infirmité des langues, pour entraîner ceux qui l'écoutent vers l'autre monde où il est compris, où il jaillit spontanément d'une âme noyée dans la joie.

Alleluia est un chant du ciel. Il est si beau, il est si plein des gloires de Dieu, que les anges le répètent sans fin dans l'éternité : c'est là leur pain, dit très bien Rupert; pain quotidien et éternel. Comment faire passer toute sa suavité dans nos fades syllabes? Saint Augustin l'avait reconnu : « Ni grec, dit-il, ni latin, ni barbare « ne peut le traduire. »

Les élus de la terre, destinés à remplir les places laissées vacantes au ciel par la défection de Lucifer, et à former ainsi un dixième chœur angélique, chantent *Alleluia* dans son euphonie divine et le répètent souvent. Que de fois l'Eglise mêle *Alleluia* à ses prières, surtout dans le temps pascal ! Les missels gothiques, grecs, mozarabes l'offrent jusque dans les messes des morts. Mais il fait silence depuis la Septuagésime jusqu'au Samedi-Saint, pour laisser couler les larmes.

Le *chant séraphique*, — *Alleluia* est ainsi nommé par l'Eucologe des Grecs, — n'est pas renfermé dans le sanctuaire, les premiers chrétiens avaient appris à le redire au dehors ; Saint Jérôme l'entendait chanter au laboureur dans les champs [1]. L'acclamation qui ébranle le ciel n'aurait-elle point de charmes sur la nature ? elle y est peut-être mieux comprise que de nous ; elle y excite peut-être de secrets tressaillements. Petits bergers, qui gardez les moutons, chantez aussi *Alleluia* pour réjouir les collines.

La célèbre Eustochium imagina une occasion charmante de faire retentir le refrain du ciel. Elle était à Bethléem. Lorsque la bonne odeur de

1. — Saint Jérôme, *Epit.* 17.

son voile eut attiré près d'elle des compagnes, elle forma une petite communauté dont la règle était de se lever à minuit pour chanter Matines sur le berceau du Sauveur. Une vierge veillait l'heure sur les étoiles; et, le moment venu, elle allait moduler *Alleluia* d'un ton suave, près du grabat de chaque sœur, pour les éveiller [1]. Doux réveil de vierges dans une nuit de Bethléem!

Une hymne succède aux trois admirables prières dont nous venons de parler.

L'hymne est une composition humaine (les psaumes sont divins) constituée par trois choses, selon Saint Augustin: *chant*, *louange*, *à Dieu*.

Les hymnes commencèrent de bonne heure chez les Grecs: pour l'Eglise latine, elles prirent naissance à Milan, pendant la persécution suscitée par Justine, mère de Valérien, arienne fougueuse. Le peuple fidèle passait la nuit à la basilique, prêt à mourir avec Ambroise son évêque: pour vaincre le sommeil, il chantait des psaumes et les entremêlait d'hymnes composées exprès par le bon pasteur. Monique, mère d'Augustin, pleine de sollicitude et de zèle, était la première à ces réunions vraiment chrétiennes.

1. — Saint Jérôme, *Epît.* 17.

Le charme des veilles agitées avait trop fait naître de consolations pour qu'on l'oubliât aux jours meilleurs : les hymnes restèrent à l'Office divin.

Saintement jalouses, les autres métropoles imitèrent l'exemple de Milan; et, en souvenir d'Ambroise, les hymnes furent appelées *ambrosiennes*, nom qu'elles portent encore dans plusieurs monastères.

L'hymne de Prime, *Jam lucis*, a précisément la touchante origine milanaise que nous venons d'exposer.

Saint Augustin, à qui nous devons ces détails [1], étant à Ostie, désolé de la mort de sa mère, se réveilla un matin avec deux strophes d'une *ambrosienne* sur les lèvres. C'était son premier sommeil, ce fut sa première consolation d'orphelin. [2]

Voici les psaumes qui composent le corps de l'Office. Il y en a trois à Prime ainsi qu'à Tierce, Sexte et None, appelées pour cette raison *petites Heures :* trois, en l'honneur de la sainte Trinité; trois, pour répondre aux trois heures

1. — *Conf.*, l. IX, c. VII.
2. — *Ibid.*, c. XII.

d'horloge qui s'écoulent de l'une à l'autre des heures de l'Eglise.

Comme nous l'avons dit précédemment, les psaumes étaient tout l'Office des catacombes; on n'y ajoutait guère que le *Pater* et le *Credo*. Telles sont encore les *Heures* des trois derniers jours de la Semaine-Sainte; reste gardé intact de ces temps de deuil, pour pleurer la mort du Sauveur. Mais le grand air produisit sur l'Eglise le même effet que sur une plante qui a germé dans un souterrain; elle se dilata avec une admirable fraîcheur, et la liturgie se couvrit de fleurs comme l'architecture. Dès-lors le *Gloria Patri* vint retentir à la fin de chaque psaume, et la plupart des *Heures* s'accrurent d'une ou de plusieurs antiennes, d'un capitule, d'un répons, d'un verset, d'un salut, d'une collecte, avec des chants en chœurs unis, en chœurs alternés, en solo, la mélopée, le dialogue et le récitatif. Prime a de plus le *capitulaire*.

L'antienne a beaucoup de mystères charmants : comme ils se trouvent tous réunis aux Vêpres, c'est là que nous les chercherons, quand nous y serons arrivés.

Le capitule, ou *petit chapitre*, est tiré de l'Ecriture. Tous l'écoutent en silence et debout; et, quand il est fini, ils répondent : *Deo gratias*, comme on dit les grâces après le repas.

Mais ce petit chapitre de la parole de Dieu, déclamé par le président de l'assemblée, évêque, abbé, prieur ou autre, rappelle Jésus-Christ qui passe en évangélisant; et une voix lui crie, à l'exemple de l'aveugle de Jéricho : *Christ, fils du Dieu vivant, ayez pitié de nous;* c'est le répons de Prime, et le chœur répète : *Christ, fils du Dieu vivant, ayez pitié de nous.* Plus heureux que Barthimée, les chrétiens connaissent tous les titres de Jésus-Christ, et ils disent, selon le temps : *Christ, qui êtes né de Marie, qui avez souffert, qui êtes ressuscité, qui êtes assis à la droite de Dieu, ayez pitié de nous.*

Puis le verset :

Levez-vous, Seigneur, aidez-nous,
Et rachetez-nous pour la gloire de votre nom.

Alors le président dit la collecte, ainsi nommée parce qu'il parle au nom du peuple dont il recueille les désirs et les sentiments par ces mots : *Oremus* (Prions), comme le remarque Innocent III; ou parce que de semblables prières se font quand le peuple est assemblé, comme le dit Pamélius sur Tertullien.

La collecte est précédée d'une petite préparation :

Seigneur, exaucez ma prière,
Que mon cri s'élève vers vous;

Et d'un salut échangé :

Que le Seigneur soit avec vous,

Et avec votre esprit.

Rien de plus vénérable que ce salut ; Booz l'adressa aux moissonneurs ; un ange, à Gédéon ; des milliers de chrétiens se le sont donné en passant sur la terre ; et, s'il lui manquait une consécration, nous dirions que l'ange Gabriel l'adressa à Marie : *Le Seigneur est avec vous.*

Après la collecte, une voix pure d'enfant de chœur chante :

Bénissons le Seigneur ;

Et le chœur :

Grâces à Dieu.

On ignore la date de l'oraison de Prime ; mais on sait que le pape Gélase et Saint Ambroise ont composé un grand nombre des oraisons de la Messe et de l'Office. Aussi ces prières sont-elles pleines de grâce, d'onction et d'une éloquente simplicité. Notons aussi, pour ne pas revenir sur ce sujet, qu'il fut réglé dans un concile, auquel Saint Augustin était présent, que toutes les oraisons des Saints seraient *adressées à Dieu.* Dans le même temps, un autre concile dictait à ces prières la belle conclusion : *Per Dominum Nostrum.* Voilà donc la mémoire des Saints placée entre les noms adorables de

Dieu le Père et de Jésus-Christ Notre-Seigneur; l'Eglise vénère donc ses élus triomphants dans le sein de Dieu qui les réunit et qui nous attend. Il est triste à penser que des sectes, soi-disant chrétiennes, nous reprochent un culte aussi rationnel qu'il est consolant.

Prime nous montre des chœurs qui s'écoutent, se répondent, s'excitent mutuellement : cela se voit encore à la Grande-Chartreuse, à la Trappe, chez les religieuses cloîtrées et dans tous les chapitres des cathédrales, en France; à l'étranger, même spectacle doublé, triplé. Mais que deviennent ces dialogues, ces saluts, ces rapports d'assemblée dans l'Office du prêtre qui prie seul? Ils restent; rien n'est changé. Les âmes, les anges forment autour du solitaire recueilli un cortége invisible qu'il préside, qu'il interpelle, qu'il salue : charme aimable de la communion des saints!

Prime a de plus que les autres petites *Heures* le capitulaire, qui la rend un peu plus longue et peut la faire considérer comme la prière du matin à l'usage des Lévites.

Le capitulaire, ainsi nommé à cause de la salle du chapitre où, dans les cloîtres, il avait lieu, a trait aux occupations de la journée, qui

étaient départies dans cette salle à chaque religieux. En conséquence il est composé de la page quotidienne du Martyrologe, d'un canon [1] et de diverses prières; en d'autres termes, de l'exemple, du précepte et du recours à Dieu, sans qui nous ne pouvons rien. Cette préparation au travail devenait superflue les dimanches et fêtes où l'on ne travaille pas : elle était en effet supprimée ces jours-là dans plusieurs maisons, entre autres dans le célèbre monastère de Luxeuil.

Obligé de dire son Bréviaire en courant le stade apostolique, le prêtre séculier devait être dispensé du Martyrologe; mais il n'en lève pas moins les yeux vers l'armée triomphante, et chaque jour il répète avec l'Eglise : *Elle est précieuse devant le Seigneur la mort de ses Saints*, etc. Du reste, le Martyrologe, retranché de son Office, a trouvé place à sa table : on le lit pendant le dîner dans les séminaires et autres maisons ecclésiastiques.

Après la mémoire des saints, on dit trois fois : *Deus, in adjutorium*, etc. Est-ce trop? demande Amalaire; le juste tombe sept fois. Rappelons-nous que le prêtre est le commun intercesseur

1. — Prime, dans le romain, n'a pas de canons.

des fidèles : il voudrait implorer le secours de Dieu autant de fois qu'il y a d'âmes en péril. Il jette du moins ses trois cris dans le sein de l'Eglise ; et sa pensée erre vaguement sur la vallée des larmes.

A certains jours, de fort belles prières, nommées *preces* (prières par excellence), s'offrent à Prime, à Laudes et à Vêpres, et se disent à genoux : ce sont des *kyrie*, l'Oraison dominicale, le Symbole des Apôtres, la confession chrétienne, des versets touchants de psaumes, et des souvenirs pour les frères errants, les affligés, les captifs, les bienfaiteurs. les défunts, les chefs de l'Eglise et de l'Etat. Ces prières coïncident avec les jours de jeûne : on profite de ce temps, où l'on donne un peu à Dieu, pour lui demander beaucoup.

En priant pour l'évèque, le pape et le roi, on en prononce les noms. Ces noms, pour les religieux cloîtrés, sont les seuls bruits du monde et toute leur politique. Voici un nouveau nom de roi ; mais on ne l'attendait pas : qu'est devenu l'ancien roi ? est-il mort ou exilé ? a-t-il péri sur un champ de bataille ou sur l'échafaud ? La vieille branche avait un rameau en fleur : en fleur le rameau est-il tombé ? Une autre fois, le nom royal est supprimé et remplacé par *Répu-*

blique : est-ce une république comme celle des cloîtres?... Ces questions se pressent un matin sous le scapulaire du Chartreux et du Trappiste; et rien n'y répond. Le canon tonne, le monde est agité, un empire change de maître, un gouvernement est renversé, et tout dans le cloître se passe comme la veille; seulement, un mot a remplacé un mot dans la prière.



CHAPITRE III

TIERCE, SEXTE, NONE.

Le soleil est arrivé au quart de sa course : Tierce commence par une invocation au Saint-Esprit, qui descendit sur le cénacle à cette heure : *O fons amoris, Spiritus*, etc. La jeunesse de l'Eglise, que Tierce rappelle également, a fait surnommer cette *Heure*, en Italie, l'*Heure d'or*.

Lorsque le soleil, parvenu au plus haut point de sa course, embrase la terre, il marque l'heure à laquelle Jésus-Christ fut attaché à la croix. Epouse, épouse ! ne demande plus où ton bien-aimé *repose à midi*, ne le cherche pas sur ton *lit de fleurs*, ni sous les ombrages *des vignes d'Engaddi : à midi* [1], il repose sur la croix; prie, c'est l'heure de Sexte.

1. — Diverses allusions au *Cantique des Cantiques*.

La neuvième heure, *nona* (None) est fatale. A neuf heures, sur la foi d'une tradition, Adam fut chassé du Paradis terrestre; à neuf heures, Jésus-Christ expire. Qui ne serait frappé de ce rapprochement? Une tradition dit même que les délices d'Eden couvraient primitivement le désolé Golgotha, et que la croix fut plantée au lieu précis où croissait l'arbre de la science du bien et du mal!

Le nombre *neuf*, antique mesure des pleurs et des cérémonies funèbres, est indiqué, chez les Grecs, par le Θ (thêta), soit, dit Isidore, que cette lettre représente un cœur percé, soit qu'elle commence le mot θανατος, qui veut dire *mort*. Il est certain que, dans un jugement capital par le sort, le *thêta* était jeté dans l'urne avec le *tau*, et que le premier apportait la condamnation; le second absolvait.

C'est donc avec raison que le chiffre néfaste marque le moment où Jésus-Christ mourut et où l'Eglise le pleure.



CHAPITRE IV.

VÊPRES.

Et vous offrirez un autre agneau le soir.
(*Exode*, XXIX, 41.)

RANSPORTONS-NOUS dans une campagne pour assister aux Vêpres, afin de voir la foi sans autre ornement que sa simplicité.

Le dimanche, lorsque le soleil décline, toute la population du village, grave, recueillie, parée de ses habits de fête, chemine à travers les champs. Où va ce peuple ? Il va prier en assemblée comme aux jours dont Saint Justin informe les Césars ; il va au sacrifice du soir, à l'exemple des enfants d'Israel ; il va chanter en chœur comme au temps d'Enos, fils de Seth ; il va sanctifier le jour du repos, selon l'exemple que

Dieu a donné à Adam. Ses travaux sont suspendus, et ses chaumières, laissées à la garde des bons anges.

L'église où il se rassemble est sans rivale dans les champs, comme était le temple dans le royaume de Juda : elle porte le nom d'un apôtre *franc*, peut-être d'une vierge grecque dont un croisé a rapporté un os, ou bien de l'archange Michel, patron du puissant seigneur de la province : les tombes verdoyantes des aïeux en forment le pourtour extérieur. Maintenant prêtons l'oreille.

Ce peuple de rustres chante les mélodies réunies de la Grèce et d'Israel! et il en rend toutes les beautés; elles paraissent faites pour lui; sa voix n'est qu'une âme qui s'échappe forte comme le bruit des cataractes, harmonieuse comme l'écho solitaire, ardente comme la foi, ondulante et mourant comme le vent dans les forêts et, comme le vent, mêlant le doux au grave; car la voix des jeunes filles perce dans la voix des laboureurs!

Nous avons assisté aux solennités de Notre-Dame de Paris et à celles de Saint-Pierre de Rome; nous avons entendu les *Requiem* de la Magdeleine et la *Semaine sainte* de la Sixtine : eh bien! nous le disons hardiment, jamais rien

ne nous a tant ému que le simple chant des Vêpres dans une église de campagne. Saint Ambroise en avait été charmé avant nous : il écoutait la voix forte et douce, virile et virginale du peuple assemblé dans la basilique, comme on écoute, sans se lasser, le bruit d'une mer en tourmente.

Si nous remarquons les paroles emportées par le chant, nous ne les trouverons pas moins belles : c'est la doxologie des temps apostoliques ; c'est le séraphique *Alleluia ;* ce sont les cantiques de Sion et les hymnes des docteurs chrétiens !

Les psaumes du dimanche sont toujours les mêmes, et ils ne cessent pas d'être beaux. Le premier célèbre le prêtre né avant Lucifer, assis à la droite du Seigneur, et dont la verge s'étend sur les nations; le second est le sceau de l'alliance entre Dieu et les hommes; le troisième est dédié à la vertu; le quatrième montre aux pauvres et aux petits une place qui les attend parmi les princes de la Cour céleste; le cinquième, enfin, est l'épopée figurative de la rédemption du monde !

Les hymnes et les oraisons varient comme le calendrier. Elles apportent tour à tour le nom de la Trinité, de la Sainte-Vierge, d'un apôtre,

d'un martyr ou d'un anachorète. Quel noble enseignement!

Mais, objeetera-t-on, que font au peuple toutes ces choses, si elles sont enveloppées d'une langue qui lui est étrangère?

A ce langage on reconnaît l'*esprit fort;* le peuple, pourtant seul intéressé à la question, ne s'en plaint jamais : c'est qu'il y a une grande différence entre un vain raisonneur et un simple fidèle ; celui-ci a le sentiment de sa foi, l'autre n'est plein que d'orgueil. Le dernier des paysans, qui a puisé toute sa science au pied d'une chaire à prêcher, n'ignore pas que l'Eglise est un corps homogène dont il fait partie, et dont toutes les actions sont conduites par un esprit supérieur. Il sait du moins qu'il chante les louanges de Dieu avec l'Eglise, et que l'Eglise comprend ce qu'elle dit. Sans aller si loin, il sait qu'il unit sa *voix* à celle de son curé, et que celui-ci offre pour tous la *pensée*.

« De plus, et c'est une chose remarquable, dit Châteaubriand, les oraisons en langue latine semblent redoubler le sentiment religieux de la foule. Ne serait-ce point un effet naturel de notre penchant au secret? Dans le tumulte de ses pensées et des misères qui assiégent sa vie, l'homme, en prononçant des mots peu familiers ou même

inconnus, croit demander les choses qui lui manquent et qu'il ignore; le vague de sa prière en fait le charme, et son âme inquiète, qui sait peu ce qu'elle désire, aime à former des vœux aussi mystérieux que ses besoins. » [1]

Le mystère augmente peut-être dans la réponse à l'oraison, et la foi à mesure. Cet *amen*, tiré d'une langue bien plus savante que le latin, est d'ailleurs si mystérieux en soi, que la cabalistique s'en est emparée; et pourtant cette réponse est aussi animée que les plus vifs désirs que l'on sait exprimer. Saint Jérôme remarque qu'elle éclatait, de son temps, comme un coup de foudre : *In similitudinem cœlestis tonitrui amen reboat.* Il en est encore de même dans nos campagnes. En répondant *amen*, dit Théodoret, le peuple se rend participant de la prière au même degré que celui qui la récite : le peuple ne saurait pas exprimer cette pensée; sa foi prouve qu'il en a le sentiment.

Au *Magnificat*, le peuple se lève et fait le signe de la croix comme à l'Evangile, parce que le cantique en vient. Le peuple se lève et fait le signe de la croix, pour témoigner qu'il est prêt à défendre la vérité qui l'a sauvé : en pareille

1. — *Génie du Christ.*, 4e part., l. I, c. III.

circonstance, les rois de Pologne et d'Angleterre tiraient l'épée.

Il n'est pas de notre plan de développer les beautés du *Magnificat;* mais nous pouvons bien affirmer, sans crainte d'être démenti, que par son auteur, ce cantique est le plus célèbre de tous : c'est plus qu'un prophète, plus qu'un ange, c'est la glorieuse Vierge Marie qui l'a composé. Perle de cette nation bénie qui a donné à la lyre sainte Débora, Elcana et la sœur de Moïse, Marie est du sang de David et la mère d'un Dieu.

Quel bonheur ! le chant de Marie est à la gloire de Marie ! Nous pouvons bénir la Vierge sans tache par des paroles tombées de ses lèvres.

Pendant le *Magnificat* on encense l'autel, pour mêler les parfums de la nature à ceux de la prière , et pour faire penser à la bonne odeur des vêtements de Marie. [1]

Si nous entrons plus avant dans la pensée de l'Eglise, nous verrons surgir de nouveaux mystères.

Le mot *vêpres* est emprunté à la plus belle planète du firmament, *Hesper*, *Vesper*, l'étoile

1. — Odor vestimentorum tuorum sicut odor thuris. (*Cant.* IV. 11.)

du soir, qui donne l'heure des Vêpres quand elle commence à percer l'or du crépuscule.

Les Vêpres devaient donc se prolonger anciennement dans la nuit : nous n'en pouvons douter, lorsque les Pères parlent si souvent de lampes allumées pour cet office. Aujourd'hui, quelle que soit son heure, cette cérémonie n'en est pas moins le pendant d'un sacrifice judaïque très important, riche de musique et d'aromates, nommé *sacrifice du soir*. Aussi, les Vêpres sont-elles solennellement chantées.

Le soleil de justice s'est couché le soir, le soir Jésus-Christ a été mis au tombeau; cinq psaumes en l'honneur de ses cinq plaies.

Le soir, Jésus-Christ institua l'Eucharistie; cinq psaumes, comme autant d'hymnes de grâces. [1]

Le soir est le temps des pleurs, a dit un prophète : *Ad vesperum demorabitur fletus* [2]. Le péché, qui fait couler les pleurs, entre dans l'âme par les cinq sens; cinq psaumes pour l'expier. [3]

C'est la nuit, remarque Raban Maur, que l'époux doit venir; cinq lampes sont allumées par les vierges qui l'attendent.

1. — *Rationale Dur.*

3. — *Ps.* XXIX. 6.

4. — Isidore, Durand, Bona.

Telles sont les raisons du nombre sacré des psaumes, à Vêpres.

Mais l'âme tendue par les psaumes, dont elle cherche à pénétrer les sens cachés, a besoin de repos; elle en trouve dans l'antienne qui vient après, composée des plus douces paroles de l'Ecriture et accompagnée de doux chants.

C'est ici qu'il faut parler de l'antienne.

L'antienne doit son nom à Saint Ambroise [1], et son origine à Saint Ignace, évêque d'Antioche et successeur immédiat de Saint Pierre sur ce siége; il institua les antiennes à l'imitation de celles qu'il entendit chanter à des anges.

Ainsi, quelques paroles dans la liturgie ont une grande histoire. Ce n'est pas tout.

Dans le principe, l'antienne était alternée, comme son nom l'indique : *antiphona*, d'αντιφωνεω, αντι qui marque l'alternative, et φωνη *voix;* mais bientôt on la chanta simultanément, parce qu'on convint de la considérer comme une *figure d'amour*. Dès-lors les religieux, dit Amalaire, en chantant l'antienne à l'unisson, semblèrent deux chœurs de séraphins qui entrecroisent leurs ailes en signe d'union. Les religieux possèdent déjà la vertu et le costume des

1. — S. Paulinus in Vita Ambr.

séraphins, n'est-ce pas à eux d'en figurer l'amour dans leurs concerts? Ils chantent donc l'antienne simultanément, un chœur tourné vers l'autre, parce que l'amour est un lien qui réunit : ils la chantent au lieu de la réciter; l'amour est une joie : ils la chantent avec douceur; l'amour est une béatitude : le maître de chœur impose l'antienne; Jésus-Christ notre maître a apporté l'amour : imposée, l'antienne est continuée par les chœurs; à peine apparu, l'amour s'est répandu comme une flamme dans l'Eglise : et, pendant le chant de l'antienne, le religieux repose légèrement sur la miséricorde de la stalle, car l'amour est une quiétude.

Nouveaux mystères.

Si l'antienne figure l'amour, la charité; le psaume figure l'action. Nous voyons donc le psaume placé entre les premiers mots de l'antienne et l'antienne toute entière, parce que la charité embrasse l'action : les premiers mots de l'antienne donnent le ton du psaume; la charité inspire l'action : l'antienne ne se chante entièrement qu'après le psaume; la charité ne sera complète qu'à la fin de notre vie de bonnes actions : dans les grandes fêtes, l'antienne est chantée deux fois; en ces jours, la charité doit abonder : enfin, pendant le temps pascal, image

du bonheur éternel, l'antienne n'est qu'un cri de joie emprunté aux anges : *Alleluia.*

L'antienne est quelquefois suivie d'un chant sans paroles, appelé *neume,* de *πνευμα*, qui veut dire *souffle.* C'est un souffle d'amour, une jubilation. Ecoutons Saint Augustin : « La jubilation, « dit-il, est la voix de quelque chose qui s'est fait « sentir en vous et que vous ne pouvez dire. « Mais que ce peut-il être, si ce n'est Dieu « ineffable ? Ineffable, parce que vous ne pou- « vez le dire : ne pouvant le dire et ne devant le « taire, que vous reste-t-il à faire sinon de *ju-* « *biler*, de vous réjouir sans parler, de laisser « ainsi couler cette immense joie que des syl- « labes ne pourraient retenir dans leurs limi- « tes [1] ? » La jubilation est donc, à la joie, ce qu'est le soupir à la douleur, une langue naturelle que les paroles ne peuvent exprimer.

Le son de ce souffle d'amour est communément A ou E, lettres heureuses prises de l'*Ave,* qui, par inversion, fait *Eva* (Eve), mot qu'il

1. — Jubilus sonus quidam est significans cor parturiri quod dicere non potes. Et quem decet ista jubilatio, nisi ineffabilem Deum ? Ineffabilis enim quem fari non potes : et si fari non potes et tacere non debes, quid restat nisi ut jubiles, ut gaudeat cor sine verbis, et immensa latitudo gaudiorum metas non habeat syllabarum. (*In Psal.*)

remplace, comme le chante l'Eglise : *Sumens illud* Ave... *Mutans* Evæ *nomen ;* parce que Marie répare Eve.

Mais le nom de la première Eve perce dans le salut adressé à la seconde, et nous sommes enfants de toutes deux ; un peu de tristesse tempère la joie de la neume, qui reste mélancolique.

Heureux ! pouvons-nous nous écrier avec un prophète, heureux le peuple qui sait jubiler ! *Beatus populus qui scit jubilationem.* [1]

1. — *Ps.* LXXXVIII, 16.



CHAPITRE V.

COMPLIES.

> Seigneur, je remets mon âme entre vos mains.
>
> (Capit. des *Complies.*)

Les Complies, comme le mot l'indique, terminent le jour et l'Office. Ce sera donc un repentir des fautes de la journée, une préparation au sommeil, peut-être à la mort, et un souvenir de l'ensevelissement du Christ qui eut lieu le soir. Pour ces raisons, les chants des Complies baissent, et leurs premières paroles sont dictées par l'effroi : *Converte nos*, etc. *Changez-nous, Seigneur, et détournez de nous votre colère.*

Dans les Bréviaires monastiques, cette *Heure* commence par une leçon : en général, l'Office y est un peu plus long, pour les besoins de la vie contemplative. Le prêtre séculier remplace quel-

ques prières par beaucoup de travaux : les sueurs versées sur le champ du Père de famille valent des prières.

Cependant la nuit est venue : c'est le temps des agonies; que de vies vont s'éteindre, que d'âmes sont près de paraître devant Dieu! A cette pensée, l'Eglise s'émeut; elle veille et supplie pour les agonisants. Et les Complies, dans son intention, ne sont plus seulement la prière de la fin du jour, mais bien de la fin de la vie.

Vous donc, infirmes, qui touchez à votre heure suprême, si l'intensité du mal et l'horreur de la tombe paralysent vos sens et vous empêchent de prier, rassurez-vous; on veille à votre place avec beaucoup de ferveur. N'y a-t-il point, aux alentours de votre demeure, quelque refuge de Trappistes, de Carmélites, ou du moins un presbytère? Là, sont vos frères et sœurs qui remplissent vos derniers devoirs. Ils croient à la communion des saints. C'est pour vous qu'ils murmurent trois psaumes, une hymne, un charmant verset, un cantique et une invocation à Marie; en d'autres termes, une expiation, une louange, le testament du chrétien, le chant du départ et le salut d'arrivée. Quelles prières! les psaumes sont des plus pathétiques : *Ne in furore*

tuo, *Usquequo Domine*, *Salvum me fac*, *Miserere mei*; l'hymne est des plus douces : *O splendor æterni Patris*, *Jesu redemptor seculi;* le testament est tombé du haut de la croix : *Seigneur*, *je remets mon âme entre vos mains;* le vieillard Siméon a dicté le chant du départ; et Saint Bernard, le salut d'arrivée.

Lorsque vos frères et sœurs du cloître chantent *In manus tuas*, ils se croisent les bras sur le corps comme on vous les croisera dans votre cercueil, c'est-à-dire à l'instar du saint-suaire de Notre-Seigneur, parce que, étant chrétiens, vous devez dormir comme lui, vous qui devez ressusciter comme lui; en même temps ils se penchent vers la terre où vous devez retourner. Eux aussi, parvenus à l'heure dernière, ils répéteront, couchés sur un lit de cendre, au milieu du sanctuaire, *In manus tuas*, pour leur propre compte. Saintes paroles, que de fois, échappées de la laure ou de la cellule, n'avez-vous pas averti le ciel d'ouvrir ses portes à une colombe arrivant du désert! Tel est, pauvre malade, le murmure précurseur de votre avenir; telle est votre dernière parole dans la bouche de vos interprètes; tel est votre testament, en peut-il être de plus beaux? Tout vous abandonne; vous n'avez plus que votre âme tremblante; à qui

devez-vous la remettre, sinon à Dieu qui l'a rachetée ?

Un peu auparavant, ils vous ont crié : *Vous êtes les fils de la lumière et du jour, et non de la nuit et des ténèbres* [1]. Ainsi, ne craignez rien ; laissez descendre les ombres du trépas, elles ne feront que passer.

Et, peut-être, n'aurez-vous point rendu le dernier souffle de vie, que la voix argentine d'un enfant de chœur fera courir devant vous, sur les rayons de l'éternité, ces suaves paroles : *Custodi me, Domine, ut pupillam oculi ; sub umbra alarum tuarum protege me.* « Gardez-moi, Seigneur, comme on garde la pupille de l'œil ; couvrez-moi de l'ombre de vos ailes. »

Ame chrétienne, quittez la terre sans regrets.

1. — Capitule des *Complies*.



CHAPITRE VI.

MATINES.

HARMONIE DES CLOÎTRES.

Au milieu des ténèbres s'est levée une lumière.

(*Ps.* CXI, 4.)

Rien n'est plus imposant que la prière dans la nuit.

L'âme est ravie à elle-même tant que brille la lumière du jour; elle se disperse sur la terre comme un essaim, errant sur les vallées, flottant avec les flots, volant avec les nuages, mêlée à toutes les harmonies de la nature. Dès que les ténèbres ont effacé le champ de ses courses vagabondes, elle revient sur elle-même, se concentre et grandit de toutes les défections des

êtres. Alors, si elle est solitaire, si un désir, un rêve ou un chagrin l'enlève au sommeil, si rien ne murmure autour d'elle, si elle n'a pour reposer ses regards que les étoiles du firmament, une étrange sensation s'empare d'elle, et, par un mouvement spontané, elle voudrait quitter ce monde froid, noir, inerte et muet, pour s'élancer dans les cieux, où, seulement, elle voit briller quelque chose de mystérieux comme elle. Mais, retenue par un lien fatal, il faut qu'elle se replie sur elle-même. Repliée sur elle-même, elle sent tellement et ses grandeurs et ses misères, et la pensée de Dieu, pensée immense et presque tangible, dont elle est opprimée, qu'il ne lui reste plus qu'à se jeter dans cet océan unique et inconnu, tremblante, espérant, gémissant, chantant, pleurant tour à tour et quelquefois en même temps.

Telle est, dans les ténèbres, l'isolement et l'horreur, la grande lutte d'une âme sainte avec Dieu seul; telle est la prière au milieu de la nuit.

Ainsi, dans l'antiquité, priaient les fameux solitaires des grottes du Carmel et du Liban ; ainsi priait un roi d'Israel sur ses tapis de Tyr trempés de ses pleurs; ainsi priaient les victimes sacrées, enchaînées par un vœu au pied d'un autel ardent.

Mais, au moyen-âge, la scène s'agrandit. Les hommes qui surmontent le sommeil pour converser avec Dieu ne sont plus des phénomènes : l'amour de la contemplation a gagné les cités comme le désert ; c'est par innombrables phalanges qu'il faut compter ceux que la prière nocturne a charmés.

Tout-à-coup le bourdon de la cathédrale mugit au milieu du silence général ; les cloches d'alentour lui répondent, toutes les flèches frémissent, tous les sons de l'airain se croisent dans les airs, flottant sur les toits en célestes jubilations : il est minuit ; c'est l'heure des Matines. En même temps, des jeux d'ombres et de lumières passent dans les cloîtres ; les vitraux des églises s'illuminent, prolongent sur le serein ambiant des rayons irisés, et bientôt le passant attardé entend de toutes parts des chants religieux de voix nombreuses, qui lui arrivent avec la douceur du lointain et des échos des longues voûtes, avec les accents mâles comme d'une armée qui marche au combat, avec les notes suaves et perçantes d'un pleur de femme, d'un chœur de vierges, de claristes, d'anges, il ne sait... Les paroles que lui apportent ces rêveuses mélodies sont aussi douces qu'elles : *Venite, exultemus Domino*, etc. « Venez, accourez, saintes

milices du Seigneur, exultons, jubilons, rangeons-nous autour de sa face pour le bénir; chantons lui les psaumes que nous savons. Il est grand sur les dieux; il a fait les montagnes et la mer : adorons-le, tombons devant lui et pleurons... » Quelle prière que cette exultation croissante qui va jusqu'aux larmes!

Pendant que le *Venite* se module d'un côté, le *Te Deum* retentit de l'autre. Minuit est bien l'heure du grand mouvement; mais tel chœur commence un peu auparavant, tel autre après, en sorte que les chœurs s'entremêlent et que sans cesse le son des cloches accompagne les chants : harmonies sur harmonies.

Ce divin spectacle avait d'autres témoins que le passant attardé; il réjouissait la cour céleste et les morts. C'était là son double but. Cependant, une petite troupe de pieux fidèles allait à Matines; on voyait dans ses rangs des princes et des rois; on devait aussi y rencontrer des affligés : celui qu'une amertume de cœur agitait allait passer son insomnie dans l'église harmonieuse, et il en revenait un peu moins malheureux. L'heure n'était indue pour personne : il n'y avait pas de rue qui ne fût illuminée par une abside rayonnante, pas de carrefour qui ne retentît de saints murmures. Qui n'a vu, dans le

coin de quelque ancien tableau, une ville du moyen-âge? au premier coup d'œil on l'a prise pour un port de mer hérissé de mâts, tant était grande la quantité de flèches gothiques. Eh bien! toutes ces flèches frémissaient dans la nuit, et tous les sanctuaires dont elles étaient accompagnées s'animaient de chants et de lumières.

Au désert, le spectacle est tout pour le ciel. La vallée, au fond de laquelle repose un monastère, est ébranlée, à minuit, d'un triple concert, répercuté par le flanc des montagnes : au son des cloches, au chant du chœur, un torrent unit sa grande voix; et le vent promène cette harmonie de solitude en solitude.

Le vent ne *promène* plus rien dans la solitude. Ce *présent* est une licence. Tout-à-l'heure nous nous exprimions au *passé;* c'était littéral : on *allait* à Matines; hélas! on n'y va plus! Le vaste empire de la prière, dont l'empire de Charlemagne et de Saint Louis était flanqué, est détruit. On en a même profané les souvenirs qu'on n'avait pu effacer : le nom des religieux est porté par des rues bâties sur leurs cendres, avec les pierres de leurs cloîtres!... On montre la caserne de l'*Ave Maria!*... on va au théâtre des *Célestins!*... Maintenant, tout est silencieux dans les grandes

villes, à minuit; excepté que l'on sort du spectacle, ou que l'on entre au bal. Et les rues sont éclairées, à la place des admirables verrières, par des lanternes auxquelles on a pendu, il y a cinquante ans, les derniers religieux! . . .

. . . .

. . . .

. . . .

Ici, des pensées d'une inexprimable tristesse nous oppressent : nous nous demandons si le Gouvernement, pour être débarrassé de son étai de prières, en est plus solide! nous nous demandons si, après avoir mis de côté le culte de nos pères, nous en valons mieux!

Ces questions en font naître une foule d'autres de plus en plus décourageantes. Nous les refoulons dans notre sein : il en est une cependant qui se fait jour malgré nous. On ne va plus à Matines, c'est un malheur! Laissons là les consolations qui en reviendraient aux morts, et la joie que le Ciel en retirerait; mais combien de nos frères et sœurs y perdent! que d'infortunés trouveraient un refuge pressant dans une église ouverte la nuit, vaguement illuminée, toute frémissante de saints concerts! quelle oasis pour tant d'âmes fatiguées du monde, trompées, flétries! quelle forteresse pour l'innocence per-

sécutée! Il se passe des drames si étranges au foyer domestique, la nuit!

Bien plus, tel irait une fois à Matines par curiosité, par désœuvrement, peut-être même pour un rendez-vous coupable, qui bientôt y retournerait transformé, pleurant, et frapperait à la porte du cloître pour s'y ensevelir à jamais, assuré d'y puiser la paix que le monde lui a ravie. Cette vie pénitente et résignée, dont les Offices de la nuit auraient, par leur douceur, fait couler l'avant-goût dans son âme, l'aurait attiré; et la charité, qui n'est jamais séparée de la prière, lui aurait ouvert les bras. Voilà donc une existence redevenue heureuse; la voilà délivrée de la honte, de la misère, du vol, du crime et de l'échafaud : lugubre cortége des passions! et il n'en a pas coûté un discours aux sages, pas une obole aux philanthropes!

Mais l'échafaud, on ne l'attend pas toujours. Dans ce siècle, on use rapidement la vie; et quand la sève en est épuisée, si la religion n'est pas là pour la renouveler par le sang du Christ..., on se TUE!... C'est logique, mais c'est navrant.

Eh! moralistes, voulez-vous faire disparaître ce grand mal de la société, ouvrez des asiles au repentir; on ne se tue pas quand on peut effacer ses erreurs par une larme; on ne se tue pas quand

on peut *vivre* honorablement. Il faut bien plus de courage pour mourir si tristement que pour essayer d'une paisible retraite. La mort répugne à la nature, et le dogme de la pénitence est inné en nous; on a besoin de souffrir quand on a été criminel. On ne se tuait pas au moyen-âge, quoique les grands crimes ne manquassent pas plus qu'aujourd'hui : l'antidote divin était à la portée de tous, et l'histoire est là pour dire combien de loups il a convertis en agneaux. Encore à présent, on ne se tue pas en Italie : on se tue à Paris, à Londres, à Genève; à Rome, jamais. Les anciens Romains avaient recours au fer ou au poison, dans le désespoir : en pareil cas, les Romains modernes se réfugient dans un couvent; il n'en manque pas chez eux. Oui, nous le répétons afin qu'on l'entende, car c'est un fait qui nous a frappé et que nous avons scrupuleusement constaté sur les lieux, le suicide est inconnu dans toute l'étendue de l'Italie. Construisez donc à Paris, surtout à Paris, des lieux de pénitence et de prières; ils se rempliront, bien moins de dévots, que de ces chères victimes, fatalement vouées au sacrifice qui ne peut réjouir que l'enfer. Elles s'y précipiteront un matin... au sortir d'une orgie. Il n'y a pas à balancer entre deux sorts si différents.

Dieu!... l'alternative n'est pas possible!... Il ne reste plus aux infortunés que le parti le plus dur et le seul horrible!...

On ne sait peut-être pas de quelle trempe est l'âme qui affronte le suicide. On entend voter de toutes parts contre la peine de mort réservée aux plus vils scélérats; et pas un cri ne s'élève pour désarmer la main de ces enfants de famille, qui se font leurs propres bourreaux! Est-ce qu'on a moins de pitié pour eux que pour la lie des geôles? est-ce que par hasard on les méprise secrètement?

Eh bien! nous, nous les *vénérons* hautement; et nous pleurerions du sang pour les racheter!... Leur âme est grande: nous n'en voulons d'autres preuves que leurs désordres mêmes.

Des écrivains ont avancé, et l'on entend souvent dire, que le suicide est une lâcheté. C'est mieux, c'est un désespoir. Or, celui qui a désespéré violemment a espéré ardemment: et que pouvait-il espérer si ce n'est la félicité suprême, Dieu? Pauvre jeune homme, privé d'un conseiller sage, trompé par ces misérables romans qui courent le pays, à mesure que les maîtres d'école se multiplient pour apprendre à lire, *il a cherché Dieu dans le plaisir.* L'a-t-il trouvé? Furieux de n'avoir puisé que remords, dégoût,

néant, là où il cherchait l'amour adorable, infini, dont la soif le dévorait, il a mis fin à l'ironie en se détruisant : sa violence témoigne du besoin immense qu'il avait de Dieu; les âmes vulgaires n'en viennent pas à de tels excès.

Avant de se détruire, il a épuisé tous les désordres du cœur; l'amour n'est-il pas la cause ordinaire du suicide ? Mais, plus les désordres de l'amour sont grands, plus l'amour lui-même est grand : or, l'amour est aussi la base de la vertu, et il entraîne à d'héroïques vertus lorsqu'il est grand. Les moyens seuls diffèrent. Saint Augustin et Byron se ressemblent quant au fond : même nature, mêmes passions, même génie ; mais l'un s'élève de la créature au Créateur, beauté suprême, et il écrit la *Cité de Dieu*; l'autre reste à la créature, et il tire de son cœur l'Odyssée du libertinage. Peut-être n'y avait-il entre les deux que la différence d'une grâce, d'un *accident :* les larmes de Monique, et les sermons d'Ambroise. Voyez les héros de la perfection chrétienne : pendant que la flamme de leur grand cœur qu'ils dirigent vers Dieu monte largement, elle est toujours prête à se retourner vers la terre qu'elle pourrait ravager. Saint Jérôme, épouvanté des délices de Rome, fuit au désert, où les délices de Rome le poursuivent ; et il dompte

son corps en le frappant à coups de pierres. Benoît, redoutant les séductions de son village, va s'enfermer dans une caverne, et il roule sa chair rebelle sur les épines [1]. François s'exile avec ses passions sur les sommets des Apennins; et, pendant ses insomnies orageuses, il se précipite nu dans la neige [2]. Certes, de telles natures, autrement conduites, pouvaient marcher à grands pas vers le suicide. De même, ils pouvaient aller loin dans la vertu, ces jeunes égarés nos frères, enlevés par le désespoir. Ils avaient en eux l'amour, ferment générateur des plus nobles sacrifices. Oui, pleurons-les, et tournons toute notre indignation contre les doctrines corruptrices qui les ont perdus.

Maintenant, supposons ces pauvres victimes sauvées par l'échange d'une résolution insensée,

1. — On voit encore aujourd'hui de beaux rosiers à l'entrée de la caverne de Saint Benoît, près de *Subiaco*, à dix ou douze lieues de Rome. Il est dit que le buisson d'épines, dans lequel se roulait le Saint, s'est changé en ces rosiers.

2. — « Ensuite, ajoute l'auteur des *Fioretti*, il fit cinq tas de neige, dont l'un plus grand que les autres : cela fait, il se dit : François, le grand c'est ta femme, les autres sont tes enfants : si tu ne peux les nourrir ni les soigner, abandonne-les et donne-toi tout à Dieu. »

si elle n'était effrayante, contre une résolution sage et généreuse; supposons-les soustraites au suicide par une cellule. Qui peut calculer tout ce que ces jeunes hommes peuvent devenir à l'ombre de la religion, sous le stimulant du regret, ayant au cœur l'élément qui animait Jérôme, Augustin, Benoît, François, et liés précisément par l'une des règles monastiques dictées par ces quatre illustres pénitents? Ils peuvent devenir des saints....; et c'est parmi les saints, pour ne dire qu'un mot de leur utilité, que la Providence choisit ces agitateurs pacifiques, qui font les révolutions sans soldats, qui retrempent un peuple sans briser une couronne, sans faire couler une larme ni une goutte de sang.

Le suicide a une autre face encore plus attendrissante.

On lisait naguère dans un journal une nouvelle comme il en est tant :

« Une jeune fille de la province, âgée de dix-huit ans, depuis peu arrivée à Paris, avait fait la connaissance d'un jeune homme qui lui jura une amitié inviolable. Quelques jours après, elle le vit passer avec une autre jeune personne à laquelle il paraissait parler très familièrement.

Elle se crut trahie... et se précipita par la fenêtre. Quand on la releva, elle n'existait plus. »

Voilà son oraison funèbre. Et le misérable qui d'une parole a assassiné, ira, à l'abri des lois, se vanter d'une aventure de plus.

Pauvre enfant! elle croyait à l'amour, et peut-être tout son crime était-il là. Elle passe donc, avant d'avoir connu le remords, de la plus tendre jeunesse à la plus triste fin.

Un roman en aura décidé.

Sainte Thérèse commença aussi par un roman. La religion le lui ôta des mains, et la jeune novice devint une lumière dans l'Eglise et un séraphin sur la terre.

Mais l'enfant inconnue que nous pleurons eût-elle été coupable en aimant, peut-on cesser de la plaindre quand on pense à ces amantes célèbres, qui, depuis Marie-Magdeleine jusqu'à Madame de la Vallière, ont embaumé le monde en versant leur nard sur les pieds de Jésus?

L'étude de la prière nous a permis de nous imaginer ce que la capitale, par exemple, pouvait être, il y a quelques siècles, à l'heure de minuit. Si l'on pense qu'aujourd'hui, dans la même ville, à la même heure, peut-être sur les mêmes espaces de terrain, les lupercales de sept

cents [1] salles de bals masqués remplacent le concert des cloches, des chants religieux et des saintes prières, comment ne pas croire que ce peuple noie ses chagrins dans l'enivrement du plaisir, privé qu'il est de spectacles consolants qui veillent avec lui ?

Et, pourtant, l'un est permis et l'autre ne l'est pas : étrange anomalie chez les descendants des croisés ! il est permis de prendre les travestissements les plus bizarres pour se livrer aux plus frénétiques dissolutions, et il ne l'est pas de se couvrir des humbles livrées de la pénitence pour prier selon la liturgie des saints du désert ! Rien ne manque au peuple pour l'égarer : romans, théâtres, flatteries, tout lui est prodigué ; l'énergique remède de cette énergique corruption, seul, lui est refusé !

Il nous a semblé que lui ouvrir, dans sa superbe misère, non un hospice, bien moins une prison, mais un sanctuaire, où le charme de la prière le forçât d'entrer, où il pût venir se retremper à l'heure du désespoir, vivre et mourir

1. — Ce chiffre a été atteint pour le carnaval de 1843, et encore il ne comprend que les établissements autorisés par la police. Il y en a de secrets, d'horribles, qu'on cache à la police parce que *la pudeur de la police en souffrirait !*

paisiblement, serait une œuvre éminemment philanthropique et une belle harmonie du Bréviaire.

Pauvre peuple! il a d'autant plus besoin de remèdes surhumains que ses peines de cœur se sont accrues.

Avec la sensualité il est aussi devenu plus pauvre, parce que ses besoins sont plus nombreux et que les heures de son travail ont diminué : et sa misère est quelquefois si grande, qu'elle devient une autre cause de suicide. Eh bien! cette nouvelle plaie trouverait également son remède dans les couvents, où la charité est inépuisable. Ces hommes, qui n'ont rien à ramasser ni pour eux ni pour les leurs et qui vivent pauvrement par amour, n'ont rien à refuser à personne ; et ils donnent sans blesser les susceptibilités de l'orgueil, parce qu'en donnant ils dispensent les biens du Père céleste à ses enfants. Il y aurait comme autrefois des couvents pour toutes les conditions malheureuses, même les plus élevées : quel secours qu'une cellule pour l'écrivain et l'artiste abandonnés de la fortune! ils y trouveraient, à côté du pain du corps, le pain du génie.

Il y a bien des hospices pour les malades, les

enfants trouvés, les fous et les filles publiques, par trop gangrenées; mais la fille saine et honnête, l'homme valide et fort, où iront-ils au moment de l'extrême détresse?

La première, si elle n'a le courage de mettre fin à ses jours, vend pour vivre ce qu'il y a de plus sacré au cœur de la femme, sa pudeur; et nul ne s'en inquiète. Mais l'homme valide et fort fait des révolutions, et on s'en inquiète beaucoup, surtout depuis qu'on s'aperçoit que, sous une bannière politique quelconque, il pense à lui.

Vous lui avez prêché l'*égalité*, heureux bourgeois, lorsque vous aviez besoin de son bras pour abattre quelques sommités à votre profit; maintenant, il se rappelle votre principe et sa force pour vous en faire l'application. Egalité! puisque vous ne descendez pas à ses privations et à ses labeurs, il veut monter à votre oisiveté et à votre bien-être: pour cela il lui faut de l'argent, et il lui en faut beaucoup; il veut partager vos trésors. La religion le lui défend, il est vrai; mais n'avez-vous pas bafoué et anéanti la religion à ses yeux par vos paroles et par vos actes?

S'il y avait des couvents, vous ne trembleriez point ainsi comme des avares sur vos coffres-forts. Sans parler de l'influence qu'exercerait sur le monde l'état religieux, soit en conservant, au

milieu de la corruption générale, les bons principes, les saines doctrines, comme il conserva jadis les lettres et les arts au milieu de la barbarie, soit en utilisant, après les avoir attirés et transformés, les oisifs dont la société ne sait que faire et qu'elle craint; il donnerait continuellement au monde un exemple peu éclatant, mais précieux : celui de vivre *heureux* et *pauvre*. Pourquoi les déshérités de ce monde n'en profiteraient-ils pas? Ce serait plus facile et moins dangereux de le suivre, que de prétendre par la force à votre luxe. Et l'exemple du cloître serait d'autant plus entraînant, que souvent il serait donné par des riches et des puissants qui auraient tout abandonné pour vivre dans la pauvreté de Jésus.

Vivre *heureux* et *pauvre*, heureux avec peu d'argent! vous ne saviez pas qu'en ensevelissant ce petit secret dans les décombres des maisons religieuses, vous précipitiez la société vers sa ruine, et que vous deveniez les premières victimes comme les plus grasses du bouleversement général.

Notre politique est aussi simple qu'elle est vieille : en théorie c'est la religion, en pratique c'est la prière.

Nous allons donc continuer l'apologie de la *prière*, afin que tant de prêtres qui en restent les ministres secrets, tant d'âmes prédestinées qui instinctivement s'y associent d'intention, redoublent d'ardeur; et que Dieu bénisse la chère France.



CHAPITRE VII.

EXPOSÉ DES MATINES.

Si, pour étudier Matines, nous ouvrons un Bréviaire d'autrefois, enrichi de miniatures, la première page nous offrira, avec le commencement même des Matines, une peinture de l'étable de Bethléem. Cette peinture nous fait souvenir de l'origine chrétienne de l'*heure* de minuit.

De tout temps on a prié la nuit : les anciens moines avaient leurs *veilles*, comme les catacombes; mais l'Office de minuit précis, considéré comme une fête quotidienne en l'honneur de l'avénement d'un Dieu sur la terre, a commencé au quatrième siècle, sur la crèche même où le Sauveur est né.

Eustochium et ses compagnes étaient à Bethléem, oubliées du monde. Pleines des grandes

pensées que ces lieux inspirent, elles se lèvent à minuit pour chanter avec les anges, adorer avec Marie, prier avec les bergers, dans la sainte étable. — Nous avons dit précédemment leur gracieux réveil. — L'exemple de ces vierges, à peine connu dans l'Eglise, rencontra pourtant des imitateurs : et bientôt Noël, Matines et minuit furent inséparables.

De cette époque datent la plupart des beautés liturgiques qui ont fait des Matines l'*heure* la plus joyeuse, la plus auguste et la plus solennelle de l'Office.

Il est bien probable que la fille des Scipions commença, la première aussi, à faire un choix de psaumes pour l'*heure*, qu'elle venait de doter d'une si grande pensée; elle lisait facilement la divine poésie dans les Septante et dans l'hébreu; elle l'étudiait sous la direction d'un grand docteur ; et la réforme du Bréviaire qui eut lieu dans ce temps, sous les auspices du pape saint Gélase, donnait assez de latitude à son intelligente piété.

Certes, le génie des papes, des évêques, des fondateurs d'Ordres, des rois eux-mêmes, n'a pas manqué au Bréviaire : voilà encore ce cher livre entre les mains d'une vierge romaine d'un sang illustre ! Bientôt il passera aux vierges des

Gaules, qui l'enrichiront de miniatures en le transcrivant; et, sur la première page, elles peindront le berceau de Jésus pour se pénétrer, durant cette *heure*, des sentiments que leurs sœurs de Bethléem puisaient, à minuit, devant la ruine sacrée d'où s'est levé un Rédempteur.

Domine, labia mea aperies, etc. Tel est le commencement de la prière nocturne: *Seigneur, ouvrez mes lèvres; et ma bouche publiera vos louanges.* C'est l'Epouse qui s'exprime ainsi. Déjà son cœur veille, et ses lèvres restent muettes jusqu'à ce qu'une puissance surnaturelle les ouvre : ne lui faut-il pas un langage plus élevé et plus doux pour converser, en la compagnie de Marie et des anges, avec l'Enfant Jésus ? Un rayon de miel va découler de ses lèvres, ainsi qu'il est écrit au livre des Amours : *Favus distillans labia tua, soror sponsa*[1]. En effet, dit Gerbert, à qui nous empruntons ces pensées, les *heures* nocturnes s'écoulent vraiment en flots d'affections tendres et pieuses.

« Ouvrez mes lèvres, Seigneur; il est minuit, « tout dort autour de nous : je suis à vous et « vous êtes à moi. . . . . »

1. — *Cant.* IV, 11.

Nous nous arrêtons. Il est des mystères qu'on ne peut plus raconter en face d'un siècle qui a mis autant de pudeur dans sa langue qu'il en a ôté à ses actes. Nous n'aurions pourtant qu'à traduire les plus purs génies : le cardinal Bona, Saint Bernard, Gerbert, abbé de la Forêt-Noire, Laurent Justinien et Saint Bonaventure. Heureux temps, où le cœur se nourrissait de la lecture *du Chaste mariage du Verbe avec l'Ame* et de l'*Incendie de l'Amour.* On ne sait plus que l'âme vierge a ses angéliques voluptés; et que, avec les deux ailes de la *simplicité* et de la *pureté*, on s'élève par des régions enchantées jusqu'à Dieu, véritable Amour. Laissons donc tant de poésie sous les voiles où les privilégiés sauront la découvrir.

Après *Domine, labia mea*, on dit : *Deus, in adjutorium*, *Gloria* et *Alleluia*, qui ont trouvé place ailleurs. Voici l'invitatoire, composé du psaume *Venite, exultemus.*

L'invitatoire mérite son nom : c'est une invitation mutuelle à se rendre à l'Office. Quelques Ordres religieux le chantaient en passant du cloître au chœur, imitant les bergers qui se disaient : « Allons à Bethléem, allons voir ce « qui est arrivé. » Dans la primatiale de Saint-Jean de Lyon, les chanoines pouvaient prendre place tant que durait l'invitatoire : aussitôt qu'il

était fini, la grille du chœur était fermée, et le retardataire obligé d'aller dire Matines dans un lieu de pénitence, seul et loin de ses frères. [1]

L'invitatoire propose l'objet de la fête. A Noël, par exemple, quelques voix choisies chantent : *Parvulus natus est nobis ; venite, adoremus : Un enfant nous est né ; venez, adorons-le;* et le chœur reprend : *Venite*, *exultemus*, et le reste du verset ; ensuite, les voix choisies répètent : *Parvulus*, etc. Ainsi de suite jusqu'à la fin du beau psaume.

Qu'on se figure ce *Parvulus* bercé sur les strophes de la grande adoration, à minuit, au milïeu d'une milice sacrée, rangée en bel ordre, dans une église mystérieusement illuminée, et l'on comprendra que nos pères... se passaient bien de théâtres tant qu'ils allaient à Matines.

Le psaume *Venite* offre une particularité intéressante : il se trouve, dans l'invitatoire, sous une version autre qu'au troisième nocturne des Matines de l'Epiphanie, qui n'ont pas d'invitatoire, et où il compte comme un psaume ordinaire. Ici, c'est la version de la Vulgate moderne ; mais, dans l'invitatoire, quelle est sa version? nous la croyons fort un reste, l'unique reste,

1. — *Voyage liturgique.*

de la Vulgate des Apôtres. Voici pourquoi. Dès qu'à Rome, les persécutions cessant, il fut permis de s'assembler dans les églises, le *Venite* fut choisi pour ouvrir les vigiles des grandes fêtes. Un air entraînant, quelques paroles répétées en refrain, un mode dialogué en firent l'*hymne* du ralliement autour de l'autel. Or, une hymne n'étant plus un psaume, le *Venite* invitatoire échappa naturellement soit à la correction, soit à la version du psautier par Saint Jérôme. Puis, on ne pouvait en modifier la contexture sans en réformer le chant : le chant était fait pour les paroles ; les paroles seront restées avec le chant.

Telle est la force des choses dans l'Eglise : une simple traduction est immortalisée par une harmonie.

Les chrétiens d'à présent sont donc conviés aux Offices par l'hymne, identiquement la même en tous points, qui rassemblait les fidèles au sortir des souterrains.

Nous n'en sommes encore qu'au commencement des Matines, et nous craignons des longueurs. Le seul moyen d'avancer est d'omettre : nous nous y décidons.

Voici trois nocturnes qui rappellent les an-

ciennes *veilles;* des psaumes partagés en nombres sacrés; des leçons tirées de l'Ecriture, des Pères et des légendaires, en d'autres termes, la parole de Dieu écrite, commentée et pratiquée. Nous entendons le récitatif des Grecs, et quelquefois les complaintes d'Israel. Nous avons sous les yeux des cérémonies qui nous transportent dans les premières assemblées chrétiennes.

Notons en passant un barbarisme dicté par la crainte du Seigneur. Lorsque celui qui doit réciter la leçon demande la bénédiction au président, il lui dit *Domne* au lieu de *Domine*, parce qu'il s'adresse à un homme. S'il pèche contre la langue, il ne pèche pas contre la modestie; il termine la leçon par ces mots: *Tu autem, Domine, miserere nostri*, c'est-à-dire qu'il demande pardon à Dieu. Et de quoi? peut-être d'une imperceptible pensée de vaine gloire qui aurait traversé son esprit pendant qu'il lisait au milieu de l'assemblée attentive.

Le répons est d'un grand effet. Il est composé de deux parties distinctes, qui correspondent à la leçon dont il est précédé et qui s'accordent entre elles, quoique prises, l'une dans l'Ancien Testament et l'autre dans le Nouveau. L'analogie de ces deux langues est telle, que la reprise

de l'une s'ajoute à l'autre sans la dénaturer. C'est la Synagogue et l'Eglise qui se sont rencontrées : elles confèrent ensemble sur une page de la Bible ou de l'Evangile. S'exprimant chacune selon leur génie, elles affirment cependant la même vérité. Bientôt elles s'accordent même dans les mots, et, dans cette unité, elles rendent gloire à Dieu : le *Gloria* termine en effet tous les troisièmes répons.

Pascal a dit : « Les deux Testaments regardent Jésus-Christ, l'Ancien comme son attente, le Nouveau comme son modèle, tous deux comme leur centre. » La pensée du grand homme est représentée dramatiquement, dans un sanctuaire, par les deux chœurs qui chantent le répons.

Le *Te Deum* appartient à la fin des nocturnes. Cet hymne est peut-être sans pareil parmi les chants inspirés par le bonheur. On croit que Saint Ambroise et Saint Augustin l'improvisèrent d'enthousiasme, en remontant des fonts où l'évêque de Milan venait de baptiser le futur évêque d'Hippone. Une preuve qui nous semble décisive en faveur de cette double origine, c'est quà Rome, le *Te Deum*, bientôt admis dans les Offices du dimanche sous le nom d'*hymne dominical*, fut encore destiné aux fêtes des Docteurs et des Pontifes, en mémoire de ses deux

auteurs, docteurs et pontifes. Amalaire, qui fait cette remarque, vivait au dixième siècle. Depuis lors, rien, que nous sachions, n'est venu infirmer la pensée de la liturgie romaine à cet égard.

Mais quelles destinées attendaient l'*hymne dominical !* Le bruit des cloches, du canon et du tambour lui servent d'accompagnement. Il annonce la naissance des princes, le couronnement des rois, les batailles gagnées et la mort du prêtre. Il électrise le ciel et la terre : nous avons vu les Pénitents d'Italie, pendant le retour d'une station, chanter le *Te Deum* et fléchir le genou tous ensemble dans la poussière des rues à ces mots : *Quos pretioso sanguine ;* à ceux-ci : *Non horruisti Virginis uterum*, les religieux de Cluny se prosternaient le visage contre terre ; dans un cloître de femmes, comme on entonnait la sublime action de grâces, l'une des sœurs fut ravie au ciel, où elle vit les anges se courber devant le trône de Dieu à ce verset : *Tibi omnes angeli ;* ainsi des chérubins et des séraphins, ainsi des prophètes, ainsi des martyrs, à mesure que leur nom passait. N'est-il pas touchant d'entendre un si beau cantique après une heure de prière, à minuit ?

Disons aussi un mot des Laudes qui suivent presque toujours immédiatement les Matines.

Cette *heure*, bien que liée à la précédente, appartient à l'aurore, temps auquel, du reste, elle arrive facilement, par la prolongation habituelle des nocturnes dans les cloîtres.

L'Eglise prie à l'aurore, dit Bona, pour bénir Dieu dans l'astre qui va chasser les ténèbres, réchauffer l'air, égayer les oiseaux et ouvrir les fleurs.

Mais le soleil est l'image du Verbe, splendeur du Père, et il se lève à l'heure où Jésus-Christ est sorti glorieux du tombeau : les Laudes sont encore, dans la bouche de l'Eglise, une sainte aubade offerte au réveil de son Roi.

Après cet aperçu des prières nocturnes, nous pouvons faire une réflexion sur leur caractère dominant, sauf à dire bientôt les raisons diverses sur lesquelles elles sont fondées.

L'économie de la prière est aussi simple que belle : l'Eglise prie le matin pour *demander* ; à midi, elle *médite* devant la croix ; le soir, elle *pleure*; et elle *loue*, la nuit. La *louange* domine, en effet, dans ses veilles, comme elle l'annonce dès les premiers mots : « Ouvrez mes lèvres, et « ma bouche publiera vos *louanges* » Le *Venite*, le *Te Deum* et le *Benedictus* sont de grandes *louanges*, et l'*heure* de l'aurore porte le nom même de *louanges* : Laudes.

Mais de quoi Dieu est-il *loué?* De sa *grande gloire*, rien de moins, *propter magnam gloriam*, comme on le chante dans le *Gloria in excelsis*. Aussi les psaumes ne rappellent pas seulement, dans leurs louanges, les *bienfaits* de Dieu, mais encore des *grandeurs* de Dieu inutiles à notre bonheur ou même inconnues ; et Dieu est aussi bien loué d'avoir donné des noms aux étoiles, d'avoir plié les montagnes, d'avoir enveloppé la terre d'un océan sans rives, à une époque incalculable, d'avoir opéré ces effrayantes révolutions antérieures à la création de l'homme, que d'avoir suspendu notre nourriture à une tige de gramen, ou envoyé son Fils pour nous sauver.

Et si l'on considère que les prières de la nuit sont les plus longues, qu'elles durent souvent plus de trois heures dans les cloîtres, on en conclura que l'Eglise place au premier rang de ses devoirs celui de *louer* Dieu. C'est à bon droit; *louer* Dieu est l'office des anges.

Il est grand celui qui peut *louer* Dieu : tandis que la foule est courbée sous les chaînes des soins, des lois, des charges, même des honneurs et des richesses, surtout des passions, lui, libre de toutes ces entraves, libre encore, à plus d'un égard, des exigences de la nature,

jeûnant, veillant, maître de son cœur, il ne tient plus à ce monde, il est tout à Dieu. C'était peu de le *servir*, il devait le *louer* à l'exemple des purs esprits. *Demander* est la prière de l'indigent ; *gémir* est celle du pécheur ; *louer* était celle d'Adam aux jours de son innocence, nous l'avons dit dès la première page de ces études : il est donc remonté bien haut dans l'innocence, ce Fils de l'homme qui transforme les heures du plus profond sommeil en saints concerts, comme s'il était encore dans le paradis terrestre.

Notre travail touche à sa fin. L'idée de la primitive nature de la prière qui vient le clore, après l'avoir ouvert, nous fait penser que ces *harmonies du Bréviaire* ne sont réellement qu'*une seule et même grande harmonie*, qu'il faudrait saisir toute à la fois pour comprendre ce qu'est l'Office divin.



CHAPITRE VIII.

RAISONS DES MATINES.

..... Ora, che la sposa di Dio surge,
A mattinar lo sposo perchè l'ami.
(*Paradiso*. cant. x.)

Je vois des prêtres élevés en dignité, des religieux affaiblis par la pénitence, et des femmes délicates se lever à minuit, aller à l'église en chantant une jubilation, et s'y complaire de longues heures : d'où vient cette force ? qui leur fait surmonter avec tant de joie l'empire du sommeil, la longueur des Offices, et le froid des hivers ? Qu'as-tu révélé à ces enfants de lumière, sainte Eglise ? Apprends-nous tes secrets ; pourquoi ces solennités dans la nuit ?

— Pourquoi ? La nuit abonde en malheurs, son nom seul l'indique : *nuit* vient de *nuire*,

(*nox a nocere*); c'est pour conjurer ces malheurs qu'on prie la nuit.

— Pourquoi encore ?

— Lorsque tout est rentré dans le silence, le plus beau chant d'oiseau anime les forêts. Un oiseau serait-il seul à louer Dieu dans ce moment ? Non, à minuit des âmes vigilantes comme Philomèle enchantent le sanctuaire par leurs concerts.

— Pourquoi encore ?

— A minuit, le lion rugissant cherche sa proie; et non loin, endormie dans son innocence, repose une jeune âme, n'ayant pour tout secours qu'un rosaire enroulé à sa main. Mais si les chants du chœur et le son du beffroi arrivent jusqu'à son chevet, sous la mélodie sainte, elle achèvera paisiblement son sommeil; et son âme, restée pure, montera à Dieu dès le matin.

— Pourquoi encore ?

— N'est-ce pas pendant la nuit que la rosée du ciel s'élabore ? et n'est-ce pas le matin qu'elle tombe, les fleurs éveillées relevant leurs corolles ? Tout-à-l'heure, des milliers d'hommes vont se lever et vivre encore un jour : que de grâces il faut pour tous !

— Pourquoi encore ?

— Quand il est minuit en France, le soleil se

lève sur d'autres régions où l'on prie avec les Missionnaires. Aimable communion! les anges qui reçoivent les prières de l'Amérique, et ceux qui reçoivent les nôtres, peuvent monter au ciel en se donnant la main.

— Pourquoi encore ?

— Il est écrit au livre du Lévitique : *Le feu de l'autel brûlera toujours, le prêtre l'entretiendra*[1]. Si donc le prêtre ne priait pas à minuit, le feu de l'autel serait éteint un instant.

— Pourquoi encore ?

— Deux grands mystères, l'un joyeux, qui demande des louanges, l'autre douloureux, qui fait couler les pleurs, se sont passés la nuit : la naissance de Jésus et son agonie. Les veilles du sanctuaire les honorent sans fin.

— Pourquoi encore ?

— « Ils n'épouseront point et ne seront point « épousés, a dit Jésus-Christ, des bienheureux ; « mais ils seront semblables aux anges de « Dieu[2]. » Telle est déjà la condition des ministres de la prière ; ils sont vierges et anges de Dieu. Or, l'office d'un ange est de louer incessamment : il faut bien qu'eux aussi prient la nuit et le jour.

1. — *Lev.* VI, 11.

2. — Marc. XII, 25.

— Pourquoi encore ?

— C'est l'amour qui a inventé les veilles ; celui qui n'aime pas ne veille pas [1] : dans ces froides murailles, l'âme chrétienne, amante délaissée, est venue chercher les veilles mystérieuses pour rêver à son amour. Et que ferait-elle sur le grabat de la cellule ? sinon de soupirer en vain après sonBien-Aimé, comme nous l'a appris l'une de ses plaintes : *In lectulo meo*, *per noctes*, *quæsivi quem diligit anima mea ; quæsivi illum, et non inveni. Surgam* [2].... Elle se lève donc au milieu des nuits et va remplir de ses soupirs le sanctuaire gothique, *languissante d'amour*, jusqu'à ce qu'Il lui dise : *Viens*, *ô ma belle colombe*, *viens*, *hâte-toi*, et qu'elle lui réponde : *Mon Bien-Aimé est à moi et je suis à lui; il se plaît dans les lis.* [3]

1. — Ita Bona et Gerbertus.
2. — *Cant.* III, 1.
3. — *Ibid.*, passim.

FIN.



NOTES.

—

Note A.

Pour le prêtre qui a étudié Dieu dans la Création et dans la Bible, il y a une sorte de révélation à regarder dans le calice d'une fleur, etc... Page 23-24.

Voici ce que nous trouvons dans nos notes ; nous ne supprimons que la signature.

« J'étais au grand séminaire. Un beau matin, accoudé sur ma table de chêne, dans un coin de ma cellule, j'étudiais la théologie. Or, en bâtissant un syllogisme dans ma tête, j'aperçus sur la table une fourmi. Que venait-elle faire là? la table était au dernier étage de la maison. Touché de cette apparition, car les visites dans la chambre sont sévèrement interdites, je me demandai comment il fallait y répondre : déjà le syllogisme était rentré dans le néant. A voir le volume du corps de la petite visiteuse, je compris qu'elle avait faim; mais que lui servir ? en bon séminariste, je n'avais d'autres provisions de bouche

qu'un pot d'eau. La Providence y avait pourvu : la veille, elle m'avait envoyé le rhume et quelques douceurs; un morceau de sucre avait été épargné : le prendre, le faire tomber en poussière dans un peu d'eau versée sur la table, fut l'affaire d'un instant, et tout aussitôt je fis approcher l'innocente créature du rafraîchissement, en lui barrant tous les chemins qui n'y conduisaient pas. Elle en goûte et en boit avec plaisir, car son ventre devient énorme. Tant mieux ! pensais-je. Quand elle fut bien replète, elle s'en retourna un peu pesamment, mais contente; et je la suivais des yeux. Avant d'avoir quitté le champ de ma table, elle rencontra l'une de ses sœurs, l'accosta, échangea avec elle des signes dont je n'eus pas l'intelligence, et les voilà qui paraissent s'embrasser. L'étreinte se prolonge, et mon attention de théologien redouble; je me demande ce qu'elles font. Tout-à-coup je suis frappé d'un trait de lumière : la fourmi bien rondelette n'est plus si grosse, et la nouvelle arrivée a crû sensiblement. Nul doute, celle qui était rassasiée venait de partager avec celle qui avait faim.

« Je fus ému.... et, en ramenant mes yeux sur mon livre, je le vis ouvert au traité de la *Charité*. »

Brou, 7 avril 1833.

Note B.

... Et on se flagella, parce que Jésus-Christ avait été flagellé. Page 53.

C'est la discipline, pénitence si belle et si peu connue aujourd'hui, qu'il faut bien lui consacrer quelques lignes.

L'instrument avec lequel on se flagelle est un fouet de corde, de cuir ou de fer à cinq cordons : chaque cordon est armé de *cinq* nœuds ou de *cinq* pointes acérées; souvenir des *cinq* plaies du Sauveur. De ce fouet mystique on se frappe à nu et la nuit; mode et temps de la divine flagellation. Le *Miserere* est la mesure de cette pénitence.

La discipline était aussi familière à nos aïeux que le rosaire : des princesses délicates s'y assujettissaient; les rois eux-mêmes ne s'en exemptaient pas. Aujourd'hui, en France du moins, elle n'est plus guère pratiquée que dans les cloîtres : aussi est-elle de règle pour tous les ordres religieux, soit d'hommes, soit de femmes. Les uns la prennent en commun, les autres en particulier; les Bénédictins de Cluny se la donnaient à genoux sur le seuil de leur cellule, pendant qu'une voix chantait le *Miserere* au milieu du cloître. Que ne nous est-il permis de dire l'adresse ingénieuse imaginée pour ne découvrir du corps que la partie qu'on doit frapper? La modestie chrétienne va jusqu'à craindre le regard des anges au milieu des plus profondes ténèbres.

Rien n'est plus saisissant qu'une scène de discipline commune. Il y en a en Italie auxquelles on peut assister; mais, grâces à l'incuric des *Guides* qui n'ont pas pensé à signaler cela à la curiosité des Anglais, on ne le connaît guère : racontons-le. L'exemple est pris parmi les laïques.

A la nuit tombante, après que toutes les églises sont fermées, on voit des hommes recueillis, silencieux, glisser un à un dans la rue et disparaître sous le porche d'une petite église, qui ne s'ouvre que pour eux seuls : ce sont les initiés de la sainte pénitence. A la lueur incertaine d'un cierge unique situé au fond du sanctuaire, ils se disposent en rangs espacés; ensuite la porte se referme, ils tombent à genoux, et le président, qui est ordinairement quelque bon prêtre, commence de longues prières, aussi belles, aussi tragiques que celles des agonisants. Vers la fin de ces prières, une ombre va dans un coin, en rapporte une gerbe de disciplines, les distribue aux ombres à genoux; ensuite elle prend le cierge unique, le porte dans une espèce de tabernacle placé sur le tabernacle de l'autel, et l'y enferme. L'obscurité est complète; la prière, terminée; le silence, profond. Cependant le cierge enfermé et non éteint rend légèrement visible une peinture diaphane offrant l'image d'un crucifix découpé dans le panneau antérieur du réceptacle. Ce crucifix lumineux et n'éclairant rien, suspendu entre le ciel et la terre, seul point de mire au milieu de l'invisible assemblée, est le témoin, l'exemple et la raison de la scène saintement horrible qui va suivre.

Tout-à-coup une voix crie : *Miserere*, et une acclamation étrange de voix répète *Miserere;* en même temps une grêle de coups retentit. Le chant, la psalmodie, je ne sais quoi du Psaume, se continue jusqu'au bout par

toutes les voix avec le lugubre accompagnement de coups : voix fortes, animées, saccadées, renflées douloureusement à temps périodique; coups frappés sur chair vive, au milieu d'une confusion inexprimable. On entend, mais on ne voit rien. Prières, ténèbres, cris, sanglots, flagellation, saintes fureurs, échos des voûtes et des tombes, un pâle crucifix dans les airs : non, rien n'est plus saisissant que cela. Quand nous en fûmes témoin, l'horripilation nous courut de la tête aux pieds à différentes reprises. On nous avait donné une discipline, mais, il faut le dire, elle était restée sur le banc : nous ne savions pas encore nous en servir.

Maintenant, qu'on se transporte au sommet des Apennins, à l'Alverne, sur les rochers où Saint François reçut l'impression des sacrés stigmates : là, deux cents capucins reproduisent l'effrayant *Miserere*, à minuit, dans l'église qui couronne les hauteurs solitaires. Un jeune artiste de Paris qui nous est connu, avide d'émotions, a voulu en être témoin. Il n'a pu y tenir longtemps; il défaillit. On l'emporta à l'hôtellerie, où ces hommes, pleins de fureur contre eux-mêmes, ont trouvé mille douceurs pour le guérir.

Note C.

On construisit à la porte des cathédrales une étroite prison, dont la porte murée ne tombait que lorsque la pauvre *Sachette*, etc... Page 54.

Au moyen-âge, on nommait Sachette, à cause du sac dont elle était revêtue, une sainte femme qui se vouait à vivre de pain et d'eau, entre quatre murs étroits et sans issue. Cette prison était ordinairement adossée au pied des cathédrales; mais il y en avait ailleurs. L'ouverture par laquelle était entrée la victime ne tombait que pour laisser passer un cadavre et faire place à une autre victime. Une petite fenêtre sans vitres laissait passer, avec le chaud et le froid, le pain et l'eau qui devaient prolonger le sacrifice. Il y avait de ces demeures sépulcrales dans la plupart des villes de France. Paris même en possédait plusieurs, parmi lesquelles il faut rappeler celle du cimetière des Innocents où l'on allait pleurer un mort, et celle du portail Saint-Séverin, oubliée par un romancier connu.

Ces sépulcres étaient rarement vides. A défaut de dévouement, il se trouvait toujours quelque profonde douleur de femme pour les habiter. Qu'il était touchant de voir une pauvre pénitente, jeune encore, souvent éblouissante des lis de la pureté, quelquefois fanée par le remords ou par la douleur, franchir d'un pas ferme le seuil fatal!...

Il y avait aussi des *Sachets* ou *Reclus*. La rue *du Puits-qui-Parle*, à Paris, rappelle un reclus célèbre, qui, pendant trente ans, chanta sans discontinuer les sept psaumes de la pénitence au fond d'un puits!...

Note D.

... Et à la Sainte-Vierge ainsi qu'au Christ, l'auréole en forme d'amande consacrée à la virginité par un archigalle de Cybèle... Page 71.

Ceux qui ont un peu vu de peintures chrétiennes ont remarqué très souvent un grand nimbe formé de deux segments de cercle, tracé non autour d'une tête, mais d'une figure entière; ils ont remarqué, de plus, que ce nimbe est exclusivement réservé à Notre-Seigneur et à la Sainte-Vierge [1]; enfin, qu'il a régné dans la peinture depuis la première période du moyen-âge jusqu'à Pierre Pérugin et Pinturichio, qui le peignirent des couleurs de l'arc-en-ciel et le parsemèrent de chérubins. Ces titres lui en donnent à notre attention. Qu'est-il? que signifie-t-il?

Il suffit d'ouvrir une histoire de la peinture pour savoir que ce nimbe singulier est une forme d'amande : Vasari, par exemple, le nomme constamment *nube in forma di mandorla*. On apprend encore facilement que cette amande est un symbole de virginité : on se le rappelle en Italie : M. de Montalembert l'a dit en France. Mais le *pourquoi*, personne, que nous sachions, ne l'a donné : nous avons même de bonnes raisons pour croire qu'il est tout-à-fait inconnu. C'est ce qui nous a décidé à lui donner une place ici.

1. — Je ne connais que Saint François d'Assise à qui Giotto l'ait donné, une seule fois, dans l'église d'Assise.

Il est certain que la figure en question est celle d'une amande, quoique le savant Buonarruoti y ait vu un bouclier : cette interprétation est contraire à l'opinion générale. Mais Buonarruoti mérite qu'on lui réponde.

L'antiquité romaine offre, en effet, des figures dites *clypeatæ:* ce sont des bustes sculptés en reliefs sur une surface ronde, aux bords relevés, pareille à un plateau de balance ; on en voit souvent de telles sur les sarcophages ; ce qui voulait dire que le défunt avait *conquis* l'immortalité. Or, comme Notre-Seigneur et la Sainte-Vierge ne sont presque jamais accompagnés du nimbe mystérieux que lorsqu'ils montent au ciel, l'habile antiquaire a vu là un signe de triomphe, un bouclier. Faute de mieux, c'était bien. Mais on lui demandera pourquoi ce bouclier n'est jamais rond comme ses analogues. Quelqu'un ne manquera pas de répondre : Parce qu'il convenait mieux qu'il fût allongé, pour embrasser une figure en pied. Alors, pourquoi n'est-il jamais ovale, ou losange, ou en écu, mais toujours formé de deux segments de cercle? Ensuite, pourquoi n'accompagne-t-il jamais de bustes, selon l'ancien usage? Bien mieux, on ne le rencontre nullement dans les catacombes; il n'apparaît en Italie qu'avec la peinture byzantine; il vient donc de la Grèce, et non de Rome : mais, en Grèce, les figures *clypeatæ* sont inconnues. Le savant s'est donc mépris cette fois, et nous continuerons à voir avec tout le monde une amande dans le prétendu bouclier, et dans l'amande un signe de virginité, sauf à chercher la raison de ce signe.

Cette raison, il faut le dire, a vivement piqué notre curiosité, et nous l'avons cherchée avec une persistance qui devait être couronnée du succès.

On lit dans la Fable :

« Atis, jeune berger phrygien, était aimé de Cybèle. Comme il aimait la nymphe Sangaride, il dédaigna la mère des Dieux. Celle-ci, pour arriver à ses fins, fit mourir la nymphe. Atis résista encore : et, pour se mettre à l'abri des sollicitations de la grande déesse, il se voua à la virginité selon le mode des anciens : il se fit eunuque. Le sang que lui coûta cette opération, répandu à terre, fit naître l'amandier... Et l'amande fut consacrée à la virginité. »

Voilà bien la connexion entre *amande* et *virginité*, ainsi que la raison *physique* et *morale* de cette connexion. Mais comment expliquer la présence de ce rêve dans la peinture chrétienne, à côté même de Jésus-Christ et de la Sainte-Vierge ?

Atis n'a peut-être pas plus existé que Cybèle : mais il a une si grande ressemblance avec Joseph, qu'il pourrait bien être le mythe du patriarche. Atis et Joseph sont jeunes tous deux, tous deux pasteurs, tous deux de la terre des merveilles ; tous deux sauvent leur pudeur alarmée en fuyant une femme puissante ; et le chaste refus qui devait les perdre tous deux, leur devient au contraire la source des plus grands honneurs : l'un est établi chef des Galles, prêtres de Cybèle ; l'autre est constitué premier ministre d'Egypte. De plus, le culte d'Atis est célébré chaque année avec de grandes réjouissances, et l'Egypte se rappelle longtemps l'abondance que Joseph lui a procurée. Le premier porte *sept* étoiles à son bonnet phrygien, le chalumeau à *sept* trous lui est dédié ; Joseph vit en songe *sept* vaches et *sept* épis. La prison même de Joseph est vaguement rappelée par la caverne habitée par

Sangaride. Quant à Cybèle, elle figure si bien la femme de Putiphar dans cette circonstance, qu'elle a déjà figuré une autre reine d'Egypte dans un fait également biblique : elle dérobe à la voracité de son époux un enfant qui devait détrôner son père, ainsi qu'une reine d'Egypte sauve de la proscription un enfant qui devait être fatal à Pharaon, Moïse, ce Moïse qui a tant de retentissement dans la Mythologie. La fable d'Atis est donc probablement tissée sur l'histoire de Joseph ; et cela est d'autant moins étonnant, que l'Egypte, théâtre de la gloire de Joseph, fut le berceau des Grecs : ils durent se rappeler, sous le ciel d'Attique, le célèbre israélite ; ils durent surtout être frappés de sa chasteté et lui vouer un culte pour cette vertu, en attendant qu'ils élevassent le plus beau temple de l'univers à une vierge.

Or, avec la réalité, du moins la vraisemblance de Joseph dans Atis, l'amande, symbole de virginité, encadrant Jésus-Christ ou la Sainte-Vierge, n'a plus rien qui répugne : Joseph, sauvant ses frères qui l'ont vendu, est l'une des figures prophétiques du Sauveur des hommes, et il porte le même nom que l'époux de Marie ; un symbole dicté par la plus belle de ses vertus convenait aussi bien à celui que l'Eglise appelle *amateur de la chasteté* qu'à la Vierge des vierges.

Deux traits puisés, l'un dans la Bible, l'autre dans la tradition, viennent fortifier notre conjecture. La verge d'Aaron qui fleurit lorsqu'il fut élu prêtre, était une tige d'*amandier :* à la vérité, le chef des Lévites ne pratiquait la continence qu'en certains temps ; mais Saint Joseph était intégralement vierge, et lorsqu'il fut choisi, nouvel Aaron, pour veiller à la garde d'une Arche plus sainte

que la première, la verge qui fleurit dans sa main était aussi une tige d'*amandier*.

Il y a, au musée du Vatican, un assez beau buste d'Atis. Parmi les attributs qui le distinguent, on remarque une sorte de discipline formée d'osselets enchaînés. Les galles, en effet, pratiquaient la flagellation volontaire, comme elle a lieu dans les cloîtres. La virginité ne va donc pas sans la pénitence : n'est-elle pas elle-même une pénitence sublime? Soit dit en passant, pour rappeler une note précédente.

Note E.

Il gravit les montagnes pour s'entretenir avec le Dieu du Thabor et du Sinaï... Page 91.

Nous pouvons citer un exemple rare de prières sur les montagnes. Nous connaissons un prêtre qui, lors d'un pélerinage qu'il fit en Italie, est allé dire son Office sur le Vésuve en éruption.

Un peu avant le coucher du soleil, il gravissait la pente escarpée et rapide du Vésuve, en côtoyant un fleuve de lave qui coulait rouge jusqu'au bas de la montagne : terrain désolé; excories pliées, fondues, brisées par le feu; chaleur sortant de terre, vapeurs de soufre dans l'air, fracas au sommet, sourds mugissements dans les profondeurs; et, de côté et d'autre, les plus beaux sites du monde : Parthénope, Pausilipe, le golfe, de verts promontoires, et la mer parsemée d'îles.

Il arrive, après de grands efforts, jusqu'au haut du mont

que Dieu a touché, se dirige vers le tourbillon de fumée en passant sur des cavités chauffées jusqu'au rouge, et va se placer tout près du cratère. La nuit était venue; il était seul et sans guide.

Tout-à-coup une effroyable détonation se fait entendre, et une gerbe immense, splendide et terrible s'élève dans les airs : ce sont des pierres incandescentes, qui montent en sifflant et répandent une grande clarté. Tels, dix mille soleils jailliraient pour la première fois du chaos dans l'espace. La gerbe, après s'être élevée à une hauteur incalculable, retombe, avec le bruit d'un édifice qui s'écroule, sur les bords du cratère, où chaque fragment s'éteint peu à peu. Cette effrayante explosion se renouvela toute la nuit, comme la respiration de l'abîme. En même temps une gueule ouverte dans le flanc du cratère, vomissait le fleuve de lave.

La lueur de ce fleuve infernal éclairait les pages du Bréviaire... et le sol tremblait à chaque détonation, de manière à faire comprendre au pélerin qu'il était porté par une mince croûte suspendue sur le gouffre en courroux.

Imprudent! dira-t-on. — Pourquoi? Il est allé adorer Dieu sur cette montagne. Il a vu le buisson ardent... Il a pensé à l'enfer et au purgatoire... et prié pour les vivants et les morts.

(Nuit du mardi au mercredi de l'octave de l'Assomption, en 1846.)



TABLE DES MATIERES.

—

LIVRE PREMIER.

LE PRETRE.

PREMIÈRE PARTIE DU LIVRE PREMIER.

SECONDE PARTIE DU LIVRE PREMIER.

TROISIÈME PARTIE DU LIVRE PREMIER.

LIVRE SECOND.

LE BRÉVIAIRE.

PREMIÈRE PARTIE DU LIVRE SECOND.

SECONDE PARTIE DU LIVRE SECOND.

NOTES.

